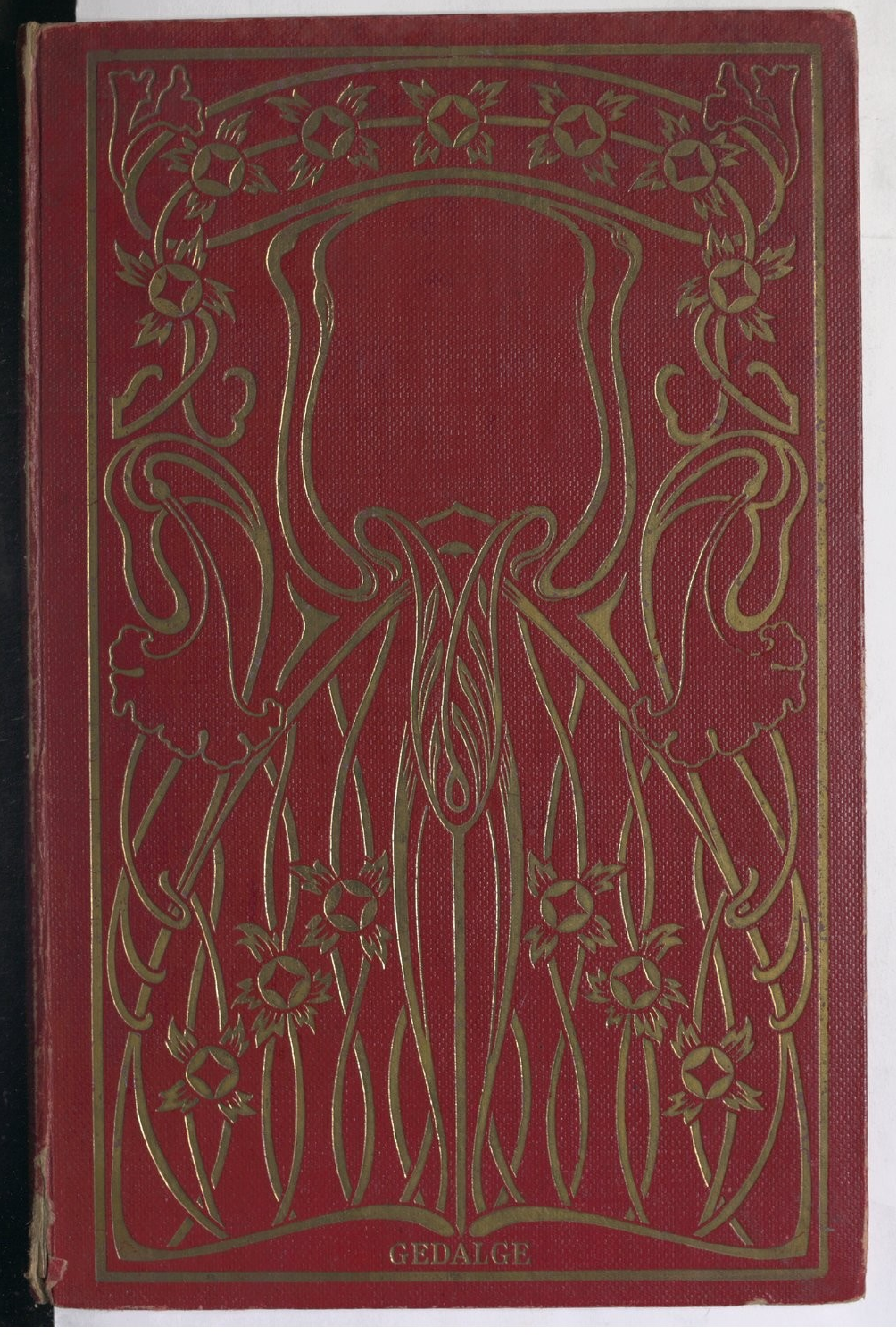
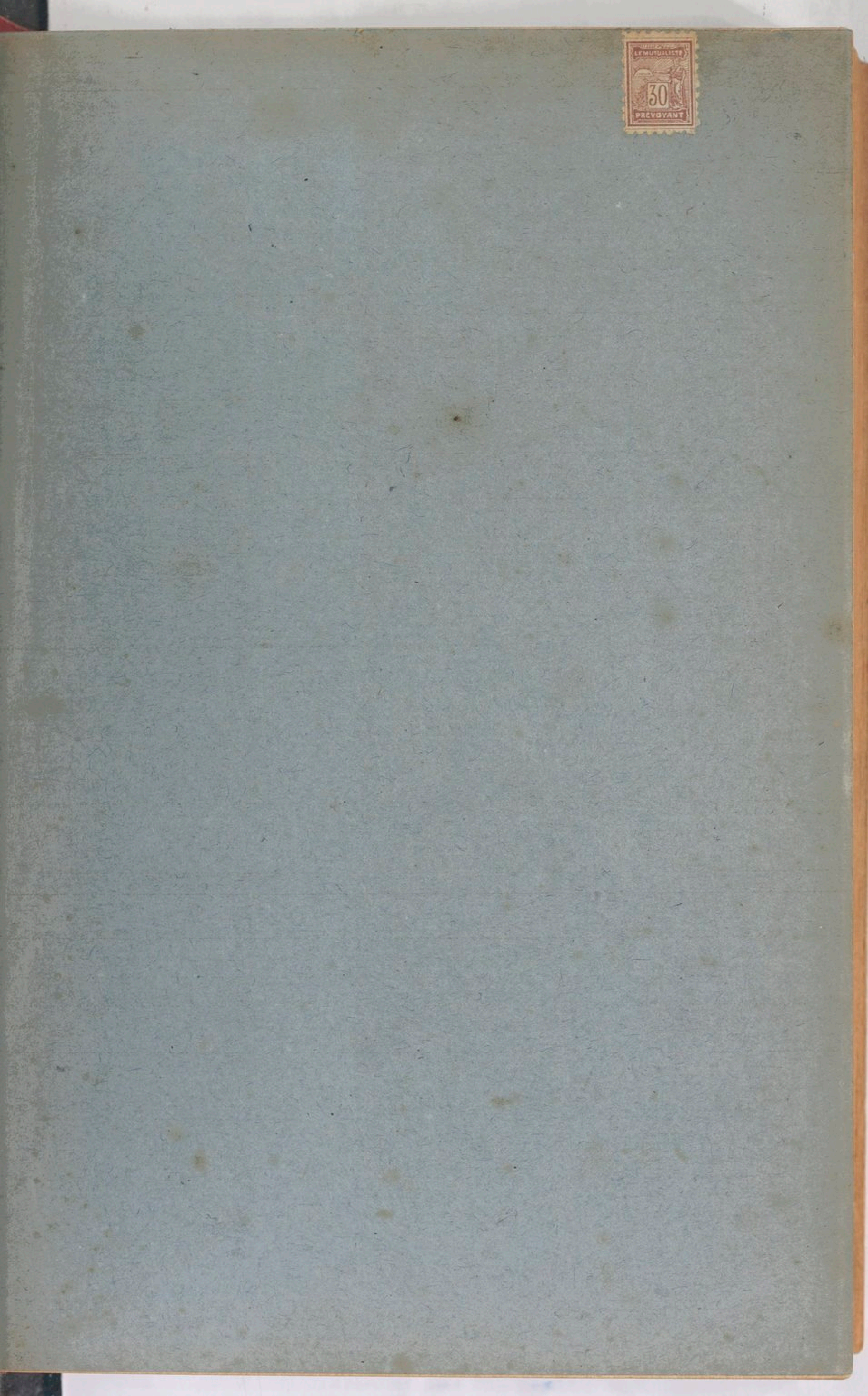
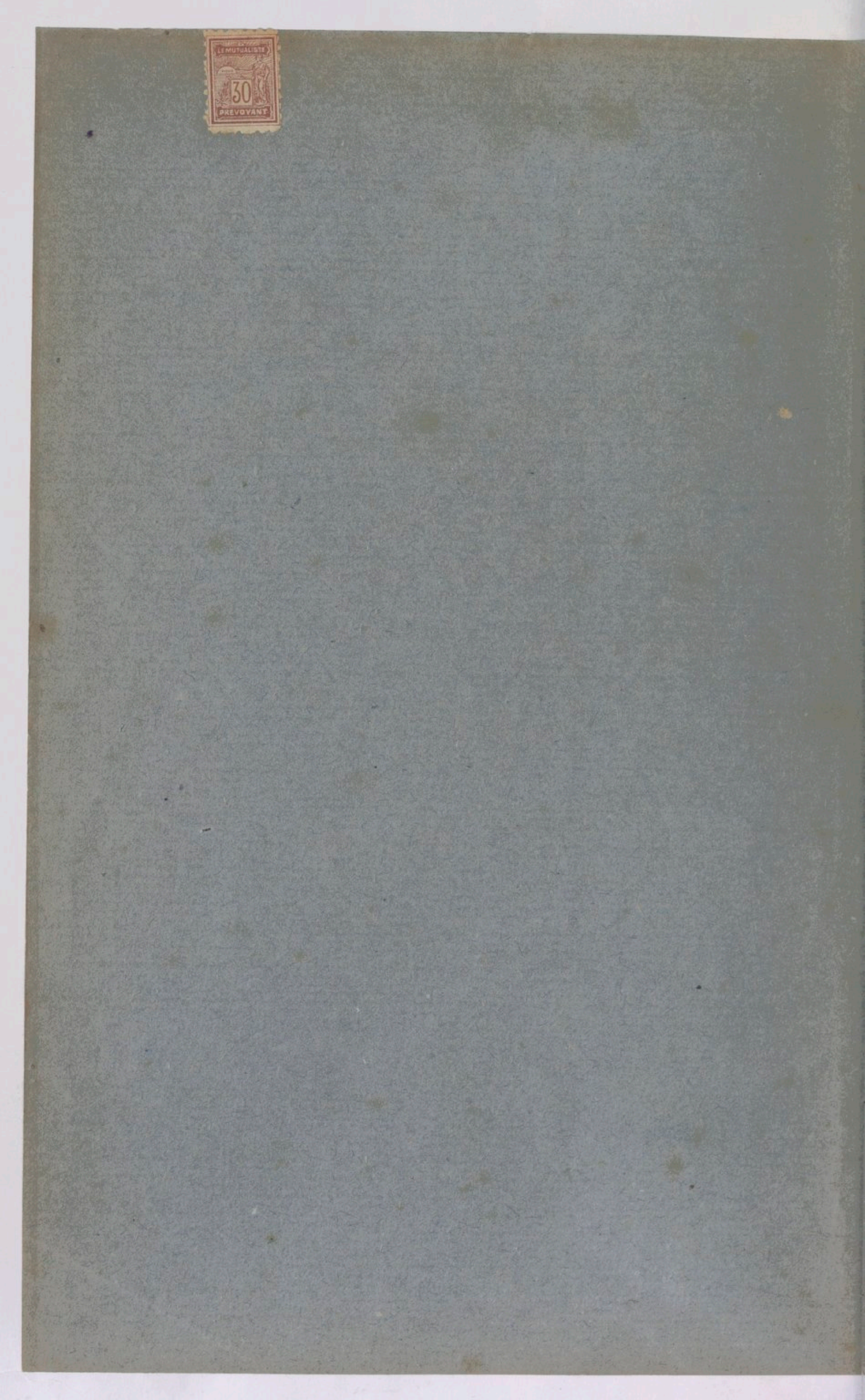


Paul et Victor Margueritte. Poum (aventures d'un petit garçon)


BnF Gallica


GEDALGE


LE MUTUALISTE
30
PRÉVOYANT


LE MUTUALISTE
30
PREVOYANT

POUM

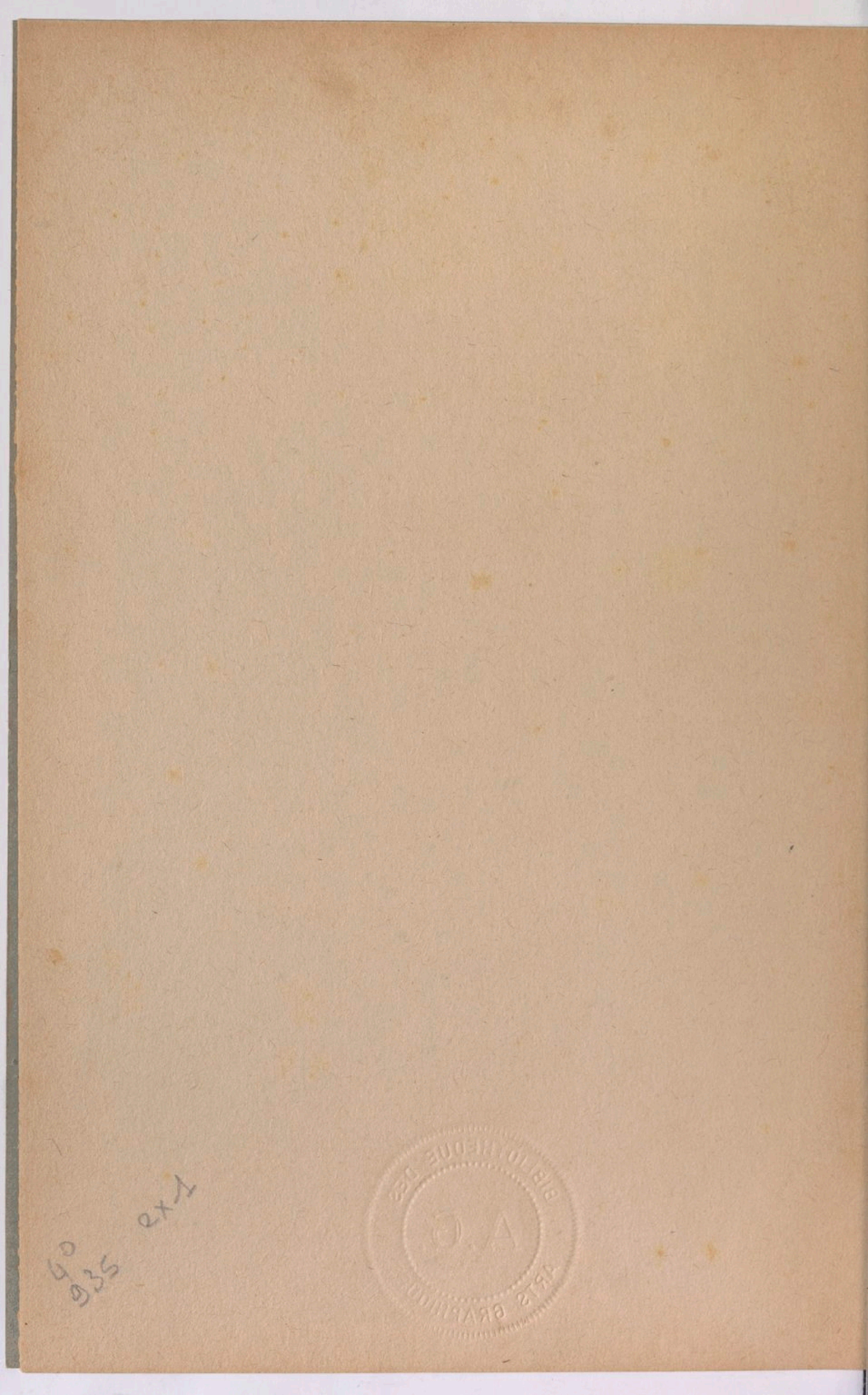
PAUL ET VICTOR MARGUERITTE

POUM

AVENTURES D'UN PETIT GARÇON

35 Compositions de V. ROTTEMBOURG

PARIS
LIBRAIRIE GEDALGE
75, RUE DES SAINTS-PÈRES, 75



POUM

Poum ressemblait à tous les autres enfants. Il vint au monde en pleurant. Il était de tempérament humide. Une voyelle et trois consonnes exprimèrent pendant longtemps tout le vocabulaire de sa bouche sans dents. Elles résumaient le monde en deux mots : le sentiment et l'instinct, avec ce qu'ils comportent d'ineffable idéal et de puissante matérialité : papa, la tendresse; tata, la nourriture.

Les premiers voyages d'exploration auxquels se livra Poum furent, si l'on peut dire, assis, alors que, soudé à un singulier petit vase, il se déplaçait par un mouvement insensible, râclant des pieds le parquet. Christophe Colomb de la nursery, il découvrit ainsi des montagnes qui étaient des fauteuils, se cogna à des icebergs qui étaient des angles de table, patina sur les lacs gelés des

carreaux de faïence, connut les pincettes, la pelle et le soufflet.

La première parole remarquable proférée par ce jeune gentleman attesta l'irrécusable domination de l'astre sous lequel il était né, et dont l'influence devait à jamais le poursuivre. Délaissant un délicieux miam-miam de tata-lolo, il leva au plafond des yeux extatiques, fasciné par le rond de clarté qu'y projetait la lampe.

— Oh ! la lune ! s'écria-t-il.

Et longuement il béa, on ne sait quel rêve en ses yeux vagues.

La seconde parole mémorable lancée par Poum marqua bien qu'il subissait, tout comme un autre, l'attirance de ces deux pôles magnétiques qui régissent contradictoirement notre être, la peur et le courage, l'une mère des lâches, l'autre père des héros. Chaque jour (il marchait alors sur deux petites jambes de beurre) Poum accompagnait sa maman à la basse-cour. Il se plaisait à voir distribuer le grain aux poules ; et raccroché aux jupes, fier et pusillanime, il répétait d'une voix qui tremblait d'audace :

— Il a pas peur des cocottes, Poum !

Ces paroles, que la postérité complaisante a recueillies, constituent les souvenirs de chaque homme et le bagage ridicule et attendrissant de son passé.

⁂

Poum était prédestiné au rêve, avec un rien d'hurluberlu.

Il ne saisissait pas bien les rapports qui unissent entre eux les êtres et les choses, et il ne cherchait pas à approfondir l'infini. Mais il sentait de manière intense, et le monde visible et invisible se déformait en lui, avec une force extraordinaire de souvenir et d'évocation.

Bien des fois, absent, parti « dans la lune », il « s'écoutait » voir et entendre. Un jour, on chercha Poum dans toute la maison, dans tout le jardin. On courut sur la route. On fit monter à cheval les ordonnances. Au bout de trois heures de recherches, on le trouva blotti sous un énorme chou montant. Que faisait-il là? Attendait-il de renaître? Fakir ingénu, contemplait-il son nombril? Écoutait-il la voix du Silence et de l'Absolu?

Personne ne le sut jamais.

Lui non plus.

❧

Poum avait un caractère affectueux. Il aima de préférence les objets, parce qu'ils sont inertes et cependant dociles. D'un bout de bois, on tire des merveilles, on creuse des puits, on trace des routes. Tout ce qui vit, au contraire, vous dérange et vous nuit. Un chat griffe, un chien mord, un cheval se cabre ; tout cela fait peur. Pourquoi est-ce que le gigantesque Polyphème aboie si méchamment, quand Poum se défile, prudent, à vingt mètres? Le visage humain lui-même a quelque chose d'insolite et de dur. Poum n'aime pas le palefrenier qui s'enivre et qui jure. Pauline, sa bonne, l'inquiète comme un génie redoutable et malin, dont la liberté, la joie de Poum trop souvent dépendent. Il la craint bien plus que sa maman, qui a un visage si doux et si bon.

Une figure terrible, une grosse voix, des moustaches blanches hérissées, quelqu'un dont Poum



— Il a pas peur des cocottes, Poum. (P. 6.)

a horriblement peur, c'est son père. Un prestige l'environne; devant lui, des respects se prosternent. Apparaît-il? les ordonnances s'empressent. Dans sa tunique galonnée d'or, son pantalon d'un rouge écarlate, le colonel fulgure comme un Dieu des tempêtes. Poum n'est pas bien sûr si son père ne commande pas, en plus de son régiment, au vent, à la pluie, aux habitants de la ville et de la France. Est-ce que son papa serait l'Empereur, par hasard?

Que ce papa soit le meilleur et le plus doux des hommes, rien ne s'y oppose. Mais comment Poum le saurait-il? Quand il entend la forte voix de commandement, il regarde le trou de la serrure. Trop petit, ce trou; Poum n'y peut passer.

Grand-père Vernobre a des traits moins précis. Que Poum reste trois jours sans le voir, il l'oublie. Et, cependant, grand-père n'est pas un personnage de mince importance : il inspire le décorum qu'il exige, il a l'air de M. Décorum lui-même, c'est-à-dire de quelque chose d'un peu raide, de figé, de très grave. Tout cela s'explique: grand-père sait beaucoup de secrets: il ne les dit pas. Ça le rend sérieux comme une carpe.

Cousine Mad et cousin Stép sont des acteurs de premier rôle dans le drame et la comédie que Poum, inconscient, joue et vit. Qu'y a-t-il encore? Oh! quelqu'un de très curieux, qui lui ressemble comme un frère, un drôle de petit garçon pâlot, gringalet, yeux absents, bouche fendue, doigts sales; et ce petit garçon habite les miroirs. Il en surgit, dès que Poum s'y cherche. Et ils se regardent longuement, avec gravité, tous deux, l'original et le reflet.

✠

Mais l'enchantement, le paradis, ce qui est pour Poum la raison de vivre, le bonheur suprême, la merveille des merveilles, c'est le jardin, ce jardin de langueur et de sommeil qui semble celui de la Belle au Bois dormant, ce jardin des pays chauds, des plages de soleil, de la grande mer bleue dont on aperçoit, entre les platanes de la large allée, le miroitement de satin clair, les moires délicates. Jardin où le ciel est d'un bleu si pur, où les nuages sont d'une neige si légère, qu'elle vogue au vent très haut; jardin que le soleil crible, où les roses

sont plus roses que les roses de partout ailleurs. Jardin plein d'insectes bleus, verts, ailés, de fruits d'or, de palmes vertes! Jardin où il fait si bon vivre!

La maison à côté est hostile : blanche, oui, propre et fraîche, oui; précieuse avec sa salle à manger où fument de si bons plats, belle avec son salon de meubles en soie à ramages sur lesquels on n'ose pas s'asseoir, agréable avec tous ses coins perdus, lingerie, buanderie, salle de bains, effrayante aussi par ses corridors le soir et ses réduits où les robes ont l'air des femmes de Barbe-Bleue, pendues; mais belle ou laide, hospitalière ou ennemie, c'est la maison, toujours un peu la prison.

Tandis que le jardin!... Dans le jardin, Poum savoure la sauvage liberté du lazzarone qui cuit au soleil, du Cosaque galopant dans les steppes de l'Ukraine, de l'Esquimau dans sa hutte de glace. Et Poum a son arbre favori, dans lequel il se hisse, s'installe à califourchon sur la maîtresse branche. Immobile, pendant des heures, il écoute, retenant sa respiration, le tic tac de la petite horloge de vie, le cœur qui bat dans sa poitrine; ou

bien l'œil baignant dans l'azur, il regarde monter et descendre, comme en une fluide essence, une bête singulière, qui va, vire, flotte, une espèce d'insecte noir avec des trous, *qui n'existe pas*, lui a-t-on affirmé, mouche volante, caprice de son œil.

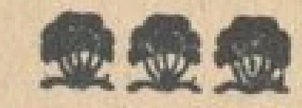
✤

Poum n'a sur tout que des notions élémentaires. Il sait que mentir est un crime énorme. Il a découvert que faire ce qui est défendu cause des satisfactions immenses. L'obéissance le révolte, et la crainte le dompte. Au delà du monde, constitué par le vaste jardin, et des êtres supérieurs à lui, plus grands, plus forts, géants bizarres, qui y dominent et le dominent, nain minuscule, il ne s'imagine rien. Il croit, parce que Pauline le lui a dit, que les étoiles sont des vers luisants, et il a peur qu'il ne lui en tombe une dans le cou. Il aime regarder le soleil en face, parce qu'après les arbres paraissent rouges.

Sa religion est encore vague. Il prie, toujours mal éveillé ou bien endormi. Cela le trouble, ce

bon Dieu qui voit tout et que l'on ne voit pas. M. le curé a parlé en chaire du doigt de la Providence; ce doit être un fameux doigt!

Est-ce qu'il y a un dé, d'argent ou d'or, au bout? Un dé grand comme la timbale de Poum? Un dé à boire?



Le livre d'étrennes

Poum était plongé dans sa lecture; il y trouvait un intérêt si vif, qu'il oubliait de ronger ses ongles. De contention, sa figure prenait une expression hagarde, et ses oreilles devenaient toutes rouges.

La princesse, montée sur l'éléphant, mangeait de la confiture de roses dans une soucoupe d'or, quand voilà qu'une grosse main, duvetée de poils gris, s'interposa entre le nez de Poum et le livre qu'elle confisqua :

— Qu'est-ce que tu lis, Poum?

Poum se retourna, furieux, reconnut son grand père et dit, avec plus de vivacité que de politesse :

— Tu le vois bien, c'est un livre que Mme de Falcord m'a donné !

Et il lança la main pour rattraper le livre, le manqua. Grand-père, le haussant jusqu'à ses yeux,

en examinait les tranches d'or, les images pathétiques.

— Rends-le-moi, grand-père !

Mais grand-père ne cédait pas le livre que son doigt, en guise de signet, gardait ouvert à la page. Son regard tomba sur l'endroit où la princesse, montée sur l'éléphant, mangeait de la confiture de roses dans une soucoupe d'or. Subitement intéressé, il reprit d'un peu plus haut, pour mieux savoir.

— Grand-père ! supplia Poum.

Taquinerie ou obstination, grand-père ne lâcha pas le livre, esquiva même, d'une pirouette, le saut de tigre par lequel Poum essayait de reconquérir son bien ; et cet homme d'âge, cet homme grave, qui ne manquait cependant pas d'occupations plus utiles ou de distractions plus sérieuses, s'entêta à vouloir connaître l'accident imprévu qui fit que, devenant toute pâle, la princesse laissa échapper la soucoupe d'or et poussa un cri, tandis que le fidèle Indien, assis devant elle sur le cou de l'éléphant, se retournait en montrant des yeux blancs, des dents qui claquaient d'effroi.

— Rends-le-moi ! Rends-le-moi ! implora Poum

que l'impatience de savoir, lui aussi dévorait.

Ah bien, oui! C'est alors qu'un rhinocéros, sortant des taillis que sa masse énorme faisait cra-



— Grand-père! supplia Poum. (P. 18.)

quer, — renversa une chaise! Non, c'est Poum qui faisait diversion, espérant ainsi détourner grand-père de sa lecture. Peine perdue. Grand-père leva à peine le nez, pour ne pas perdre l'entrée du prince Rustem : au grand galop de son cheval blanc couvert d'écume, il accourait bran-

dissant une lance de bois de fer à pique d'argent incrustée de perles fines.

Crac!

C'est la vitre qui vole en éclats et brise ses morceaux sur le pavé. L'indignation de Poum, qui ne connaît plus de bornes, risque le tout pour le tout.

Grand-père reste stupide, puis s'écrie :

— Petit imbécile! Je vais t'apprendre, moi!

Et il emporte le livre, pour de bon.



L'écritoire

Avec le livre d'étrennes, Poum avait reçu une écritoire fameuse, une écritoire comme on n'en voit pas souvent, et qui avait dû coûter joliment cher, car d'abord elle formait pupitre, et ce pupitre était en laque vernie arabesquée d'or. Bon! mais elle s'ouvrait, cette écritoire! Ah! Et avec une clef pendue à une faveur rose. Très bien! Et une fois ouverte, ah! là là!

Un sous-main gaufré et satiné bâillait sur des tranches de papier buvard azur. Ce n'est rien encore. Fixés à des élastiques, un porte-plume, un portecrayon, un décimètre pouvant servir de règle, un grattoir qui coupe — oh! comme un rasoir! — brillent d'un blanc d'os et d'un vif-argent de nickel. Attendez! Qu'est-ce qu'il y a sous ce couvercle? Des plumes en cuivre rouge, d'un pouce de long. Et sous cet autre? Des bâtons

de cire. Oui, mais quelle cire? De la cire verte, violette, jaune, grenat, ocellée d'or et sablée d'argent!

Est-ce tout? Eh bien! et l'encrier de cristal de roche, et la boîte aux pains à cacheter, et l'éponge, et ce triple étage de feuilles de papier à lettres et d'enveloppes au chiffre de Poum, — parfaitement! un P majuscule à la fois suave et hautain!

Poum aura peut-être bien des ivresses dans sa vie. Il connaîtra l'ambition, il connaîtra les plaisirs du luxe et la fièvre des voyages. Sur le tapis vert, il ramassera des louis et des billets de banque, et verra s'amonceler le trésor d'une nuit. Mais jamais il ne jouira d'une volupté aussi paradisiaque que celle que lui procure la contemplation du précieux cadeau.

Il n'y aura qu'une écritoire comme celle-là dans sa vie.

Aussi Poum éprouve-t-il le besoin de s'écrire une lettre à lui-même. Il prend, entre ses doigts qui tremblent un peu, une belle feuille de papier. Lentement, avec des hésitations et des prudences méticuleuses, il griffonne quelques mots, les sable, les sèche au papier buvard, souffle dessus pour

être bien sûr de ne pas faire de gâchis. Il plie la feuille, l'introduit avec peine dans une résistante enveloppe, sur laquelle il inscrit, en tirant la langue tant il s'applique, son nom et son adresse. Il cachette enfin : de rouge? non! De vert! non!



Aussi Poum éprouve-t-il le besoin de s'écrire une lettre à lui-même. (P. 22.)

De jaune canari. Et, ivre de fierté, il incruste dans la cire bouillante le cachet, en inclinant son front sur la bougie qui lui roussit les cheveux.

Voilà qui est fait.

Poum, maintenant, range son écritoire, la referme et se transporte au fond du jardin. Là, grimpant sur un banc, contre un massif d'héliotropes autour duquel bourdonnent des abeilles

joyeuses, Poum s'octroie, avec gravité, de décacheter la lettre, et il se déclare, en criant comme un onagre, ces mots qu'elle contient, expressifs en dépit de leur orthographe déplorable :

— « Meucieu Poum, vou zaitezun neureu coqhin! Mèmè fié voude vautre granpère, quilni viainepa fourré son né dédant!! le vilain! »

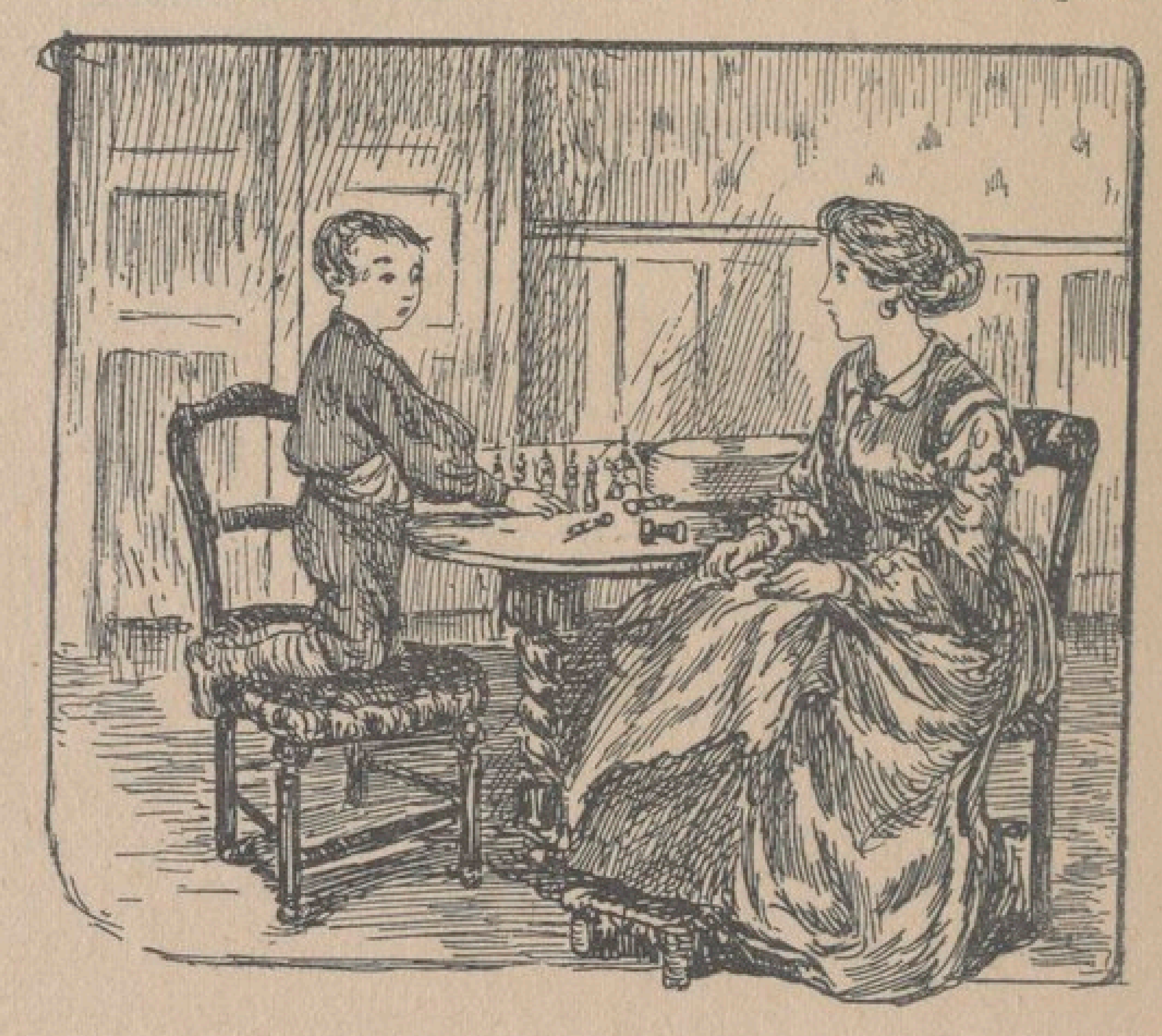


Les soldats de plomb

Toute l'armée était rangée en bataille. On avait consenti à ce que Poum déblayât la table ronde. Sans souci de la stratégie, il avait disposé en première ligne son infanterie, petits fantassins filant tous du même pied, d'un élan oblique, arme sur l'épaule droite! Derrière, toute sa cavalerie cabrée d'un même bond et pointant du sabre avec ensemble. Derrière, les artilleurs servant les canons, de vrais canons qui crachaient des pois chiches. Le résultat immédiat d'une si belle disposition d'armée est que les cavaliers chargeaient leurs propres fantassins, et que les canonniers mitraillaient avec une égale impartialité leur cavalerie et leur infanterie.

Poum n'en était pas moins fier pour cela. L'essentiel, chacun sait ça, c'est que tous les soldats se tiennent debout, en lignes bien régulières,

et qu'aucun d'eux ne tombe, parce qu'alors des files entières s'écroulent. Son armée enfin en marche, les canons chargés jusqu'à la gueule, prêt



— Maman, est-ce qu'il meurt beaucoup de soldats dans une bataille? (P. 26.)

à tirer le ressort et à foudroyer de dos ses soldats, Poum tomba dans une profonde méditation.

— Maman, demanda-t-il en se grattant, est-ce qu'il meurt beaucoup de soldats pendant une bataille?

— Oui, sans doute, dit la mère.

— Et les autres, précisa Poum, est-ce qu'ils meurent aussi?

Voyant qu'elle le regardait sans comprendre :

— Ceux qui ne meurent pas, est-ce qu'ils meurent tout de même, plus tard, après?

— Mais oui, bien sûr, fit la mère interloquée.

— Alors tout le monde meurt? Papa mourra? Tu mourras? Je mourrai? Même sans aller à la guerre?

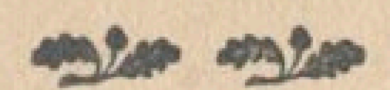
— Mais, mon enfant...

Poum hurla tout soudain :

— Ce n'est pas juste. Pourquoi meurt-on? Je n'ai pas envie de mourir.

Et, calmé instantanément, il rasa de son bras, comme d'une faux, la tablée, en disant aux soldats de plomb avec philosophie :

— Eh bien, alors, si c'est comme ça, mourez tout de suite!



Cousine Mad

Poum vivait donc au cœur du grand jardin, qui symbolisait pour lui le paradis, ni plus ni moins; le paradis de ses échappées folles, de ses courses après les papillons; le paradis de ses gourmandises, car le verger regorgeait de prunes mûres, et l'herbe s'étoilait de noyaux de prunes mangées; le paradis de ses peurs, quand les guêpes bourdonnaient, ou que les taillis, le soir, s'assombrissaient, ou que le grand chien de garde, Polyphème, aboyait, comme un monstre sauvage!

Dans ce paradis, deux êtres, aux yeux de Poum, complétaient, avec Polyphème, une trilogie d'où se tiraient tous les éléments de drame et de comédie, d'idylle et de mystère, dont ce minuscule individu, poète comme tous les enfants, récréait son esprit; j'entends par là ses cousins

Stéphane et Madeleine, cousin Stép et cousine Mad!

Le reste du monde n'existait pas pour Poum. Mais cousin Stép! Ah! par exemple, celui-là n'était pas un garçon ordinaire! Brun, velu, fort comme un Turc pour ses seize ans, nul mieux que lui ne savait tenir une chaise en équilibre sur l'extrémité de son nez, ni lever une table en l'air au bout de ses dents. Il déployait une merveilleuse aptitude pour se déguiser en sauvage ou en fantôme. Il savait faire la grosse voix de gendarme, celle de l'homme des bois ou de Croquemitaine. Et quelles inventions taquines, sournoises et redoutables! Comme il faisait peur à Poum en le menaçant de le jeter tout cru dans la gueule de Polyphème! Comme il savait le faire pâlir en lui annonçant que des voleurs, indubitablement, pénétreraient cette nuit dans la maison et égorgeraient tout le monde, à commencer par Poum! Ce Stép, vraiment, avait le génie cruel. Il représentait le mal; c'était l'Ahrimane du paradis enfantin de Poum, qui l'adorait et l'exécrait!

Mais cousine Mad! Oh! celle-là, c'était l'être de lumière et de tendresse, la fée, l'Eve blonde de

cet éden, l'Ormuzd femelle. Elle symbolisait tout ce qui est douceur, beauté, bonté; elle incarnait des visions suaves, des souvenirs de mains blanches bordant un petit lit, de lèvres molles baisant des paupières qui palpitent et se ferment de sommeil; elle rappelait mille précieux petits dons : poupées taillées dans un chiffon, ciseaux prêtés afin de découper, bien sage, des images au pied de sa table à ouvrage; et c'étaient encore des tartines de confitures, et puis des petites chansons allègres jouées au piano, en un tapotement de notes qui ressemblait à une danse de marionnettes. Oh! cousine Mad!

Par malheur, elle n'était pas toujours là pour défendre Poum et le protéger contre son frère, le terrible Stép!

Ce matin-là, Stép justement était d'humeur farouche; et Poum, rien qu'à le considérer, sentait une délicieuse et atroce terreur se glisser comme une couleuvre froide le long de son dos et glacer son petit derrière. Aussi se tenait-il à distance, prêt à une fuite qu'il savait d'ailleurs inutile, le cousin faisant les enjambées de sept lieues de l'Ogre.

Stép, une main à son menton, contemplait, en louchant effroyablement, maître Poum; il ricanait d'une façon sarcastique et insensée; et son silence planait, gros d'épouvante. Pour se mettre en appétit, il avait déjà proposé au jeune gentleman de l'enduire de miel, afin de le faire dévorer par les guêpes et les abeilles. Ensuite il avait imité Polyphème avec une rare perfection, en aboyant si fort que celui-ci, du fond de sa niche, avait fait chorus et mis en rumeur tous les chiens du voisinage. Puis il avait invité son minuscule cousin à s'asseoir, et, chaque fois, il lui avait retiré brusquement la chaise, en le laissant choir sur des orties. Que pouvait-il bien méditer encore? Tout à coup il parla :

— Poum! déclara-t-il... Poum! reprit-il après un court silence d'angoisse... Poum! je meurs de faim!

Il montra ses dents en roulant les yeux comme un cannibale :

— Poum!... je pense que vous n'êtes pas bien gras, je pense que vous devez être coriace, je pense que j'aimerais mieux manger un lapin, ou une dinde, ou un cochon de lait. Mais comme je

n'ai ni cochon de lait, ni dinde, ni lapin sous la main, je vais vous manger, Poum!...

Poum devint pâle, et ses jambes flageolaient : il



Mais Poum se sentit tout à coup consterné. (P. 37.)

avait beau se dire : « Ce n'est pas vrai! c'est pour rire! » il avait peur tout de même.

Cousin Stép continua :

— Seulement, comment vais-je vous manger, Poum? là est la question! Haché menu et trempé dans la saumure? Dépecé en quartiers frits à la poêle? Bouilli dans la marmite ou salé au court-

bouillon? Et à quelle sauce? mayonnaise, tomates, oignons, vinaigrette? Sur une purée de fèves, peut-être, ou plutôt... Eh! oui, qui sait?... les pommes de terre sont si bonnes en ce moment que... Non, décidément, Poum, je vous mangerai comme un agneau, rôti à la broche!

Et, ce disant, Stép fondit sur lui et en une seconde l'emporta, ligoté et ficelé comme un saucisson, devant le feu de la cuisine :

— Là; je vous embrocherai tout à l'heure (il dépendit une terrible lardoire); en attendant, un petit air de feu vous attendrira, et je vais toujours préparer la table. Ne pleurez pas, Poum, je vous prie, — car la victime commençait à sangloter tout bas, — ne pleurez pas, vous pourriez éteindre le feu!

Et Stép mit la nappe sur la table, disposa à grand bruit les assiettes, se coupa une tranche de pain large comme une roue de voiture, se versa, en clappant la langue, un litre de vin dans un verre immense, gagné à la foire et qui était large comme un pot à fleurs. Puis, décrochant sa montre de son gilet, il sembla calculer le temps que prendrait la cuisson, et, ayant été retourner Poum qui com-

menaçait à devenir très rouge, il s'assit, les jambes croisées, en se livrant à un monologue où de cruelles alternatives d'espoir succédaient pour le jeune agneau rôti au découragement le plus affreux :

— Ai-je si faim que cela? insinuait Stép. Peut-être pourrai-je attendre à demain et mettre Poum en liberté? Oui, mais il se sauverait!... Non, qu'il cuise! Je vais lire mon journal en attendant. (Et il déployait un journal, s'arrêtait :) Ai-je bien le droit de manger ce petit Poum, qui est si gentil, qui aime tant les prunes et les confitures? (Il prenait une voix terrible :) Oui, oui, j'en ai le droit, car il m'a volé l'autre semaine vingt-six mouchoirs de poche et une somme de trois mille francs que je possédais en timbres-poste (supposition bien gratuite, mais Poum en ce moment y crut presque et se désola d'avoir volé). — Allons, finissons-en, et que je l'empale!

Là, Poum poussa des cris si aigus et si épouvantables que toute la maison en émoi s'agita, dans un bruit de portes et de fenêtres ouvertes; le méchant Stép soudain disparut, s'envola par la croisée; et, radieuse, cousine Mad

s'élança dans la pièce, au secours de Poum affolé.

Ah! Dieu! que c'était doux pour lui de s'en aller maintenant, le cœur encore pantelant et les yeux rouges, la main dans celle de Mad, au milieu du jardin, dans la direction des prunes, tout en suçant un gros et consolant sucre d'orge! Quelle lumière de soleil! Comme les fleurs sentaient le miel! Et les guêpes qui ne piquaient pas! Et Step disparu, évanoui! Peut-être reparaîtrait-il, aiguisant encore son grand couteau; mais non, c'était un rêve, tout cela, un cauchemar! Comme l'avait dit cousine Mad : « C'était pour rire! » Et elle avait ajouté :

— Oh! le petit bêta!

Mais Poum, quoique susceptible, ne s'était pas senti froissé; et il se serrait contre la robe moelleuse de la jeune fille, levant son menton et renversant son nez retroussé pour mieux l'apercevoir, sa protectrice, sa douce, l'ange aux yeux bleus. Elle lui disait :

— Courons, Poum! attrape-moi!

Et sa robe voltigeait comme un grand papillon blanc, et il l'attrapait toujours; comment cela se

faisait-il? Mais voilà qu'on était arrivé sous les prunes : quelle bonne odeur chaude et sucrée!...

— Tiens, Poum! disait Mad, mange celles-ci, ce sont les meilleures!

Mais Poum, au milieu de son bonheur, se sentait tout à coup consterné : une affreuse constatation, un jour de vérité navrante se faisaient en lui. Sans s'en apercevoir, dans sa terreur et son trouble, là-bas, ficelé devant le feu, il avait... il s'était... oh Dieu, oui! et son petit pantalon en était tout humide! Et voilà, comble d'humiliation, que cousine Mad, reconnaissant la cause de son air penaud, s'écriait :

— Poum, oh! le petit sale!

Et Poum alors fondait en larmes. Elle essayait de le consoler, l'emmenait dans sa chambre pour le changer. Et Poum, suppliant, répétait, prévoyant quel avantage et quel parti cousin Stép saurait tirer d'une catastrophe pareille :

— Ne lui dis pas, Mad, ne lui dis pas!

Mad le promettait.

— Jure-le, Mad, jure-le!

Mad jurait. Alors le petit Poum, habillé et

changé, très honteux encore, mais rassuré et content, lui disait :

— Je t'aime, Mad, je t'aime!

Et il lui mettait les bras autour du cou, et il l'embrassait de toutes ses forces, étonné qu'elle sentît si bon la fraise; eh! parbleu, c'étaient ses lèvres qui sentaient ainsi : les jolies, les exquises fraises des bois!

— Mad, je veux que tu sois ma femme! Quand je serai grand, Mad, je te prendrai pour femme!

Elle répondait :

— Oui.

Et elle ajoutait :

— Pauvre petit Poum!



Les chapeaux

Ce soir-là, les parents de Poum donnaient un grand dîner. Par principe et par amour-propre, ils recevaient d'une façon très brillante; aussi Poum entendait-il parler de ce dîner depuis trois semaines. Des phrases telles que : « L'évêque viendra. » — « Le général aussi, si sa goutte le lui permet. » — « Des foies gras de Strasbourg. » — « Un beau chevreuil. » — « Ma robe rose garnie de point d'Alençon. » — « Du pomard de grand-père. » — Le lustre du grand salon. » — « Une livrée neuve aux domestiques » — et quelques autres propos semblables dansaient, en obsession, dans sa petite tête!

Il aimait bien que ses parents donnassent de grands dîners, d'abord parce qu'il n'y assistait pas; ensuite parce qu'il lui était donné, s'il avait été bien sage, de voir sa mère dans l'éblouisse-

ment de sa belle robe et de jeter un coup d'œil sur la table parée comme un autel, avec ses blancheurs, ses éclats de cristaux et d'argenterie, ses pyramides de fleurs et de fruits; enfin parce que, lorsque tout le monde était à table et qu'il ne risquait pas d'être surpris, il pouvait se glisser dans l'antichambre et là, devant deux grands divans plats, sur lesquels s'amoncelait tout un étalage de chapellerie, dénombrer et contempler en extase les coiffures variées que les invités avaient déposées, en entrant.

.Oh! ces chapeaux, c'était inouï qu'il y en eût tant, c'était à faire croire que chaque personne venait avec deux chapeaux au moins, l'un sur la tête et l'autre à la main. Il y en avait de toutes les couleurs, de toutes les formes, et de l'or, et de l'argent, et des plumets, et des broderies, depuis le chapeau à cornes du général, en passant par le casque à aigrette de son aide de camp, jusqu'aux casquettes vertes, rouges, noires, à galons d'or des officiers supérieurs, jusqu'au bicorne brodé d'argent du préfet, jusqu'au chapeau rond et plat de l'évêque, poilu comme un castor et lustré comme du vernis, avec une ganse violette autour!

Par malheur, Poum n'avait pas été sage, aussi, malgré ses supplications et ses larmes, il lui fut impitoyablement refusé de voir sa mère en robe rose et de glisser son œil dans la salle à manger féerique. Condamné à dîner seulement d'un petit potage de semoule au lait, agrémenté d'une tranche de pain sec, il devait, c'était l'ordre, être fourré et bordé étroitement dans son lit avant l'arrivée des convives!

Quoi! ne pas même guetter au trou d'une serrure l'arrivée de ces importants et mystérieux personnages; écouter, sans pouvoir dormir, le bourdonnement confus des voix de la salle à manger, jusqu'au grand bruit de chaises reculées, suivi d'un lourd silence, qui marquait le passage par couple au salon! Quoi! ne pas épier le va-et-vient empressé des domestiques, ne pas humer les plats au vol! Poum se fût consolé de tout cela, encore. Mais ne pas admirer, en une sorte d'extase hypnotique, ses amis les chapeaux, ces chapeaux variés, brillant neuf, dorés et argentés sur tranche, avec des coiffes de satin qui sentaient bon la pommade... Non! non! l'âme de Poum se révolta. Il rendrait visite aux chapeaux, il les

compterait, il les tirerait un peu par l'oreille pour voir s'ils ne s'ébouleraient pas, il leur caresserait le poil doucement, comme à des bêtes inoffensives, il pousserait l'audace, peut-être, jusqu'à en tenir un entre ses mains, le plus petit, et, avec une terreur et une joie indicibles, à l'essayer sur sa propre tête devant la glace!

Fortifié par une si noble résolution, il mangea sans trop de mélancolie sa petite semoule au lait et sa tranche de pain sec, se laissa déshabiller et coucher par sa bonne, Pauline. Celle-ci, assez maussade, le pressait.

« Dites votre prière, Monsieur.

— Oui, Pauline, — et, son *Notre Père* achevé, il implora :

— Pauline, ne m'appelez pas Monsieur, appelez-moi Poum, Pauline!

— Je vous appellerai Monsieur, puisque vous vous faites mettre au pain sec. Dormez tout de suite, Monsieur. »

Poum, le cœur gros, ferma les yeux immédiatement; il adorait Pauline et il en avait très peur. Sournoisement, il attendit qu'elle eût achevé de ranger ses habits sur une chaise et eût emporté la

bougie; il se dressa alors sur son séant, ecouta les bruits confus de l'antichambre, le claquement des portes, le fracas de la vaisselle dans la cuisine, la rumeur d'invasion des hôtes dans la salle à manger, un brouhaha de voix qui traversait les cloisons. Longtemps, il attendit, dans l'obscurité, son regard dirigé vers le petit point lumineux de la serrure, avec la crainte que Pauline ne l'espionnât derrière la porte et n'entrât le menacer du fouet. Justement, la serrure grinça; et Poum, comme un lapin affolé, ressauta au plus vite dans les draps. Une forme s'approcha de lui, dans le noir; une main — était-ce pour la fessée? — tâtonna sur le lit.

« Vous dormez, Poum? demanda la femme de chambre. »

Et il répondit naïvement, d'un ton bien sage :

« Oui, Pauline, je dors.

— Tenez, dit-elle en lui glissant un petit four sec dans les doigts, dites que je ne suis pas bonne! Mais vous irez le rapporter encore à votre maman, et je serai grondée.

— Oh! non, Pauline! »

Et, délicieusement, Poum se mit à croquer le

petit four dont les amandes faisaient : Croc! croc! sous ses dents.

« Pauline, est-ce qu'il est venu dîner, est-ce qu'il avait son grand chapeau violet?

— Qui ça?

— Le chevreuil, Pauline!

— Le chevreuil?

— Non, je veux dire l'évêque, Pauline; et est-ce qu'on l'a servi sur la table et est-ce qu'on l'a mangé?

— Qui ça?

— L'évêque... le chevreuil, Pauline!

— Vous dites des bêtises, Poum. Oui, tout le monde est venu; on est à la moitié du dîner, et dormez tout de suite.

— Oui, Pauline, merci, Pauline. »

Elle sortit, et il se rétablit sur son séant, calculant le moment où le dessert servi et le va-et-vient des domestiques ralenti, il pourrait, avec moins de risque d'être surpris, ouvrir la porte de sa chambre, celle du couloir, et, se glissant dans l'antichambre, s'y trouver face à face avec l'étalage pompeux et suggestif des chapeaux. L'heure était venue, il coula à bas de son lit et avec des



Les trois hommes ébauchèrent un peu de cancan. (P. 48).

battements de cœur effroyables, en chemise, il tourna sans bruit le loquet de la première porte, puis celui de la seconde. A sa grande stupeur, ayant risqué un œil par l'entre-bâillement de la porte, il vit que d'autres que lui avaient eu l'idée de venir admirer les chapeaux : presque tous les domestiques étaient la, groupés devant l'étalage, et si absorbés qu'ils ne paraissaient pas se douter de sa présence.

Il reconnut le gros Jean, le cocher, et Firmin, le valet de chambre, et Pauline, et la vieille Agathe, et Baptiste le serveur, et le cuisinier Rigobert. Baptiste, délicatement, élevait en l'air le chapeau à plumes blanches du général et le faisait admirer aux femmes à la fois scandalisées et ravies. Firmin avait pris, avec un gros rire étouffé, le chapeau à poil de castor de l'évêque, et il le mit tout à coup sur la tête du gros Jean, ce qui fit rire tout le monde. Baptiste alors campa le bicorne emplumé du général sur la tête de Pauline. Elle l'ôta vivement, mais Baptiste le reprit et l'enfonça sur sa tête à lui. Firmin s'était coiffé de la casquette brodée d'un inspecteur des forêts, et, la bouche fendue de guingois, l'air canaille et ravi, les trois

hommes ébauchèrent un pas de cancan devan. les femmes indignées, terrorisées, et prises tout de même d'un rire étouffé et convulsif. Le gros Jean avec son chapeau d'évêque retournait sa lèvre et roulait des yeux blancs, dans une grimace hideuse. Firmin portait sa casquette sens devant derrière. Baptiste, sous le chapeau du général, dansait des entrechats à décrocher le bec de gaz. Une sorte de vertige devant ce spectacle prit le cuisinier Rigobert : il empila cinq ou six chapeaux les uns sur les autres, et, coiffé de cette pyramide, il se mit à pivoter comme un derviche tourneur, tandis qu'Agathe et Pauline, grisées à la contagion, polkaient ensemble en relevant leur robe de la main gauche.

Poum, dans son trouble, sa stupeur, son envie de rire et de pleurer à la fois, car cela lui semblait très drôle et très inconvenant, ne put, les pieds glacés par le carreau, retenir son nez qui partit, en coup de pistolet, secouant des éternuements prolongés. Ce bruit insolite pétrifia les danseurs; ils jetèrent pêle-mêle les chapeaux et se bousculant déguerpirent, pris d'une panique telle, que le gros Jean se cogna le front à un portant et qu'A-

gathe perdit sa pantoufle. Alors Poum sentit sa petite rate se dilater comme un ballon, et, riant, de tout son cœur, il regagna son lit si précipitamment qu'il renversa Thomas et ce qu'il y avait dedans!



Le petit frère

Il se passe quelque chose de grave. La maison depuis huit jours est en émoi ; Poum se creuse la cervelle. Il a beau s'informer, chacun prend un air de mystère et met un doigt sur sa bouche, en écarquillant les yeux : « Chut ! chut ! » Il ne voit plus sa maman que l'après-midi ; elle est toujours étendue sur sa chaise longue. Papa certainement a quelque chose. Il se promène avec impatience sur la terrasse de long en large, les mains derrière le dos... Il attend. Quoi ?... On sonne ! Qui est-ce qui sonne ? Poum se précipite sur le perron.

Tiens ! c'est M. Ripert, le docteur. Personne n'est malade, pourtant... Il est tout guilleret ce matin, M. Ripert. Poum, qui a une terreur absurde des médecins, ne déteste pas trop celui-là, parce qu'il est toujours souriant, rasé de frais, petit, gras, rose, et qu'il a d'habitude, dans une poche de son

gilet, une petite boîte ronde d'écaille pleine de bonbons à l'anis.

— Bonjour! bonjour! fait M. Ripert, en tapotant la joue de Poum au passage.

Guilleret, sans doute, mais préoccupé. Qu'est-ce qui se passe? M. Ripert doit apporter une nouvelle importante. Peut-être que la marchande de bonbons à l'anis est morte... ou bien, qui sait? — il y a du nouveau, du côté de la Chine...

Ah! voilà Pauline qui passe en courant. Elle porte une pile de serviettes.

— Pauline! Pauline!

— Je n'ai pas le temps.

Poum s'élance, il s'accroche à ses jupes.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, Pauline?

— Lâchez-moi vite, je n'ai pas le temps!

Poum trépigne et hurle :

— Je veux savoir!

— On attend votre petite sœur! Là, êtes-vous content?

Pauline a disparu. Poum, stupéfait, reste immobile. Est-ce vrai? Est-ce possible?... Voilà plusieurs mois qu'on l'attend, la petite sœur. Poum a bien entendu dire, l'année dernière, qu'on l'avait

commandée en Chine, mais elle n'arrivait pas. En vain Poum a fait de longues stations à l'endroit du jardin d'où l'on découvre la mer. Son cœur a battu, à chacun des bateaux qu'il apercevait, fumée lointaine, d'abord, sur le ciel bleu, puis navire jouet dont on distingue peu à peu les mâts fins, les minuscules cheminées. Mais chaque fois le navire grandissait, grandissait, et, voiles déployées, il entrait dans le port sans apporter la petite sœur. C'était désespérant, à la fin ! Poum avait renoncé à l'espoir de voir venir par mer la petite sœur promise.

Il ne l'attendait pas du tout. Pauline avait voulu l'attraper évidemment. Nul bateau, hier, à l'horizon. A moins qu'il n'en soit arrivé un cette nuit... Mais Poum aurait entendu le cri que les bateaux poussent quand ils veulent entrer dans le port, ce mugissement épouvantable qui semble sortir des entrailles d'un monstre infernal et qui fait fuir les petits garçons à toutes jambes.

D'ailleurs, est-il prouvé, après tout, que les enfants viennent de Chine? Des personnes dignes de foi l'affirment, il faut bien le reconnaître. Mais il y a d'autres versions. Firmin prétend — et Poum

le croyait encore récemment — qu'on les trouve dans les choux. Que de fois il s'est promené, curieux, à travers le potager, soulevant toutes les feuilles! Rien !...

Même Crochart, le jardinier, l'autre printemps, voyant le désappointement de Poum, a planté près de la pompe, à sa prière, un carré de choux spéciaux, appelés choux à etite sœur. Mais ils étaient tout pareils à des choux ordinaires. Ils ont épanoui leurs grosses feuilles recourbées et frisées. Ils ont ensuite monté en graine, et Poum n'a jamais découvert, sous leurs touffes vertes, la moindre petite sœur.

Si c'était vrai, pourtant ? Si elle était arrivée cette nuit, par un bateau entré dans le port en cachette? C'est probablement la nouvelle que M. Ripert apporte... Et Poum, saisi d'un vertige, saute de joie à cloche-pied, en jetant des cris inarticulés. Il convient pourtant d'élucider la chose. Allons questionner grand-papa.

M. Vernobre demeure au bout du jardin, dans un vieux pavillon. Poum s'y rend à petits sauts. Mais on n'avance pas assez vite; le voilà qui se met à galoper en levant très haut les genoux. C'est

un jeune poulain ; il hennit. La porte du salon est ouverte. Poum fait irruption.

— Petite sœur arrive, grand-père !

M. Vernobre se lève en sursaut. Qu'est-ce qu'il y a donc ?... Il dormait, sans doute. Son journal lui tombe des mains. Il devint très rouge. Poum, sournois, s'enquiert :

Il est donc arrivé un bateau de la Chine ?

— Certainement, nigaud ! Donne-moi ma canne.

Mais voilà Firmin qui accourt. Décidément, il y a du nouveau !... Il dit quelques mots à l'oreille de M. Vernobre. Grand-père murmure : « Très bien ! très bien ! » et, sans prendre le temps de mettre son chapeau, il part, il est déjà loin. Firmin conseille à Poum de se promener tranquillement dans l'allée des platanes. Sa maman l'enverra chercher tout à l'heure. Et Firmin prend un air mystérieux, met un doigt sur ses lèvres : « Chut ! chut !... »

C'est évident... Le bon Dieu a fait un envoi de la Chine. Petite sœur est arrivée. Poum savait bien, d'ailleurs, qu'elle arriverait. Tous les enfants viennent de Chine. C'est pour cela que les mission-

naires font collection de timbres. Ils ramassent tous ceux qu'ils peuvent avoir, et, quand ils en ont mille, un petit enfant naît. Aussi, chaque fois que Poum peut décoller un timbre, il le fait. Il a, depuis six mois, déchiré plus de trois cents vieilles enveloppes pour donner à sa maman les précieux petits carrés jaunes, verts, bleus, rouges.

Zette, sa petite amie, avait raison. D'ailleurs, la grande boîte en laque, qui est sur la console blanche du salon, ne permettait pas d'en douter. C'est dans cette boîte que lui-même, Poum, a été expédié de Chine. — Sa maman le lui affirmait il y a quinze jours encore. Et c'est connu, chaque enfant naît au milieu des fleurs. Ainsi Zette est venue au monde dans une caisse emplie de pétales de lis. La boîte de Poum était garnie de feuilles fraîches et de grappes d'acacia.

Quel bonheur d'avoir une petit sœur. Dans quelles fleurs va-t-elle naître ? Zette, sans contredit, est gentille. Mais bien souvent aussi elle est capricieuse, têtue. Elle crie comme un âne rouge quand Poum veut toucher à ses poupées. Les filles ne comprennent rien ! Et puis, il faut faire leurs quatre volontés. Elle n'est de bonne humeur que

quand elle joue à la maîtresse... « Poum ! brossez le tapis ! Poum ! allez chercher deux sous de beurre ! Poum ! portez mon en-tout-cas !... » Et



C'est cela, le petit frère ? (P. 61.)

Zette a beau avoir de longs cheveux flottants, aussi doux que de la soie dorée, Poum en a assez de faire le domestique.

Il a toujours rêvé une petite sœur. D'abord, elle sera moins haute que lui, de la tête. Quand ils

iront promener ensemble, elle portera le seau et la pelle, le ballon et le goûter. Elle lui obéira en toute circonstance. Jamais elle n'habillera ses poupées sans prendre conseil de Poum, et Poum la considère d'avance elle-même comme une poupée perfectionnée, plus amusante, une poupée qui marche et qui parle. Il pourra jouer tout à son aise avec son dé, son fil, ses aiguilles. En retour, il aura pour elle des attentions délicates. Il la défendra contre les chiens et les autres animaux méchants, et fier, en y songeant, il se campe, un poing sur la hanche. Il sera son protecteur et son ami. Sa tendresse va, en pensée, jusqu'à se résoudre à un équitable partage futur des fruits confits, des papillotes et des fondants. Poum possède un grand cœur.

Ah! voilà Pauline qui fait des gestes, là-bas, au bout de l'allée!... Nul doute. Elle appelle... Ça y est! La boîte a dû arriver pendant que Poum se rendait chez grand-père... Et les petites jambes de tricoter!

— Venez vite! Votre maman et votre papa vous demandent.

— Elle est arrivée?

— Qui, est?

— Petite sœur... la boite... jette Poum essoufflé.

— D'abord, ce n'est pas une petite sœur qu'il y avait dans la boîte...

— Quoi donc, Pauline, quoi donc?

— Un petit frère, ma fine! Un autre Poum!

Un autre Poum?

Quelle est cette plaisanterie? Un autre Poum? Non, ce n'est pas possible! Et le vrai Poum, Poum premier, le seul, l'unique, pris d'une colère folle, s'arrête, éclate en sanglots, tape du pied et crie :

— Je n'en veux pas! Je n'en veux pas! Qu'est-ce qu'il vient faire? Une petite sœur! C'est une petite sœur qu'il me faut!

Pauline le raisonne. Peine perdue! Un petit frère, pourtant, déclare-t-elle, c'est très amusant. Poum est inconsolable. Ses projets d'avenir, longuement caressés, son rêve de tendresse, de protection!... tout cela s'écroule, disparaît, s'évanouit. Plus de petite compagne, plus de jeux innocents, de poupée, ni de chiffons. C'est un véritable crève-cœur. Au lieu de la mignonne créature désirée, toute fraîche, toute rose, Poum songe avec inquié-

tude à ce personnage nouveau, à ce petit frère qui fait ainsi son entrée dans sa propre vie, sans être attendu. Il suppute vaguement qu'il est frustré. Il n'a pas d'affection prête. Un autre Poum ! Qu'est-ce que cela veut dire?

— Votre maman est couchée. Elle est tombée en allant au-devant de votre petit frère. Ce ne sera rien.

Poum n'entend pas. Poum est partagé entre son gros chagrin et sa curiosité. Un petit frère? Comment est-il? Vite, vite, l'escalier, le corridor, et toc! toc! toc! la porte s'ouvre.

Maman est étendue dans son lit, toute pâle, la tête appuyée à l'oreiller de dentelles. Elle sourit doucement. Papa est debout près d'elle. Il lui tient la main. Grand-père et le docteur causent ensemble à voix basse, dans l'embrasure de la fenêtre. Tout le monde a l'air content.

Poum, ému, s'arrête sur le seuil. Où donc est-il, cet autre Poum? mais papa se retourne.

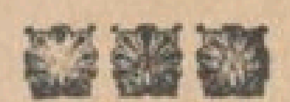
— Viens vite, mon gros!

Et Poum, enlevé par deux bras puissants, voit au-dessous de lui la bonne figure heureuse de son père. Et maman le baise au front, en lui disant :

— Va voir ton petit frère.

Poum le cherche. Ah ! il y a un berceau de l'autre côté du lit. Poum le reconnaît, ce berceau, c'est le sien ? On le spolie, déjà. Pas de boîte... on a dû l'enlever... M. Ripert écarte avec précaution le rideau léger. Poum aperçoit, dans la blancheur des draps, un paquet rougeaud. C'est cela, le petit frère ? Mon Dieu ! qu'il est vilain ?...

Un autre Poum ? Ah ? non, vraiment. Et Poum, rasséréné, considère en silence, avec un peu d'orgueil et de pitié, cette chair endormie, ce petit tas vivant et mystérieux.



Poum à la chasse

La veille, le père de Poum, l'oncle Arsène, M. Mugolat et M. Dubreuil étaient rentrés d'un pas lourd, la terre rouge des labours à leurs gros souliers. Ils avaient retiré de leurs carniers des lièvres à fourrure rousse, des perdrix dont l'œil mi-clos gardait un reflet de vie, des cailles laissant pendre leur aile fracassée. Tout ce gibier, étalé sur la grande table de la cuisine, sentait chaud le duvet, et des gouttes de sang tombaient sur le carreau, lapées aussitôt par les chiens.

Poum caressait ce poil et cette plume avec admiration. Il fallait être joliment adroit pour tuer tant de bêtes! On lui avait persuadé qu'elles ne souffraient pas : pan! pan! c'est si vite fait! Et celles dont on broyait la tête au coupant des semelles cloutées, ne voulait-on pas les empêcher de souffrir? Un homme, d'ailleurs, ne s'attendrit pas. Et Poum se raidissait, bien que, bonne petite âme,

la larme lui vint à l'œil de tout ce massacre. Les chasseurs, grisés d'air vif, parlaient d'une voix forte. M. Dubreuil, qui riait jusque dans son ventre, plaisantait M. Mugolat tout en nez, et bien penaud, ma foi. Non seulement il avait manqué tous ses coups, mais il avait failli tirer sur M. Dubreuil, le prenant à travers les taillis, à cause de son complet de toile fauve, pour un daim.

Poum, cette nuit, ne rêva que flamme et fumée, culbutes d'oiseaux foudroyés en plein vol, ricochets de lièvres boulant au fossé. Quand chasserait-il, lui aussi ? Et pas seulement des perdreaux et des lapins qui ne se défendent pas, mais des sangliers furieux, des porcs-épics et des cochons d'Inde, que ses connaissances imparfaites en orthographe lui faisaient écrire cochons-dindes, et qu'il se représentait comme des animaux féroces et bizarres, ayant des défenses d'ivoire et un éventail de plumes sur le dos.

Aussi fut-il ravi d'un transport indicible, quand, au réveil, cousin Stép, hirsute et brusque, entra dans sa chambre et dit :

« Vite, Poum, debout ! nous allons à la chasse.

— Tous les deux ?

— Oui. Sa Majesté l'empereur d'Autriche devait nous accompagner, mais il vient de m'envoyer un télégramme pour s'excuser : il a un panaris au doigt qui presse la gâchette.

Poum, à demi incrédule, préférait le croire : l'empereur d'Autriche, c'est improbable mais flatteur. D'ailleurs, il cherche en vain ses culottes, dont la pendule s'est coiffée par miracle. Dieu ! que le cousin Stép paraît soucieux ! il en louche, tord son nez et avale sa bouche.

« A quoi penses-tu, Stép ?

Et Poum a déjà une petite angoisse dans la voix ; car de telles manifestations, chez Stép, présagent des choses extrêmement graves, des périls suspendus.

« Je me demande, Poum, s'il est bien prudent de nous aventurer ce matin.

— Pourquoi ? Il fait très beau ; par la fenêtre, on voit les petites feuilles des arbres qui poussent dans le soleil. Le jardinier arrose les tulipes. Tout respire la paix et la sécurité.

Stép feint d'examiner le parc et le bois qui fait suite, avec ses points mis bout à bout en longue-vue.

« Je ne vois rien... j'espère, je veux espérer. peut-être ne *la* rencontrerons-nous pas... D'ailleurs, j'ai chargé mon fusil à balles — (il a un vrai fusil, envie et admiration de Poum) — espérons qu'*Elle*... est occupée autre part. Il est vrai qu'*Elle* court comme le vent. *Elle* a croqué hier le petit garçon du fermier Bauduche, tu sais, ce vilain petit joufflu qui te fait toujours la grimace. *Elle* l'a dévoré, miam, miam, en deux bouchées.

— Qui, *Elle?* Qui, *Elle?*

Et Poum, dans son émoi, oublie de savourer le délicat plaisir de la vengeance, car il exècre le petit Bauduche qui se moque de lui, et il est clair que ce polisson, s'il est mangé, ne lui fera plus la grimace.

— Chut! dit Stép dont l'index augural s'élève en paratonnerre. Cela porte malheur de *la* nommer. Sache seulement, mon pauvre Poum, qu'elle a non pas une, mais sept têtes et dix cornes. On peut dire qu'elle ressemble à un léopard, bien qu'elle ait les pieds d'un ours et les pattes d'un lion. Elle crache des grenouilles, elle se nourrit de feu, et son regard est si venimeux qu'il lance la mort. Je vais te la nommer, car enfin il vaut mieux

que tu la connaisses, afin de ne pas être exposé à lui manquer de respect, si tu la rencontres par hasard ; mais je ne réponds pas que son nom, rien qu'à l'entendre, ne te donne une rage de dents ou une colique sèche. Elle s'appelle...

— Ne me le dis pas, Stép, ne me le dis pas !

Et Poum se bouche les oreilles. Mais Stép, regardant de tous côtés (on voit bien qu'il n'est pas rassuré), proclame solennellement :

— C'est LA BÊTE !

La curiosité de Poum l'emporte sur la terreur.

— Quelle bête, Stép ?

Stép ferme les yeux, ses dents claquent, ses genoux s'entre-choquent, il bégaye :

— LA BÊTE DE L'A-PO-CA-LYP-SE.

Poum reste atterré, puis timidement :

— Si nous remettions la chasse à demain ?

— Impossible, Poum ! Il y a du perdreau. Je le flaire. — Il renifla. — Tu vas tuer trois perdreaux, Poum, aussi vrai que tu es un homme, n'est-ce pas ? Tu n'as pas peur ? Allons ! prends ton fusil, bois ton petit chocolat, et partons !

Dix minutes plus tard, ils sont au bout du parc, là où les taillis commencent.

— Tiens ton fusil bas, Poum ! Si tu avais accroché cette branche, tu m'envoyais la charge dans l'œil.

Poum, à cette admonestation sévère, très vite abaisse le canon, bien qu'il n'ait qu'un fusil pour rire, et dont on imite la détonation avec la bouche.

— A toi, un perdreau !

Et Step, hurlant la détonation et les échos prolongés :

— Badaboum ! Ouffrrr !...

Il court, se penche et, béant, lève les bras au ciel :

— Coup triple, Poum ! Trois perdreaux ! Viens voir ! Quand je dis trois perdreaux, il ne reste plus que leurs têtes ; ton fusil était tellement chargé, que la violence du coup a emporté le reste. Oh ! mais c'est merveilleux ! voilà ce que j'appelle viser !

C'est de la magie, en effet ; il y a bien, dans la main de Stép, trois têtes à l'œil mort, dont la collerette de plumes pare un cou décapité. Poum admire et s'étonne, un peu fier. Il lui semble pourtant que ces perdreaux ne lui sont pas inconnus, et qu'hier, sur la table de la cuisine...

— Recharge ton fusil, Poum ! Attends, mets des balles, c'est plus sûr. Je vais te le charger moi-même.

Stép tire de sa poche trois ou quatre balles, qu'il escamote en faisant le simulacre de bourrer jusqu'à la gueule le fusil de Poum.



Poum admire et s'étonne, un peu fier.
(P. 68.)

— Là, nous voilà prêts à tout. Mais écoute! N'entends-tu rien ?

Le vent bruit, léger, dans les feuilles. Le cœur de Poum bat à grands coups, le sang lui bourdonne aux oreilles. Il lui semble que Stép est pâle.

— Tu tireras le premier, Poum, si *Elle* vient. Vise à la poitrine. Il me semble que j'entends, là-bas, là-bas — (il étend le bras en se courbant contre terre), — des pas qui glissent, qui glis-

sent... Ce ne peut être qu'*Elle*. Décidément, je t'aime trop, je ne veux pas qu'elle t'avale comme le petit Bauduche. Je vais aller au-devant d'elle, j'ôterai ma casquette et je lui dirai : — Madame la *Bête*, dévorez-moi, si vous ne me jugez pas trop coriace, mais ne faites pas de mal à ce pauvre petit Poum. Je vais te donner ma bourse et ma montre en souvenir. Prends aussi mon mouchoir, ton nez coule. Adieu, Poum, embrasse-moi : tu diras à mes parents de faire dire une messe pour moi. Il est amer, mais glorieux, de mourir en se dévouant pour un ami !

— Oh ! Stép, ne t'en va pas, reste ici !

Et dans les affres de Poum perce autant de désespoir à voir Stép se sacrifier que d'épouvante à l'idée de rester seul.

— Alors, cachons-nous. C'est la supreme ressource. Vite, vite, derrière cet arbre ! Couche-toi par terre, que je casse des branches, que je te couvre de feuilles. Ne parle pas, retiens-toi de respirer. Ferme les yeux. Oh ! Seigneur ! *Elle* approche. N'entends-tu pas comme *Elle* aiguise ses griffes sur un arbre ?

Stép racle le chêne le plus voisin avec son couteau.

— *Elle* approche, *Elle* approche. Ferme bien les yeux, Poum ! Elle ouvre une bouche, bon ! Voilà des grenouilles ! Oh ! comme elle en crache ! des vertes, des bleues, des noires ! — Coa ! Coa ! Brékekex ! Elle a sept têtes et dix cornes ! Elle marche en se dandinant comme un ours, et elle bondit comme un léopard. Oh ! Poum ! Elle vient vers nous ! Elle vient ! Fais ta prière, vite, un pavé et un à-terre, non ! un *Pater* et un *Ave !* Ah ! elle s'éloigne ! Je vais lui tirer un bon coup de fusil sous la queue.

— Non ! oh non, Stép ! Ne tire pas ! Elle reviendrait !

— C'est juste, il ne faut pas l'irriter. Personne n'aime recevoir un coup de fusil dans cet endroit sensible. Attention ! Il me semble qu'elle revient. Non, elle s'éloigne, décidément elle s'éloigne. Maintenant je puis te le dire, ce n'est pas sur M. Dubreuil (quel ventre !) que M. Mugolat (quel nez !) a failli tirer en le prenant pour un daim : c'était sur la Bête ! Il l'aurait manquée, c'est indubitable. Et elle l'aurait happée entre griffes et crocs ;

seulement le nez de M. Mugolat lui serait resté dans la gorge, comme une arête. Tu souris, Poum ! J'en suis bien aise. Allons ! je constate que tu n'as pas eu peur. Rien qu'un peu... Veux-tu que je te laisse rentrer seul à la maison ?

— Oh ! non, Stép !

— Alors, je dirai à tout le monde que tu es un petit couard ?

— Oh ! non, Stép !

Et Poum regarde son bourreau avec des yeux attendrissants, car il aime son supplice, il aime ses frayeurs, et il aurait voulu, dût-il en mourir, voir en face la Bête de l'Apocalypse, quoiqu'il sache parfaitement qu'elle n'existe pas.

⁂

Poum et le zouave

Poum s'ennuyait fort, un jour que ses parents l'avaient laissé par pénitence à la maison, et il avait épuisé toutes les ressources de son esprit inventif, tracassé le chien, rempli ses souliers à la pompe, eu très peur d'un cafard, bayé aux mouches, craché dans le bassin, appelé de tout son désir, puis voué à l'exécration son amie Zette, parce qu'elle ne venait pas, humé en l'air les cheveux pommadés de la petite fille, rêvé qu'il était le Pape, décide qu'il serait soldat et qu'il couperait les têtes des ennemis, convoité pour le jour de l'an une boîte à musique, appelé mentalement son vieux professeur, le père Moinot, un « sale moineau », récité la leçon du lendemain : « Les fleuves principaux de la France sont... sont... sont... », sans en pouvoir déclarer un seul, sur quoi, un dégoût précoce de tout l'avait envahi, et,

avec l'extravaganee d'un Néron qui aurait lu Schopenhauer, ledit Poum s'était mis d'abord à sauter à cloche-pied le long des allées, en arrachant toutes les feuilles, puis à faire la locomotive : « Phou ! Phou ! Phou ! » en entrant dans la salle à manger pour y chiper quelque fruit, quand — ô stupeur ! — un être rare et dont la singularité devait le hanter désormais lui apparut !

C'était un zouave.

Perché sur une échelle, en culotte rouge et souquenille de toile, ce zouave peignait les boiseries du plafond. Il ne parut pas surpris qu'une locomotive entrât ainsi dans une salle à manger, et cria :

— Cornichon ! dix minutes d'arrêt ! Buffet !

Poum restant partagé entre le saisissement et le doute si cornichon devait s'interpréter comme une plaisanterie ou comme une insulte, le zouave abaissa sur lui un regard de chat-pard, montra des dents culottées en bouts de pipe, et grave, le pinceau à hauteur de l'œil :

— Salut, mon colonel !

Poum prit un air digne, celui avec lequel son papa rendait le salut aux factionnaires, en élevant

à demi son avant-bras à cinq galons. Bienveillant, il daigna même dire :

— Si votre échelle n'est pas solide, vous pourriez bien tomber.

— Ça me guérirait du torticolis ! dit le zouave qui, haussant et déclenchant son cou d'une façon bizarre, fit un terrible moulinet avec sa tête comme s'il se préparait à la lancer dans le jardin.

Un cri en partit à Poum de terreur et d'admiration.

— Tiens, dit le zouave très vexé, v'là mon œil qui vient de tomber ! Cherchez donc, s'il vous plaît, là, sous l'échelle, à gauche !

Effectivement, sa paupière gauche, fermée, suggérait, dessous, un réceptacle vide.

— C'est la seconde fois que ça m'arrive, quand je remue la tête trop fort. L'autre fois, c'était à la chasse en Tartarie, chez Barbari, mon ami. Un crocodile l'a bouffé !

— Je ne vois pas d'œil par terre, dit Poum qui cherchait, à demi crédule, tant le flegme du zouave l'impressionnait.

L'homme fit une cabriole, dégringola de l'échelle sur le parquet, capta dans sa fuite bizarre

et zigzagante un objet invisible et se le réintégra, en l'aplatissant d'une tape, dans l'orbite.

— Tiens, Mathieu! Comment vas-tu, mon vieux?

Il rouvrit la paupière, ses deux yeux au complet.

Poum, soulagé, se mit à rire. Le zouave aussi.

— Juste comme le crocodile, fit-il. Il se rigolait tant d'avoir avalé mon œil que le voilà qui le restitue, sauf votre respect, à la façon de ma grand'mère, quand elle s'empiffrait des pièces de cent sous.

Poum ouvrit de grands yeux.

— Vous ne me croyez pas? demanda le zouave. Peut-être que vous n'avez jamais entendu parler de ma grand'mère, Barbe Scaramoucha, rue de la Ficelle, à Crackenville-les-Voleurs. Elle est bien connue, pourtant!

Poum déclara, très ferme, quoique poli :

— Je ne la connais pas.

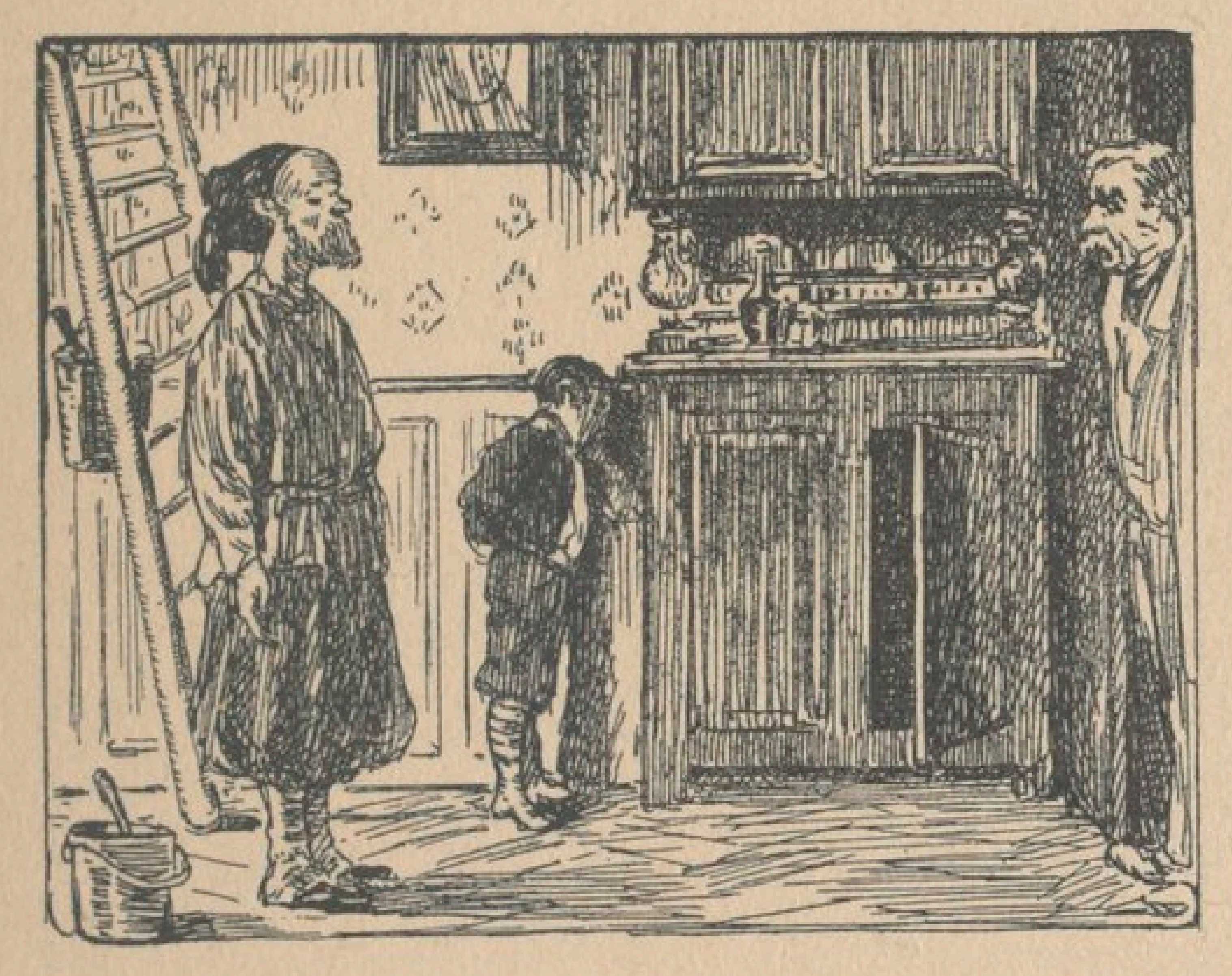
— Avez-vous une pièce de cent sous?

Poum secoua négativement la tête.

— Et une pièce de quarante sous?

— Pas davantage.

— Vous avez bien une pièce de dix sous ! dit cet homme avec une ironie si impérative, que Poum s'extirpa, inquiet d'avance pourtant, une pièce toute neuve du fond de sa poche, où elle



Silence du zouave, la main sur la couture du pantalon. (P. 81.)

voisinait avec une toupie et un soldat de plomb.

— N'y a pas de mérite, un enfant l'avalerait. N'importe ! Ouap !

Dans cet aboi, le zouave escamota la pièce.

— Oh ! rendez-la-moi ! supplia Poum.

L'autre ouvrit de grands yeux :

— Mais puisque je l'ai avalée !

— Oh ! rendez-moi ma pièce !

— Écoutez, il faut que je travaille, la peinture n'attend pas ! Et votre papa donc !

— Il fit mine de regrimper à l'échelle.

— Ma pièce ? gémit Poum.

Le zouave, soupçonneux, dit alors d'un air d'inquisiteur :

— Êtes-vous sûr que ce soit de l'argent et pas du plomb ?

— C'est dix sous, en argent, tout neuf !

— Mais en êtes-vous tout à fait sûr ?

Son ton extraordinaire marquait une angoisse telle, que Poum balbutia :

— Pourquoi ?

— Si votre pièce est fausse, autant me le dire tout de suite. Je suis un homme mort.

Il se prit le ventre, convulsa ses traits :

— C'est une pièce fausse, je suis empoisonné !

Il se tordit.

— Il n'y a qu'un remède. Pas un mot ! N'appelez personne. Un bon cigare me sauverait, ou une pincée de tabac. Est-ce qu'il n'y a pas de tabac ici ? Ah ! que je souffre ! Attendez, j'ai entendu dire qu'un verre de rhum, en pareil cas... Oh !

mon Dieu! quelle torture! Ou seulement du kirsch... Ah!... Ah! Ah! là là!

Poum se précipita sur le buffet, atteignit un flacon, versa un verre à bordeaux plein, le tendit au zouave qui roulait des yeux blancs.

— Ah! ah! Merci! (Il but.) C'est du... ouye? Ah! l'animal, qu'il est fort! — du (il clappa sa langue) schnick coupe en quatre numéro un.

Il renversa le reste dans le gosier et dit :

— Plus de danger, la pièce est fondue!

Il asséna sur Poum un regard clair, irréfragable.

— Fondue, psst! dissoute évaporée!

— Ma pièce! recommençait Poum.

Le zouave lui dit, compatissant et professoral :

— Il y avait une reine qui s'appelait Cléopâtre, du temps de saint Antoine. Elle avait avalé ses boucles d'oreilles, en perles, pour faire sa tête. Elle but un grand pot de vinaigre et digéra le tout, sans ça, macache bono! Ça lui restait sur l'estomac!

Il ajouta, pensif:

— C'est pas des blagues. Tenez, moi qui vous parle, je suis franc-maçon. Regardez, j'ai la marque.

Il releva sa manche ; sur son bras blanc hérissé de poils, un tatouage bleu figurait un cœur traversé d'une flèche :

— C'est pour vous dire que les francs-maçons, quand on révèle leurs secrets, on peut être sûr qu'un fantôme vous percera le cœur et vous fera mourir. Ainsi, une supposition : vous diriez comme ça à votre papa que vous m'avez parlé, vous raconteriez ce qui s'est passé entre nous — (le zouave le regardait fixement, d'horrifique manière), — eh bien, la nuit, quand tout le monde dort, voilà une main qui sort de dessous votre lit, une tête de mort qui s'avance, et...

Le zouave s'arrêta court, médusé, comme si le fantôme lui apparaissait, tandis qu'une voix foudroyante, échappée à une bouche hérissée d'une moustache blanche, ricanait dans le fond de la salle :

— Continuez, zouave, continuez !

Poum fit un saut de carpe en reconnaissant le colonel, son papa, qui dit sévèrement, sans le regarder :

— Rendez ses dix sous à ce petit imbécile !

Le zouave devint rouge, plus rouge que sa

culotte, et restitua la pièce. Poum la prit, content de la ravoir, mais humilié d'être appelé imbécile devant son mystificateur.

Le colonel regardait le buffet ouvert, le carafon décoiffé, le verre vide. Il y eut un grand silence, pendant lequel il mâchait sa moustache :

— Mon cognac est-il bon ? demanda-t-il enfin, sarcastique et terrifiant.

Silence du zouave, la main sur la couture du pantalon.

— Mon cognac est-il bon ? répéta-t-il plus fort.

Alors, plus faible qu'un souffle, indiscernable, la voix du zouave:

— Oui, mon colonel !

— Charmé de l'apprendre ! Eh bien, mon garçon, cela vous a donné du courage ? Ne vous privez pas de travailler, parce que je suis là !

Le zouave bondit sur l'échelle et se mit à badigeonner vertigineusement la corniche, transpercé par l'œil de lynx de son chef, tandis que Poum, lui, se faisait tout petit et palpait sa pièce en évitant de renifler.



Le paon rouge

— Grand-père, fais jouer l'œuf à musique !

M. Vernobre se lève de son fauteuil, à pas menus glisse par la chambre et s'approche d'un objet singulier placé sur la cheminée. C'est, vissé au socle d'une boîte mystérieuse, un œuf d'autruche dans sa longueur.

M. Vernobre en soulève le couvercle et découvre un spectacle incomparable. Sur une mer de petites vagues en ouate bleue, un bateau, grand comme une allumette, s'évertue, au son de la serinette qui joue : « *Bon voyage, monsieur Dumollet* », vers une ville en miniature qu'à ses mosquées et ses palmiers on devine être Alger, l'Alger de la conquête récente. Ce qui permet de reconnaître en ce jouet artistique un pur échantillon du style Louis-Philippe. Les vagues, agitées par un méca-

nisme, houlent à donner le mal de mer. La serinette grince à faire crisser les dents. M. Vernobre n'y tient plus, il arrête tout et referme.

Poum, lui, en voudrait encore.

— Oh! grand-père, montre-moi l'escargot qui joue des baguettes!

Mais M. Vernobre le regarde fixement. Poum, bien vite, se mouche. Les cheveux ras, ce qui fait ressembler sa tête fine à un pot d'argile mal cuite dont les oreilles seraient les anses, vêtu d'une blouse en velours et d'une culotte à la mexicaine, Poum offre un remarquable spécimen de jeune gentleman à la mode du second Empire. Empire aussi M. Vernobre, avec son haut faux col, son gilet blanc, son teint bourgeonné de fraise, ses longues moustaches cirées, son impériale étroite du haut et large du bas, taillée d'après un auguste modèle.

Au-dessus d'eux, dans un médaillon ovale, grand'mère (feu Mme Vernobre), à dix-huit ans, — très Ary Scheffer sous les bandeaux noirs qui partagent un front agrandi par un pastelliste flatteur, — grand'mère effacée un peu, pince la bouche en un sourire du couvent.

— L'escargot, grand-père !

Merveille déconcertante, qu'on admire sans la toucher ! Cet escargot, sorti aux trois quarts et contourné en S, ne s'avise-t-il pas de jouer du tambour avec de vraies baguettes sur sa propre coquille !

— Oh ! grand-père, veux-tu me montrer maintenant le joli petit paon rouge ?

La voix de Poum supplie. Ses yeux deviennent tendres. Ses narines s'élargissent, à force de désir et d'attente. Mais la complaisance a des bornes :

— Une autre fois, Poum !

Et, cependant, Dieu sait si grand-père peut lui refuser quelque chose ! N'est-il pas allé l'autre soir, avec la goutte à l'orteil, chercher un casque de dragon et un sabre ? Et quelles belles étrennes à Noël, au jour de l'an, à Pâques, sans parler des trois fêtes de Poum : son anniversaire, la Saint-Jean et le 15 août, qui, étant la fête de l'Empereur, est aussi celle de Poum !

Le jeune gentleman, cependant, lance un regard désespéré vers l'étagère où le paon rouge en verre de Bohême fait la roue, entre un fin berger de Saxe et une petite chaise de cristal. M. Vernobre

élude la requête, chaque soir renouvelée, jamais découragée.

— N'ouvre pas tes yeux de carpe, c'est inutile! Tout ce que je peux faire, c'est de te le montrer demain.

Poum la connaît, cette phrase. Voilà trois mois que grand-père répète : « Demain, demain... » Et demain n'arrive jamais. Poum ne se l'explique pas bien. Pourquoi demain n'arrive-t-il jamais? C'est donc l'éternité, demain? C'est long à traverser comme les déserts, les steppes, la Sibérie... Non! C'est tout de suite que Poum voudrait regarder de près — on ne touche pas! — le joli petit paon rouge. Poum se rend compte vaguement que demain n'existe pas. Demain est un leurre. Tout de suite! C'est tout de suite qu'il veut contempler le paon rouge, au bec d'or!

Dans son imagination qui déforme et qui amplifie tout, le paon inaccessible est devenu un oiseau merveilleux, quelque chose d'inconnu, de rare, de suprême. Poum y songe la nuit. M. Vernobre a eu bien tort de ne pas satisfaire son caprice au début. D'abord le paon rouge n'était qu'un objet comme un autre, une des vingt curiosités du cabi-

net de grand-père, un de ces bibelots que Poum aime tant à regarder, à manier une minute, et qu'il dédaigne ensuite. Maintenant, le paon rouge se nimbe de mystère. Il a l'attrait du fruit défendu. Aux yeux de Poum, c'est un trésor fabuleux, inestimable. C'est un animal vivant. Il y en a de pareils dans les contes de fées. Les rêves de Poum sont traversés par des monstres écarlates, paons fantastiques qui rouent dans les ténèbres leurs queues éblouissantes. Les étranges bêtes! Elles ont des yeux sur leurs plumes! Elles percent Poum de leurs mille regards! Elles voient jusqu'au fond de son âme! Et, blotti dans son petit lit, il se rencogne peureusement. Bien au chaud, il frissonne de terreur et d'admiration.

Mais cela ne peut durer éternellement. Ce soir, c'est ce soir que grand-père va lui laisser voir le paon rouge! D'abord, il l'a promis!... Et Poum prend un air sèvère, une mine grave. Il réprouve la conduite de son grand-papa. Ça n'est pas juste. Quand on promet, il faut tenir... Les parents doivent le bon exemple.

Vraiment, grand-père y met de la férocité. Eh bien! non, Poum a l'air si malheureux, que M. Ver-

nobre cède. Il se lève. Il se dirige vers l'étagère d'un pas solennel. Le cœur de Poum bat bien fort. Avec des gestes lents, un soin caressant, une prudence infinie, M. Vernobre saisit entre le pouce et l'index l'oiseau précieux. Sa main légère glisse entre le fin berger de Saxe, la petite chaise de cristal. Poum trépigne d'impatience. Enfin! grand-père se retourne. Il tient le paon rouge au bout de ses doigts. Il l'élève en l'air.

— Attention, Poum! Quoi? Qu'y a-t-il? Vous avez avalé votre langue?

Non! Poum est très ému. Il ne sait pas s'il a envie de pleurer ou de rire. La tête renversée en arrière, il regarde avec des yeux agrandis. Il distingue vaguement le bec d'or, le ventre d'émail rose, la queue diamantée.

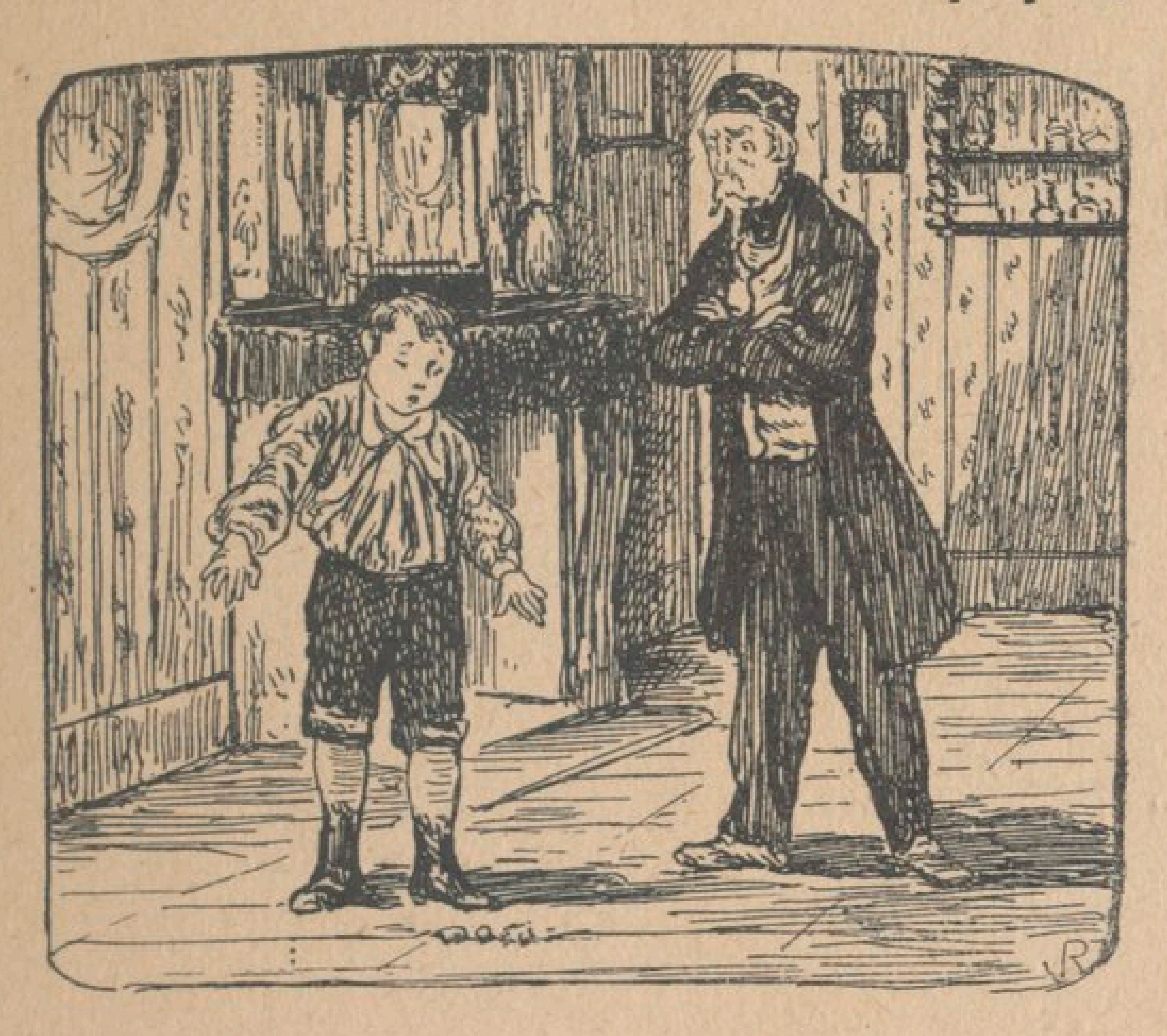
— Donne, grand-père!

Il tend les bras, et il y a dans sa voix tant de respect et d'émotion, que M. Vernobre, amusé, sourit :

— Toucher au paon rouge, Poum! vous n'y songez pas! A bas les pattes! Vous allez me l'effaroucher! Savez-vous que c'est une bête extrêmement délicate? Le propre paon de Sa Majesté la reine de

Hongrie! Il va peut-être changer de couleur, si je vous le confie. Les doigts sales des petits garçons lui font horreur. Montrez vos mains.

Poum, très fier, les étale. Elles sont propres,



Poum le regarde d'un air stupéfait. (P. 90.)

par extraordinaire. On vient de les lui laver tout à l'heure.

Mais qu'est-ce qui se passe? Est-ce que grand-père devient fou? Est-ce que Poum rêve? M. Vernobre lui tend le paon rouge et dit :

— Allons ! regarde-le une bonne fois, et que ce soit fini !

Funeste inspiration !

Le temps d'être pris par Poum, tremblant d'une crainte superstitieuse, avec des doigts qui hésitent, le tournent, le retournent. — « Tiens ! il ne reluit pas autant, de près ! comme il est petit ! la queue est en verre filé... » Crac ! voilà le paon par terre.

Poum le regarde d'un air stupéfait. D'abord il semble ne pas comprendre. Où est le paon ? Là, à ses pieds. Ce n'est plus qu'une chose informe, un peu de verre brisé, des miettes, des éclats rouges... Est-ce possible ? Il pèse dans la pièce un grand silence. Et, brusquement, Poum fond en larmes.

Grand-père va éclater, c'est sûr !... Mais ce n'est pas ce qui tourmente Poum. Il pleure de tout son cœur, sa petite poitrine soulevée de gros sanglots. Il souffre d'un vrai chagrin. Il a beaucoup de peine, sans savoir pourquoi. Le paon rouge est mort. L'oiseau merveilleux, l'oiseau de rêve est mort. Poum vient de perdre sa première illusion. Il commence l'apprentissage de la vie.

Là ! voilà grand-père qui éclate.

— Qu'est-ce qui m'a fichu un maladroit pareil? Galopin ! Manchot!

La voix terrible roule comme un tonnerre. Le bras furieux désigne la porte :

— Jamais tu ne remettras les pieds ici! Allons! ouste, dehors!

Et Poum s'enfuit, courbant la tête, avec l'idée qu'il a fait une grande perte, qu'il est bien seul, bien malheureux, et qu'on vient de le chasser du Paradis.



Le collier de chien

Poum avait les plus absurdes tics. Gringalet pâle, ressemblant à une petite fille laide, il ne résistait pas au plaisir de déformer, par d'ingénieuses et violentes contractions, la glaise molle de ses traits. Deux grimaces particulièrement lui étaient chères. Dans la première, ses yeux, comme mal à l'aise en leurs orbites, se démenaient pour sortir des paupières, à la façon des déménageurs, qui, une armoire à glace entre leurs bras, se butent en tous sens à l'encadrement de la porte. La seconde grimace tordait, en un mouvement giratoire, l'extrémité du nez et la lèvre supérieure. Quand Poum était las d'exécuter ce mouvement sur la gauche, il le risquait sur la droite, mais c'était plus difficile à réussir.

Il avait, le don de l'observation étant poussé

très loin chez lui, noté le bel effet qu'on peut tirer de l'élévation des sourcils et du plissement en rides du front ; il savait raidir à volonté ses oreilles en arrière comme les ânes ; enfin la mobilité des narines, battant seules dans la pétrification du visage, n'avait plus de secret pour lui.

Poum n'ignorait pas, non plus, l'âpre plaisir de s'enfoncer un doigt dans le nez. Si c'était dans l'oreille, il savait provoquer, par là, un chatouillement à sa luette. Que de joies troubles il avait savourées à battre le briquet, talon contre talon ! Râper le sol de la semelle, non plus, n'était pas désagréable. Et se gratter la tête d'un ongle intelligent ou de plusieurs contenait toute volupté.

Par exemple, il y avait des sensations abominables : se laver à l'eau froide, se faire couper les ongles, souffrir qu'on lui nettoyât le cuir chevelu au jaune d'œuf. Mais une indubitable, absolue et indicible sensation, c'était, par à-coups brusques de pantin dont on tire la ficelle, de s'arracher le cou des épaules et d'abattre la tête en avant, puis de la rentrer comme sur un ressort à boudin, puis de la déclencher à nouveau ; ce simulacre de guillotine sèche lui causait un bonheur maniaque d'au-

tant plus vif qu'il semblait incompréhensible, d'autant plus aigu qu'il devenait chaque jour plus périlleux.

Le père de Poum, en effet, et sa mère le guettaient. On l'avait averti. Puisque objurgations, défenses et menaces ne parvenaient pas à le débarrasser de ses tics qui, pourchassés sur un point de sa personne, se manifestaient ailleurs par de nouvelles et diaboliques inventions, c'était bien vu, bien convenu, bien entendu, — la première fois qu'il déclencherait sa tête, pas la seconde, ni la troisième, mais la pre-miè-re-fois, son père ne le mettrait pas en pénitence, il ne le priverait pas de dessert, il ne le forcerait pas à revêtir, le dimanche, ses vieux habits de classe; non, ce serait radical et ignominieux : son père lui... — oh ! il n'y aurait pas à demander pardon ! — son père... — il aurait beau pleurer et jurer de ne plus le faire ! — son père, pour qu'il ne pût plus se démancher la tête, lui bouclerait au cou un collier de chien, un gros collier de cuir à clous, et le laisserait tout le jour exposé à la risée des visiteurs et des domestiques !

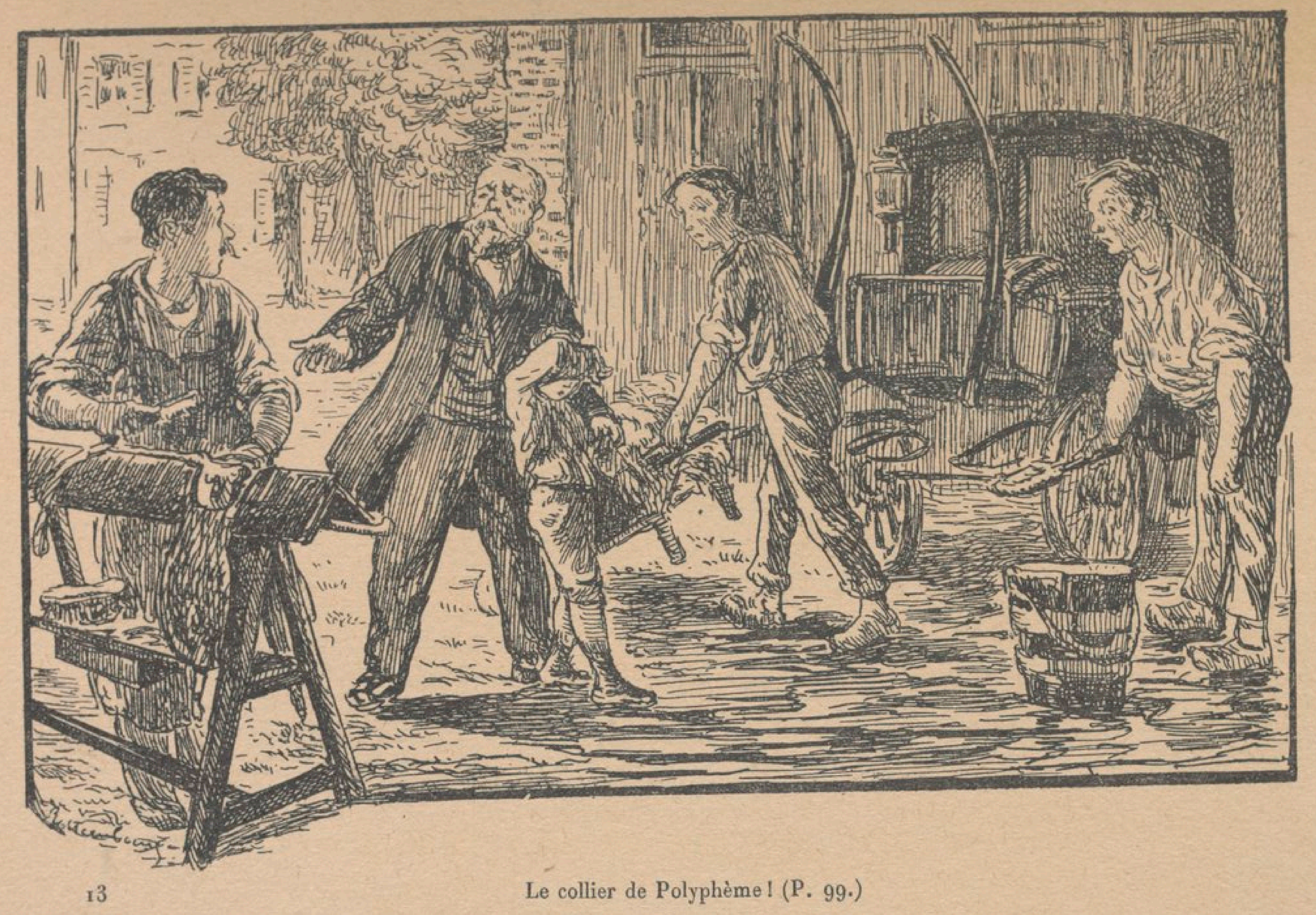
Parfaitement !

Poum avait une peur atroce de son père, bon géant militaire dont le ton de commandement ébranlait ses nerfs de demoiselle. Mais cette peur même était un stimulant. Grâce à elle, il goûtait à assouvir son tic une vanité perverse et une ironie fanfaronne. Elles l'emplissaient d'une satisfaction si profonde, ce jour-là, qu'il se promenait dans le jardin, sous la fenêtre même derrière laquelle son père l'épiait; et sans le voir, ni soupçonner seulement sa présence, Poum s'en donnait à cœur joie!

Pan! Un plongeon à se dévisser la tête! Pan! Un autre! Non, il n'est pas bien réussi, celui-là. Pan! une vertèbre a craqué. Pouf! la peau va se fendre. Faire claquer la mâchoire en même temps, voilà qui est drôle! C'est une découverte à la Christophe Colomb, ni plus ni moins. Et de froncer les plis du front, et de se pousser les yeux hors des orbites, et de se désarticuler le bout du nez qui galope en cercle : tout le grand jeu!

Catastrophe!

Une lourde main s'abat sur l'épaule de Poum, le soulève, l'entraîne, le jette dans la sellerie, sous les yeux du cocher qui lave une voiture, du pale-



13 Le collier de Polyphème! (P. 99.)

frenier qui brouette du crotin, d'une ordonnance qui astique les harnais :

— Le collier de Polyphème !

— Oui, mon colonel ! fait cet homme éperdu, qui cherche, tâtonne, avise au mur un des colliers de rechange de Polyphème.

— Oh ! je ne le ferai plus ! Oh ! ne me mettez pas le collier. Oh ! je vous en prie ! hurle et gémit Poum.

— Inutile, mon garçon !

Et le colonel boucle le cuir dur, rive le carcan au col du garçonnet, sous le regard ahuri de l'ordonnance.

— Baisse le cou, encore ! gronde le père de sa grosse voix.

Poum essaye ; son menton se glace à la plaque de cuivre qui porte le nom de Polyphème. Ce n'est pas que ce collier fasse mal, il n'est que gênant. Poum voudrait bien se déclencher encore la tête : plus moyen ! Et la lourde main le pousse dehors. Le cocher et le palefrenier ne peuvent retenir l'envie de rire qui les prend à le voir.

— Baisse le cou, encore ! répète le père, moitié menace, moitié ironie.

Poum, très mortifié, porte sa tête comme un saint-sacrement. Son père s'éloigne. Poum essaye de prendre un air digne, l'air de quelqu'un qui se serait avisé, pour son plaisir ou par coquetterie, de se cravater d'un collier de chien. Mais les domestiques ne sont pas dupes, ils ricanent, ils savent. Le cocher imite Poum : vlan! il abat la tête; vlan! il la décroche; vlan! il la jette par terre. Poum sent des sanglots de rage lui gonfler la poitrine. Il se sauve au fond du jardin.

Là, il s'affirme que, s'il pouvait faire manger le cocher par les chevaux, il le ferait. Il se grise d'un rêve rouge, où la maison flambe, où son père est brûlé vif. Non! il ne serait pas brûlé, mais il aurait très peur... Poum soulage, par ces divagations insensées, l'horreur que lui inspirent l'injustice des hommes et la tyrannie de sa famille. Peu à peu, son cœur irrité bat moins fort, ses nerfs se calment. Personne en ce moment ne le voit. Si! un chat du jardin voisin, à pas de velours, se glisse le long d'une allée. Ses prunelles jaunes, inquiètes et sardoniques, rencontrent le regard de Poum qui, très mortifié, se dit :

« Le chat me voit, il comprend, il me nargue! »

Poum a envie de lui faire peur ; puisqu'il porte un collier de chien, n'est-il pas chien? Oui, il se sent devenir chien, il voudrait laper une écuelle de soupe, se coucher en rond, se gratter les puces, courir aux lièvres, aboyer :

— Ouap ! Ouap !

Poum s'élance, les dents montrées; le chat s'enfuit, grimpe à un arbre, ricoche sur le mur du voisin. Poum rit de bon cœur, oublie son humiliation. Être chien est très amusant. Il se poste près de la grille, aboie sourdement à des passants imaginaires. Mais les chiens sont attachés, les chiens de garde; Polyphème l'est. Poum fouille dans ses poches, en tire un bout de ficelle dont les bouts l'attachent du collier à un arbre.

Quand ses parents, s'étant mis à sa recherche, le découvrent au fond du jardin, Poum, parfaitement heureux, accroupi, gratte la terre; il fait un grand trou avec ses pattes de devant, tandis qu'il rejette vivement la terre avec celles de derrière ! De temps à autre, il pousse un petit aboiement plaintif et il remue les babines comme un vrai chien.

— Décidément, cet enfant ne sera jamais

comme les autres! déclare le père de Poum.

Et il lui ôte le collier, tandis que la maman recule, épouvantée, devant cet être fangeux, hérissé, qui, surpris en plein rêve éveillé, ne sait s'il doit rester chien ou redevenir petit garçon.



Poum invité

Les parents de Poum, forcés d'aller assister à un mariage dans une ville voisine, l'avaient, pour des raisons que l'histoire a oublié d'enregistrer, laissé seul à la maison, sous la garde de sa bonne, Pauline, avec force recommandations. Les repas de ce jeune et intéressant personnage avaient été fixés d'avance ; ils devaient être légers, tels qu'œuf à la coque et riz au lait, un doigt d'eau colorée de vin, ça de confiture ! un quart d'ongle, car, le fait était public et sa chemise de nuit jetée au blanchissage l'avérait, Poum, d'intestins délicats, exigeait un régime des plus secs.

C'est avec regret qu'il vit partir, dans le grand break, son père, sa mère, grand-père Vernobre et tante Ursule. Longtemps, comme le naufragé de l'île déserte, il agita son mouchoir. Un instant, avant de le remettre dans sa poche, il hésita à le

porter non à ses yeux, mais à son nez. Il préféra renifler de façon farouche, comme il en avait le droit, maintenant que personne n'était plus là pour lui dire :

— Poum, mouche-toi !

Il avait vraiment du chagrin, et, en même temps, c'était un chagrin particulièrement joyeux. Aussi se mit-il à chanter sur un ton funéraire :

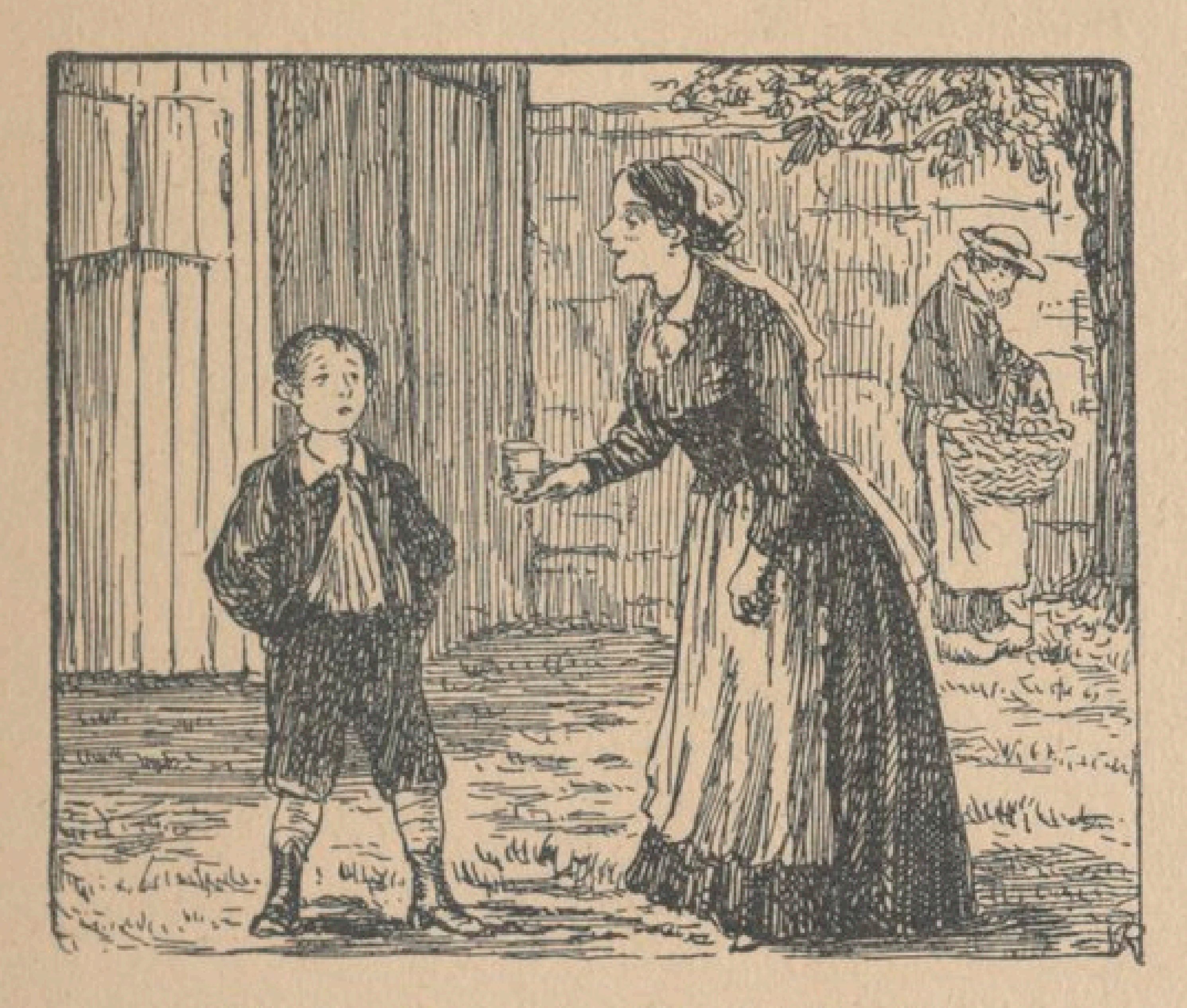
Tra la la, la la la !
Ils m'ont planté là !

Et en esquissant une gigue :

Mais comme je n'ai pas la gale,
Ça m'est parfaitement égal !...

Satisfait de cette improvisation, il cracha en l'air, loucha au point de ne plus pouvoir remettre ses yeux en place et se dirigea, sournois, vers la salle de bain, dans l'espoir de se régaler à faire vomir à gros bruit et éclaboussures l'eau des cygnes de cuivre. Mais, prudente, Pauline avait enlevé la clef. Du moins, Poum pourrait se couler dans l'écurie et, avec une longue paille, s'amuser à faire ruer le vieux cheval de grand-père ; par malheur, le palefrenier veillait, en fumant une

pipe à tête de négresse. Restait le verger; mais Crochart, le jardinier, homme taciturne, y récoltait des fruits dans un panier. Poum faillit connaître le désespoir. A ce moment, Pauline appa-



Monsieur Poum, votre bismuth! (P. 105.)

rut, munie d'un verre contenant une décoction blanchâtre :

— Monsieur Poum, votre bismuth!

Il protesta que la chose était superflue, il prit son ventre à témoin, il frappa du pied. Inexorable, elle tendait le verre :

— J'ai mis deux morceaux de sucre!

Il faiblit; une mauvaise honte seule le retenait, parce que le palefrenier, de loin, et Crochart pouvaient le voir.

— Si vous buvez gentiment, dit-elle, je vous permettrai de déjeuner à notre table, à la cuisine, au lieu de manger votre œuf à la coque tout seul, comme un pauvre malheureux.

— Vrai, Pauline?

A cette perspective mirifique, ses yeux étincelèrent, il avala d'enthousiasme l'eau blanche et même la lie.

— Oui, mais, hasarda-t-il soudain perplexe, les autres, est-ce qu'ils m'invitent?

Pauline dit :

— Ils daigneront vous inviter, si vous promettez d'être un monsieur bien élevé. Ils ne vous inviteront pas si vous devez faire ensuite le capitaine rapporteur.

— Non, Pauline, non, je ne dirai rien; je vous le promets, Pauline!

Comme il s'agitait trop, une petite colique le rappelle au calme. Mais aussi, quelle ivresse! Et comment y résister? Il déjeunerait à la table des

domestiques, sans nappe, avec un verre sans pied; on lui donnerait peut-être du ragoût! il saurait être digne, avec une nuance de sans-façon. Une gaieté respectueuse régnerait en son honneur! Il ressentit une légitime fierté. Le temps, jusqu'à midi, lui parut long.

A midi précis, Poum, qui rôdait autour de la cuisine, vit Joseph, le cuisinier, s'approcher de lui, respectueux. Gras et blême, couleur d'omelette soufflée, cet homme, constellé de taches, prit un air de componction peureuse, et, d'une voix altérée par l'émotion :

— Serait possible, Monseigneur, que vous honorassiez de votre présence notre indigne compagnie? Plaise à Votre Altesse — il mit un genou en terre — approuver le menu que mon faible savoir a composé!

Poum, un peu surpris, pas trop, et trouvant la plaisanterie agréable, prit l'ardoise de la cuisine et lut :

— Salmis de mouches à la royale; purée de bécasse aux petits crétins (croûtons, sans doute?); dindonneau monté sur asperges (simple coïncidence évidemment, le grand-père comparant les

jambes de Poum à des asperges); bonne farce aux niais (aux navets, avait-il voulu dire ?); gelée de rhinocéros, desserts, soupe au chien dent.

— Très bien ! dit Poum, en riant de bon cœur Mais pourquoi la soupe en dernier?

Le cuisinier mit son index devant sa bouche, et en grand mystère :

— Chut ! Chut !

Il multiplie les gestes de silence et de terrible secret, puis, ce qui surprit Poum, il tira avec son doigt d'entre sa joue gonflée le bruit d'un bouchon qu'on arrache du goulot.

— Daignez prendre la peine d'entrer ! mima-t-il.

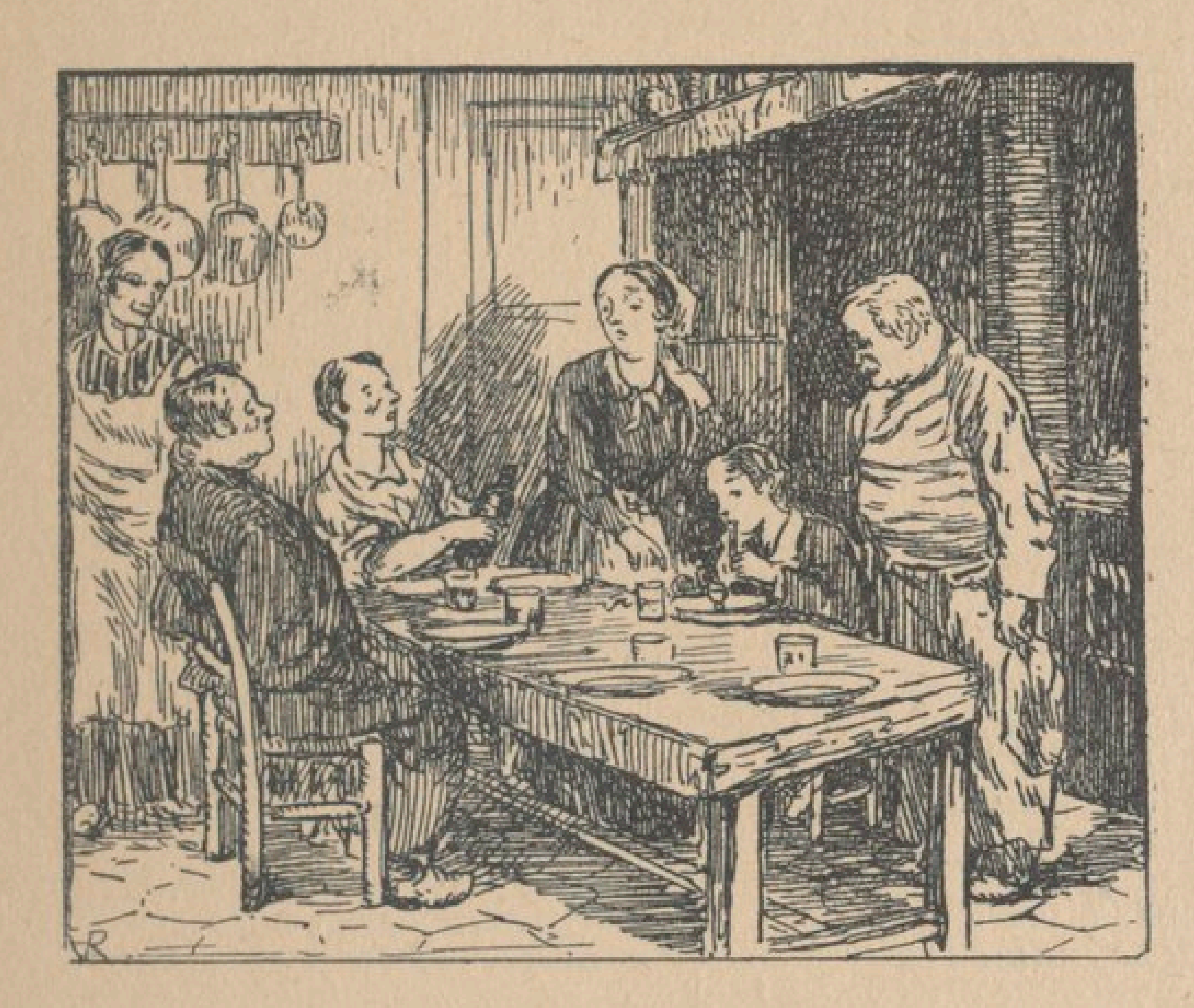
Et Poum descendit dans le sous-sol.

Il reconnut sa place, sur la table de bois, à ce qu'un coquetier la marquait. Le palefrenier était déjà là. Crochart aussi. Pauline parut, Firmin, le valet de chambre, et le cocher à son tour, gaillard sinistre que Poum redoutait. On s'assit. Et, pendant que Pauline décapitait l'œuf à la coque, un silence régna.

Firmin parla le premier :

— Est-ce que le marquis des Embarras a encore fait sa poire ce matin?

Le cocher ferma son poing qui, même alors,



Le palefrenier versa rasade à Poum. (P. 110.)

parut gros comme une tête d'enfant, et dit ce seul mot sonore et amer :

— Maladie!

Pauline les avertit d'un regard; le cuisinier demanda obséquieusement à Poum :

— Monsieur trouve-t-il son petit œuf bon? Je crains que Monsieur n'ait pas mis assez de grains

de sel. La chaleur du fourneau n'incommode pas Monsieur? Monsieur a un peu de jaune sur son petit menton!

Le palefrenier versa rasade à Poum, un rouge-bord plein. Pauline poussa un cri d'horreur.

— Je ne sais pas, dit cet homme vexé, comment on élève les enfants aujourd'hui. A douze ans, je sifflais trois chopines comme cela sans respirer.

— Vous auriez pu vous étouffer, dit Poum.

Le palefrenier le regarda avec curiosité, puis jeta au plafond un regard de défi et dit ces paroles obscures :

— Moi? Ah bien! je suis de la classe! Hardi, là! mon colon!

— Et la Pendule? demanda Firmin au cocher. Je parie qu'elle avait peur de se casser en route.

Le cocher éructa, noir, ce seul mot :

— Maladie!

Poum, à cent lieues de se douter qu'on désignât ainsi sa respectable tante Ursule, guignait le haricot de mouton qui répandait son âme odorante sur la table. Pauline lui en donna sa part.

— Et des pommes de terre, Pauline!

— Oui, et si après vous êtes malade?...

— Malade, s'écria le cuisinier, quoi! — et il donna des marques de la plus pathétique horreur, — pensez-vous que M. Poum pourrait en mourir?

A cette idée, cet homme sensible se bouchonna frénétiquement les yeux de sa serviette, à la grande joie du palefrenier qui ricanait.

Firmin, qui suivait ses idées avec ténacité, demanda :

— Et Mme la comtesse?

Le cocher le toisa avec amertume et dit :

— Je préfère avaler ma langue, comme Crochart.

Poum, qui avait obtenu par trois fois de la chicorée aux œufs durs, contempla le jardinier avec curiosité. C'était donc pour cela que Crochart était si taciturne!

— Le riz au lait de monsieur! dit le cuisinier.

Il fit mine de souffler dessus avant de le poser sur la table et dit :

— Miam! miam! que c'est bon!

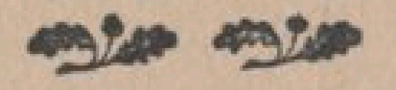
Mais Poum se battait avec une orange, et après, il mangea une poire et la pleine assiette de riz au

lait par-dessus. A ce moment, soit qu'il eût bu son eau un peu trop foncée de vin, soit que la fumée du tabac l'engourdît, ses idées devinrent vagues; il lui sembla que les domestiques se disputaient, et que, derrière son dos, Joseph se livrait à une pantomime burlesque. Pauline, à ce moment, prit le jeune invité par le bras et le mit dehors, au jardin.

— C'est inconcevable, dit le lendemain la mère de Poum. Il n'a pourtant mangé hier qu'un œuf à la coque, n'est-ce pas, Pauline?

— Oh ! oui, Madame !

— Faites faire de l'eau de riz, Pauline, très épaisse, et un peu de gomme arabique dedans ! Je n'y comprends rien !



Poum grandit

Poum a sept ans. Depuis la naissance de son petit frère, il est moins surveillé et vit beaucoup plus avec les domestiques. Son papa et sa maman lui apparaissent lointains, un peu mystérieux, et il a peine à retenir exactement leur visage, parce qu'il n'ose les regarder en face et qu'il se sent toujours en faute imaginaire, devant eux.

Mais Firmin et Pauline lui inspirent une affection proche du culte : pour peu qu'il ferme les yeux, il revoit bien distincts les traits hardis et la petite moustache de Firmin, le visage rose et joli de Pauline dont les mains pas trop rouges sentent l'eau de Cologne.

Pour s'asservir Poum, elle abuse de sa crédulité. Chaque bateau à vapeur qu'on voit dans le

port, du haut de la terrasse, contient un grand géant couché. La grosse cheminée noire, sur le pont, est son chapeau haute forme. Il met dedans



Pour s'asservir Poum, elle abuse de sa crédulité. (P. 114.)

les petits garçons et les fait cuire : la fumée qu'on voit l'atteste.

Firmin, lui, est mystificateur. Cette belle dame qui est venue hier à la maison, il doit la demander en mariage, elle y consent, et le grand-père de Poum, pour la circonstance, donnera à Firmin le coupé et le cheval noir, en cadeau de noces.

Si Poum en doute, qu'il interroge son grand-père. Mais il ne le lui conseille pas, car la belle dame ne veut pas qu'on le sache encore et ferait fouetter le petit curieux.

Poum le croit et déteste la dame.



Amour-propre

Il joue dans le jardin, sa maman le rejoint.



— M'man! commandez-le-lui en allemand. (P. 118.)

— Poum, as-tu été aujourd'hui?

— Oui, m'man.

— Ce n'est pas vrai. Tu vas prendre un petit lavement, je vais dire qu'on te le prépare.

Et se tournant vers la maison, elle appelle :

— Pauline !

Poum, pris de pudeur, consent à ce que la chose se passe, mais non à ce qu'elle se dise ; il voudrait se boucher les oreilles ou ne pas comprendre le français. Il arrête sa mère par la robe, et suppliant :

— M'mam ! Commandez-le-lui en allemand !



La baignoire

Poum doit prendre un bain, à quatre heures. Comme on est en été, l'eau tiédit, au soleil du jardin, dans la baignoire qu'on rentrera tout à l'heure, sur ses roulettes. Poum vient de temps en temps tâter l'eau et s'assurer qu'elle chauffe.

C'est très joli à voir : le soleil éclaire le fond de zinc qui blanchoie, et des petits frissons plissés jouent les vagues. Poum a déjà apporté un bateau en papier, qui flotte, et deux coquilles de noix. Tout cela danse d'un air de gaieté folle et semble dire : « On est joliment bien là dedans. »

Poum, très excité, enfonce son bras et trempe sa manche. L'eau est à point, mais il est sûr d'être grondé. Que se passe-t-il en lui ? Il s'assure d'un rapide regard qu'on ne le voit pas et, sans doute

parce qu'il n'a plus rien à perdre, il enjambe tout habillé la baignoire et se vautre jusqu'au cou dans l'eau alléchante. Là, il éprouve la joie délicieuse



C'est le grand-père qui, à la fin, le découvre et s'ébahit.
(P. 121.)

de sentir ses souliers, sa veste et son pantalon se gonfler d'eau, faire poche et lâcher des bulles, quand il appuie dessus !

Cependant on l'appelle pour le bain, toute la

maison le cherche, on passe dix fois à côté de lui. C'est grand-père qui, à la fin, le découvre et s'hébahit, estomaqué, les bras en l'air et la bouche en U.



Tous ces pieds !

Grand-père, qui a le pied fin, aligne par coquetterie, dans sa garde-robe, une théorie étonnante de chaussures, bottes à l'écuyère, de marais, bottines à boutons, à élastiques, souliers de veau brun, escarpins vernis, galoches, snowboots, savates : dix-huit paires en tout, par rang de taille. Sous le rideau gondolé d'habits qui pendent, on dirait les pieds d'hommes cachés. A cause du nombre c'est troublant, et Poum pense aux femmes pendues du cabinet noir de Barbe-Bleue.

Mais, comme il est très brave à sa façon, jamais il n'entre dans le cabinet sans s'armer de la canne de grand-père ; et, tapant à tour de bras sur le rideau qui cache des formes d'homme, il injurie les souliers vides en répétant :

— Pieds, pieds! je n'ai pas peur de vous! Je n'ai pas peur de tous vos pieds! Je me moque tout à fait de vos pieds!

Or, voilà qu'un jour qu'il criait cela, une des



Et les deux bottes, marquant la mesure, se mirent à crier d'une voix tonnante. (P. 124.)

bottes à l'écuyère se leva toute seule, sa pareille se leva ensuite; et les deux bottes, marquant la mesure, se mirent à crier d'une voix tonnante sous le rideau:

— Ah! ah! Qu'est-ce que c'est? Nous allons bien voir ça!

Poum, poussant des cris affreux, se jeta dehors et dégringola l'escalier; il se fit une bosse à la tête et ne voulut jamais plus rentrer dans le cabinet aux chaussures. En vain lui jure-t-on que Firmin avait voulu lui jouer un tour; Firmin lui-même en fit l'aveu, jamais il ne le crut.

Chaque nuit, il revoyait s'agiter les bottes, et les entendait parler de leur grosse voix.



Les pièces blanches

Poum a cassé sa tirelire; il compte une, deux, trois, quatre, six, sept pièces neuves de dix sous. Le billon et les autres pièces ne lui sont de rien, à cause de leur air sale, usé. Il n'apprécie que les petites pièces luisantes que grand-père glisse, chaque premier dimanche du mois, dans la fente du petit cochon en porcelaine. Et, tout fier, il descend aux écuries, faisant sonner l'argent blanc dans sa poche.

Il y a là le palefrenier et le cocher qui jouent au bouchon; Firmin regarde, et un domestique en visite bâille à se décrocher la mâchoire. Pour faire honneur à Poum, les deux joueurs se campent, prennent des attitudes, parlent d'une façon distinguée. Poum, par une impulsion irrésistible, lance une de ses pièces blanches sur le bouchon.

On s'étonne, on la lui rend avec un peu d'hé-

sitation, mais lui, rougissant et magnanime, dit au palefrenier : « C'est pour vous, gardez ! » Le cocher voit là un passe-droit et arrache la pièce des mains de son camarade. Les deux hommes se collettent, et Poum, amusé et effrayé, s'écrie :

— En voilà d'autres ! Tenez !

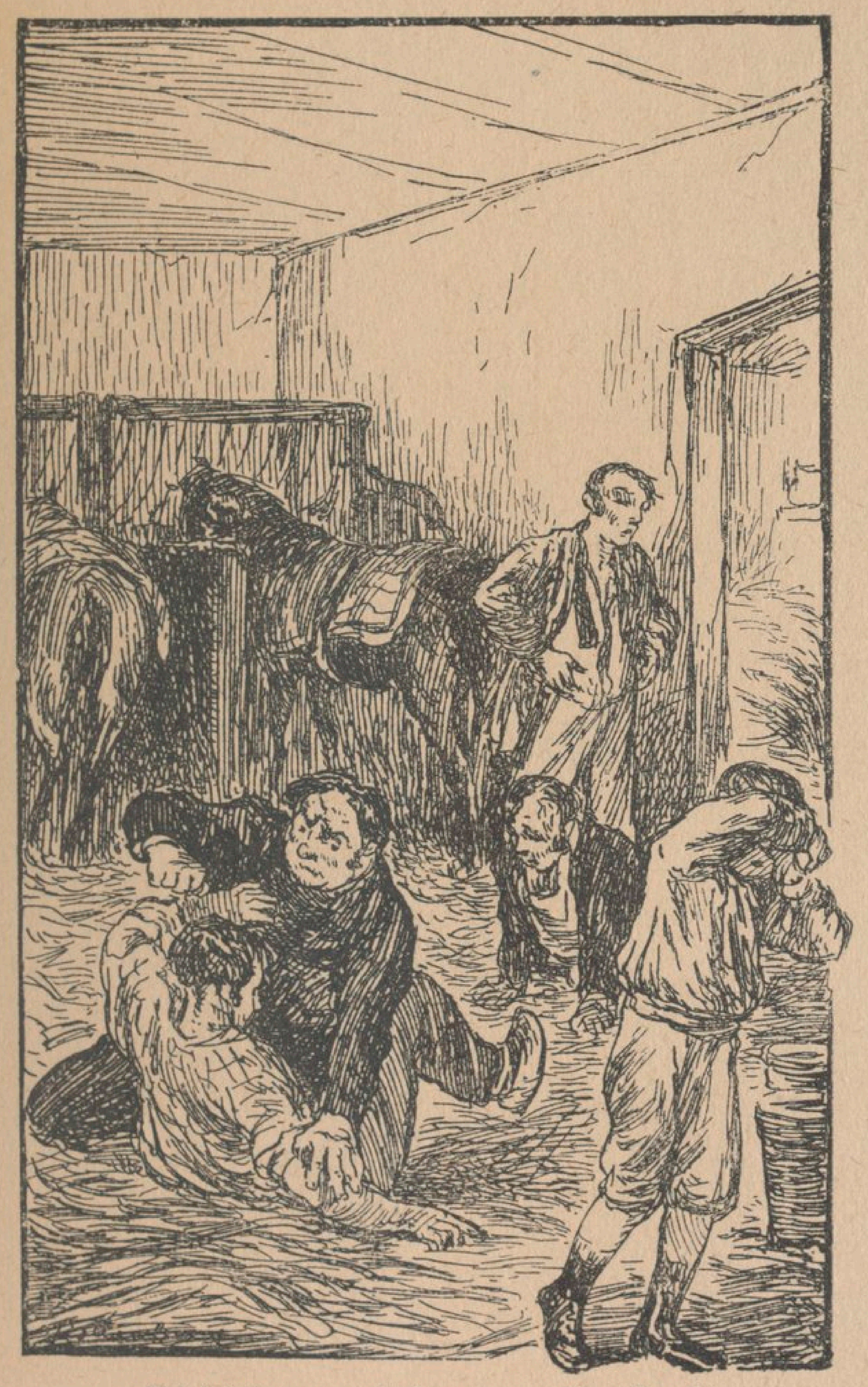
Et une à une, il jette ses pièces blanches en l'air; Firmin et le domestique en visite se ruent à la curée, les quatre hommes s'empoignent, se repoussent, se roulent par terre et s'étripent. Les petites pièces blanches, souillées de terre, passent de mains en mains. Un coup de poing démolit la mâchoire du cocher, et le domestique en visite se relève en tenant son ventre, qu'on lui a défoncé.

Poum, épouvanté, regrette son bel argent et supplie :

— Oh ! rendez-moi mes pièces ! Oh ! rendez-moi mes petites pièces !

Mais la lutte se poursuit, fauve et carnassière, avec les *han!* de geindres et les coups d'assommoir des bouchers; Poum se sauve en sanglotant.





Mais la lutte se poursuit, fauve et carnassière, (P. 128.)

Le buisson vivant

Le grand-père Vernobre, qui avait fait les guerres d'Afrique, avait-il été réellement le héros de l'épisode suivant? Ce qui est sûr, c'est que, pour dramatiser les histoires qu'invariablement, après dîner, lui réclamait Poum, il se mettait lui-même en scène.

— Cette nuit-là, conta-t-il, on me plaça en sentinelle dans un endroit découvert, derrière un roc qui m'abritait. On ne voyait sur la terre noire que de rares bouquets immobiles, des arbustes épineux. Le sergent me dit à voix basse :

— Comptez-les ! Combien en voyez-vous?

Je dis :

— Un, deux, trois; j'en vois trois.

Le sergent fit :

— Remarquez bien leur place et rappelez-vous

leur nombre. Si à un moment de la nuit vous en apercevez un quatrième, tirez dessus! Ouvrez l'œil et le bon!

Le sergent partit et me laissa seul. Je t'assure, Poum, que cela me semblait bien singulier. J'avais entendu parler des ruses des Arabes, et, la nuit dernière, la sentinelle qu'on avait placée de l'autre côté du camp avait été égorgée. Je me dis : « Attention, il ne s'agit pas de s'endormir! » et tu peux croire si je les regardais fixement, ces diables de buissons. Ils ne bougeaient pas. Et, ma foi, un homme, en rampant, aurait bien pu se glisser derrière, car il faisait sombre comme dans un four. J'étais recru de fatigue. Si encore j'avais pu bouger! Mais la consigne! Tant il y a qu'au bout de deux ou trois heures, comme on ne venait pas me relever, mes yeux commencèrent à se brouiller. Et tu sais, Poum, s'endormir devant l'ennemi, c'est un cas de conseil de guerre! Je me mets donc à me pincer, je relève de temps en temps mes paupières avec le doigt, je me mords le pouce, je compte jusqu'à cent, et tout à coup, Poum, en regardant les buissons qui à cinquante mètres de là semblaient me narguer...

Là, le grand-père prit un temps, et Poum, d'attention, eut l'air de gober la lune.

— En regardant ces buissons, je me dis : « Il y en avait bien trois. Trois, oui! Était-ce trois ou quatre? Parbleu! trois, j'en suis bien sûr. A moins que, ce petit, là-bas, je ne l'aie pas compté pour un! » Et voilà du temps qui s'écoule, la nuit qui se fait plus noire encore, et c'était long, c'était bigrement long. Mes paupières de nouveau redevenaient lourdes; je me pris la langue entre les dents et je serrai de toutes mes forces. Ah çà! est-ce que j'ai la berlue? Il me semblait que je connaissais bien la place exacte de mes buissons. Et d'abord, c'était quatre. J'aurais dû compter le quatrième. On dirait qu'il a grossi! Est-ce un effet du mirage? On dirait qu'il est plus près! Attention, là! serait-ce un de ces diables d'Arabes qui veut me jouer un tour? Admettons! Mais, de ces quatre buissons, trois sont réels, immobiles, inoffensifs. Que je tire mon coup de fusil sur l'un d'eux, que je donne l'alarme pour rien, c'est grave. Attention, nom d'une sabretache. Ah! cette fois, j'ouvrais l'œil sans avoir besoin de tabac à priser, car c'est ça qui réveille, Poum! Et je constate bien

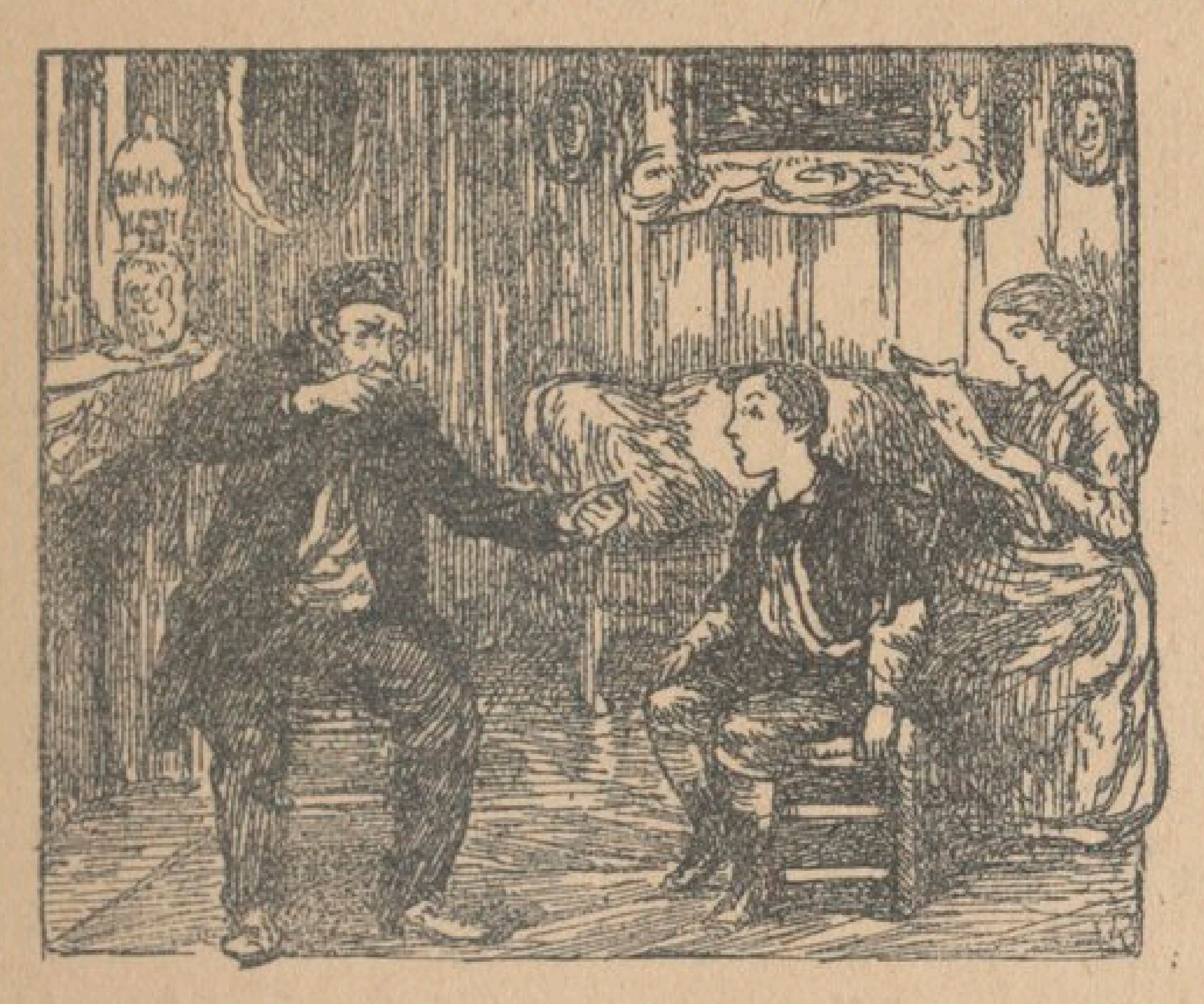
la place de mes quatre buissons et je retiens ma respiration, et je reste en arrêt, le doigt sur la détente de mon fusil...

Poum eut l'angoisse de l'homme qui avale une arête ; c'était sa salive qui ne passait plus.

— Le quatrième buisson, car c'est quatre décidément !... Oh ! oh ! voilà qui est louche ! Est-ce que tu as vu des buissons qui marchent? Non n'est-ce pas? Eh bien, il n'y avait pas de vent, et celui-ci remuait imperceptiblement, oh ! il fallait faire bien attention pour s'en apercevoir. Mais il rampait, positivement, il rampait... Ah ! ah ! cela me donne envie de rire. Ah! gredin, tu rampes? Attends, attends un peu ! Doucement, doucement j'épaulai mon fusil, je visai au bas du buisson, je pris mon temps, et boumoûoûoufrr ! C'est comme un coup de tonnerre qui se prolonge pendant cinq minutes, tandis que je m'élance à la baïonnette ! Ah ! Poum, si tu avais vu ! Fauché, le buisson ! gisant, le paquet de branches, et à côté, râlant, qui? Un grand diable d'Arbi, presque nu, avec un couteau entre les dents qu'il serrait en se roulant dans des convulsions de rage. Je l'ai achevé d'un coup de

baïonnette, Poum, et le lendemain j'étais nommé caporal.

L'arête passe, Poum réussit à avaler sa salive ; il regarde, avec enthousiasme, l'homme qui sait



— Doucement j'épaulai mon fusil, je visai. (P. 134.)

de si belles histoires. Il est fier en songeant que c'est son grand-père.

Mais la maman intervient :

— Poum, il faut aller te coucher.

Supplications, révoltes, bouderie sont vaines. La volonté des parents est inflexible. Un bonsoir général, une collecte de baisers, la demande sup-

pliante à chacun : « Est-ce que je ferai de bons rêves? Oh! dites-moi que je ferai de bons rêves! » Et voilà Poum dans son petit lit; et le clair de lune, à travers les lamelles des volets, donne une vie blafarde à l'intérieur de la pièce et au noir puissant, fantomatique des meubles.

Poum voudrait dormir et ne peut. Le miroir lui fait peur, il a peur de s'y noyer, on dirait de l'eau d'étang. Qu'est-ce qu'il y a de blanc là-bas? Un fantôme ou une chemise? Quelque chose a craqué. Est-ce que des millepattes vont sortir du mur? Peut-être y a-t-il quelqu'un qui regarde à la serrure? N'y a-t-il pas une main sous le lit? Oh! oh! la commode a bougé! Oui, oui! la commode a bougé! Elle s'avance. Ces Arabes, pleins de ruse, cruels, sanguinaires!... Le buisson vivant! A la rigueur, on pourrait tenir dans les tiroirs de la commode! Pas un homme, non, mais un nain aplati, un nain grimaçant et verdâtre... La « Belle et la Bête »! L' « Ogre et le petit Poucet »! Voilà l'heure où les légendes prennent corps et où il ne fait pas bon rester éveillé. Dormir, vite dormir!

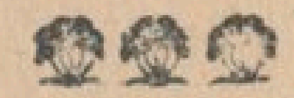
Poum tire le drap sur sa tête, s'enfonce recro-

quevillé sous les draps, et marmotte des prières :

— Mon bon Dieu! je vous aime bien, ne me laissez pas faire de mal!

Mais si la commode avait avancé, pendant ce temps! Poum, la sueur aux tempes, rejette le drap et regarde fixement les tiroirs d'où le nain assassin va jaillir.

Et voilà que l'homme au sable passe et en jette, sans bruit, sur les yeux de Poum, qui sombre et s'enlise dans la dune, dans la dune de sable, de ommeil, d'oubli...



Treize à table

Poum boudait dans sa chambre. On lui avait refusé un troisième petit four, après un dessert copieux de crème et de confiture. Il avait eu cependant un œuf farci entier, un blanc de dinde aux marrons ; et, distraite, sa maman lui avait servi deux fois des haricots verts. Poum soufflait, le ventre gros, le cœur gros aussi. Car sa susceptibilité était sans bornes ; et le petit four refusé, un turban de nougat persillé d'angélique lui apparaissait rare et prestigieux comme un trésor perdu.

Poum aurait pu se divertir aux étrennes que le jour de Pâques lui avait apportées : une boîte à couleurs inoffensives — alors on pourrait les sucer? L'ocre brun a l'air d'une petite tablette de chocolat ! — quoi encore ? Un ballon de cuir,

tendu à éclater et qui rebondissait tout seul ; un clown qui jouait de la cornemuse et une jolie canne pour faire le monsieur. Mais Poum boudait, écrasant son nez à la vitre et rebroussant ses babines d'une horrifique manière, tandis qu'introduisant son petit doigt dans l'oreille gauche, il cherchait à se chatouiller la cervelle.

Sombre, il convoitait le petit four. Sa maman, son papa, Pauline, Firmin, autant d'ennemis personnels, sournois, malfaisants, cruels, bourreaux volontaires d'un pauvre enfant innocent : il les voua à l'exécration. Il rêva de les pulvériser, de les anéantir tous. Un parquet s'effondrant pouvait les engloutir, une inondation les submerger, le feu les rôtir ; ils pouvaient s'étrangler d'un os de lièvre ou d'un pépin de pomme.

Mais les malédictions de Poum s'arrêtèrent court ; il retira son nez de la vitre et son doigt de l'oreille : un rêve divin flotta dans ses yeux et éclaira son sourire. Ce soir, grand dîner de quatorze couverts. Poum dînerait seul dans sa chambre. Mais... mais, on le lui avait promis, il aurait de la glace aux fruits !

Il en aurait gros, oui, gros comme ça ! Et il

montrait sa main, avec le poignet, et un bon bout de bras.

— Monsieur Poum ! votre maman vous appelle.

Pauline jette ces mots dans l'entre-bâillement de la porte et disparaît.

Poum file le long du corridor. Elle n'aurait pas l'audace de lui faire réciter sa table de multiplication, un jour de Pâques ? Serait-ce pour s'informer — bien curieuse vraiment ! — si Poum a recopié sa dictée ? Il n'est pas rassuré. Des éclats de voix lui parviennent : son père et sa mère sont aux prises :

— Impossible d'être treize ! dit maman.

— Il est trop tard pour inviter un quatorzième, dit papa.

Poum entre en coup de vent ; son arrivée tranche le différend.

— Poum, dit Papa, tu dîneras ce soir à table pour faire le quatorzième.

— Et tu ne mettras pas tes coudes sur la nappe.

— Et tu ne donneras pas de coups de pied à ton voisin, M. Gourd, ni à ta voisine Mme de Falcord.

Poum reste ébloui, comme si la nappe et ses

cristaux, son argenterie, les flammes du lustre l'aveuglaient. Puis un immense orgueil le surélève. Il se sent plus que nécessaire, indispensable; et il se demande dans quel embarras il jetterait ses parents, si, fièrement, il se refusait à être leur sauveur. Tout d'abord, il a le droit de tirer parti de la situation :

— J'aurai des petits verres comme tout le monde, implore-t-il.

— Oui, mais on ne te mettra rien dedans.

Ça lui est égal, du moment qu'il a le jeu d'orgues en cristal, les trois verres par rang de taille et la flûte à champagne. Il ne boit pas de vins fins, c'est son affaire; il boit de l'eau, ça peut être pour son plaisir ; mais au moins on ne le déshonore pas en le traitant comme un pauvre qui n'a qu'un verre à lui tout seul.

— Je mangerai de tout! suggère-t-il.

— Prudemment, Poum, prudemment. Tu n'auras pas de poisson, parce qu'il y a beaucoup d'arêtes, et pas d'asperges, parce que ça t'échauffe. Ne demande pas de foie gras non plus, c'est trop lourd.

— Oh! maman !

Il se traînerait à ses genoux, il ferait des bassesses. Du foie gras, oh! une bouchée, une bouchée et mourir !

— Alors, un soupçon.

— Et de la truffe?

— Une tête d'épingle.

— Et de la glace?

— Oui, c'est promis. Tu mettras ton costume de velours. Et ne salis pas ton col et tes manchettes surtout.

— Maman !

— Quoi?

Il fait des yeux de poisson frit, et la supplication jaillit de ses prunelles :

— On ne me nouera pas la serviette au cou, et je mettrai moi-même le coin très haut, très haut, au premier bouton ?

Maman consent ; Poum, fou de joie, s'évade en sautant et en dansant. D'abord il va renifler à la cuisine :

— Marianne, dit-il à la cuisinière, face de pleine lune qui aurait toujours bu un coup, et qui est rouge comme la braise de ses fourneaux, Marianne, je dîne à table ce soir.

Elle accueille cette nouvelle avec indifférence. Mais il ajoute :

— Il faudra soigner votre affaire, hein !

Elle s'anime alors, brandit un torchon, et, saisie d'une noble indignation, s'écrie :

— Qu'est-ce que c'est, petit hausse-cul de Mirliflore qui vient salir mes casseroles avec son nez qui coule ? Allez donc voir dans l'office si j'y suis !

A l'office ? Poum y va. Firmin est en train de vider une bouteille. Les fonds de bouteille surissent, si l'on n'y prend garde. Firmin la vide dans sa bouche ; sans doute ça lui est plus commode.

— Firmin, dit-il, je dîne à table ce soir.

Cela n'a pas l'air du tout d'intéresser Firmin. Il a coulé sur Poum un coup d'œil oblique et s'essuie furtivement la bouche d'un revers de main.

— Vous me mettrez des petits verres.

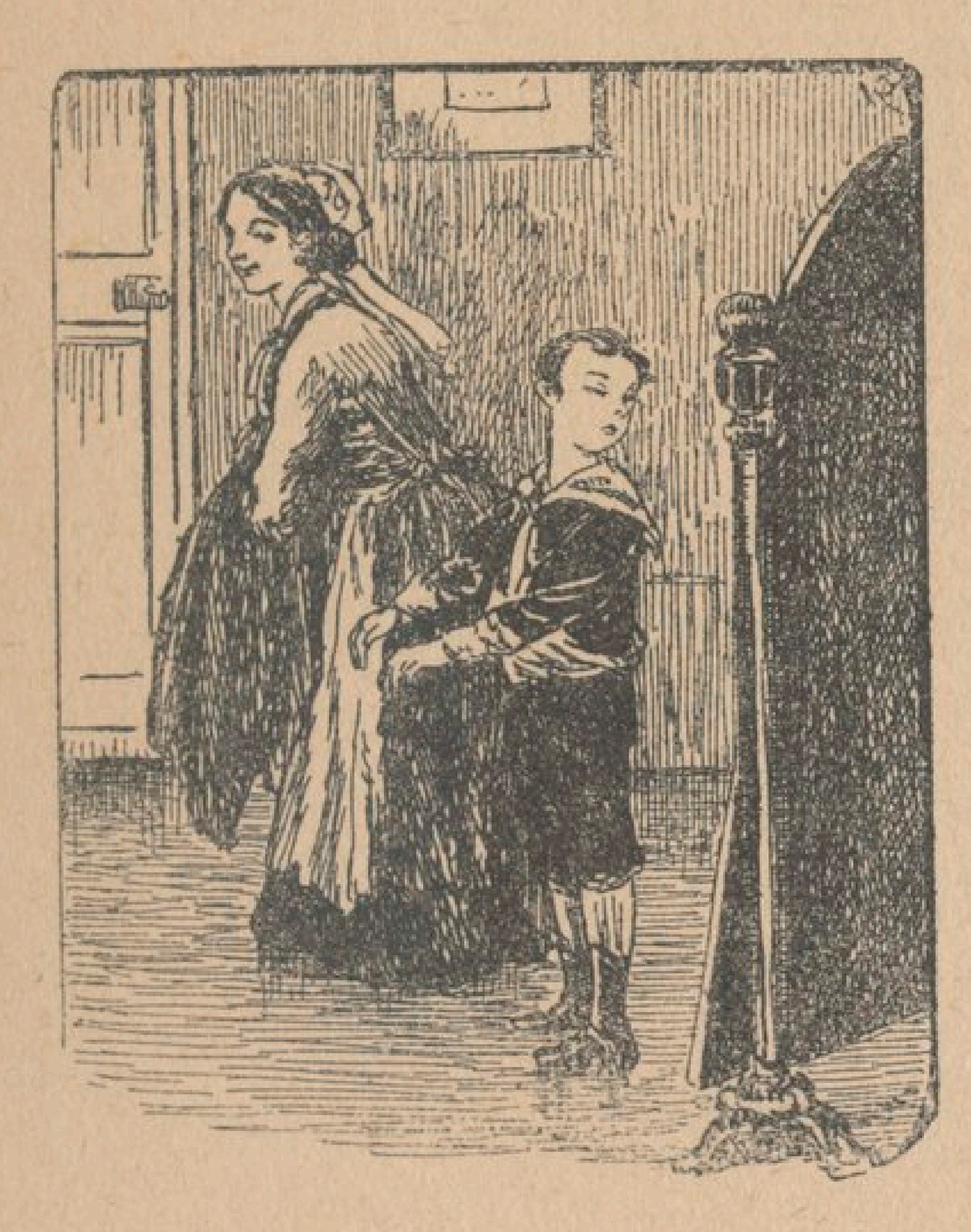
Firmin s'absorbe dans un repassage frénétique de couteaux.

— Vous me servirez du foie gras.

Firmin se met à siffler le *Roi Dagobert*.

— Et vous me donnerez beaucoup de glace aux fruits.

Firmin prend soudain un air triste, et ses sour-



— N'est-ce pas, Pauline, elle me va dans la perfection? (P. 147.)

cils montent et remontent, comme s'il lui était entré un grain de poussière dans l'œil. Poum flaire une moquerie; et de son plus grand air d'autorité :

— Vous entendez, Firmin ?

Firmin met la main sur son cœur, ébauche un sourire de sylphide et s'incline jusqu'à toucher le parquet de sa mèche de cheveux.

Poum, satisfait, court à la lingerie :

— Pauline, je dîne à table ce soir !

— Ah ! bien, je connais quelqu'un qui aura une jolie petite indigestion.

Qui donc ? Où ça ? Il n'y a personne dans la pièce que Pauline et Poum. Serait-ce de lui qu'il s'agit ?

— Et vous savez, Pauline, il faut m'habiller tout de suite et me mettre mon col et mes manchettes de dentelle.

— Il est trop tôt ; vous auriez le temps de vous salir.

— Non, Pauline, non je ferai bien attention.

Mais Pauline se refuse à l'habiller avant cinq heures. Poum pense aux engins de torture qu'elle va lui infliger, qu'elle lui inflige, car cinq heures finissent par sonner. C'est la curette à oreilles, c'est la brosse à dents qui érafle les gencives, c'est la brosse à ongles qui râpe la peau et la lime qui pique. Enfin, voilà le joli pantalon de velours.

Poum, devant la glace, se disloque pour le faire valoir, tend la jambe, se fend :

— Allons, monsieur Poum ! Quand vous aurez fini de faire la grenouille !

Voilà la veste qui prend si bien l'élégante taille de Poum.

— N'est-ce pas, Pauline, elle me va dans la perfection ?

— Oh ! oui, un singe habillé !

Elle n'est pas aimable Pauline. C'est qu'elle a souvent mal aux dents. Il semble à Poum qu'elle ne lui a pas mis assez de pommade : il faut que ça fonde et que ça luise comme du beurre !

— Oh ! Pauline ! du parfum dans mon mouchoir !

Elle hausse les épaules et lui verse une goutte d'eau de Cologne.

Poum est beau, Poum se dilate, Poum se pavane.

— Pauline, est-ce vous qui servirez la glace aux fruits ? Vous ne m'oublierez pas, Pauline !

Madame a sonné. Poum, resté seul, se remet de la pommade : ça fond, ça coule même un peu. Ah ! là là ! qu'est-ce qui se passe ? Des voix, de la

mauvaise humeur, papa et maman dans le corri dor, et papa tient une dépêche en main ; il déclare :

— C'est stupide ! Voilà M. Gourd qui s'excuse il est malade.

Maman gémit :

— Nous retombons à treize !

Papa dit :

— Otons Poum ! Nous serons douze.

Maman répète, frappée de cet éclair de génie :

— Otons Poum !

On ôte Poum. Poum dînera seul dans sa chambre. Qu'on le déshabille ! Il aura, pour se consoler, des asperges. Il en aura. Et de la glace. Oui, beaucoup de glace.

Splendeurs envolées. Humiliation navrante. Poum a réintégré son vêtement de tous les jours ; une bougie solitaire brûle obscurément dans la chambre. On le sert, le dîner venu, à de grands intervalles. Il entend le brouhaha des voix, le choc des assiettes ; l'antichambre est brillamment éclairée. Firmin passe et repasse, ses escarpins craquent ; Pauline a un bonnet neuf. Voilà trois asperges dans une sauce figée.

Et, mélancolique, longtemps, longtemps, Poum attend la glace. Elle ne vient pas.

Pauline arrive pour le coucher.

— Et de la glace, Pauline ?

— Il n'y en a plus.



La main de bois

Un grand événement : Pauline, depuis quelques jours, est partie. Elle s'est mariée avec un gendarme. Bertha, la nouvelle bonne, est arrivée aujourd'hui. Alsacienne, elle doit perfectionner Poum dans l'étude de la langue allemande. Elle a des yeux de porcelaine bleue, des cheveux de chanvre, et rougit à chaque mot. Poum y songe confusément, puis se retourne dans son lit. Il y a eu un grand diner, ce soir encore. Poum ne peut dormir. Les choux à la crème le poursuivent. Ce n'est pas qu'ils lui pèsent sur l'estomac, il n'en a pas eu ! C'est même honteux, on l'a oublié, tout simplement.

Tandis qu'il dînait seul — toujours ! — dans sa chambre, les invités (faisan aux truffes et buisson d'écrevisses) se sont gorgés de petits choux. Et de quels choux ! Pleins d'une crème à la noisette,

d'une crème... ah! quelque chose d'exquis. Il s'est plaint avec aigreur à Bertha :

— Fous en aurez temain, a-t-elle dit : il en resde.

Demain? demain! il ricane avec stridence; quel cerveau de bois, quel cœur de pierre, cette Bertha! Comment ose-t-elle parler de demain? Mais demain!... (vraiment, elle est stupide, cette fille!) — demain, les choux auront la lourdeur d'un beignet froid; la crème sera tournée; au lieu d'un régal des dieux, Poum ne mâchera qu'une pâtisserie de troisième ordre.

Il ne peut dormir. Il les voit. Combien en reste-t-il? Trois, quatre, sept, sur une assiette garnie de papier de dentelle, dans le bas du buffet de la salle à manger. Car c'est là qu'ils sont, accroupis, tous en rond. Qu'est-ce qu'ils disent?

Penser qu'ils sont tout frais, tout délicieux encore! En somme, on spolie Poum! Il y a droit, pas à tous, non, mais à deux au moins, ou à trois... Qu'est-ce que ça peut bien faire, qui ça gêne-t-il, à qui cela fait-il tort, qu'il les mange ce soir ou demain!

Poum ne peut dormir. Cependant il est très



Et Poum, prisonnier devant tout ce monde. (P. 157.)

20

tard. Tout le monde est couché. Une lueur sinistre, l'aube du crime se lèvent dans sa petite cervelle. Ainsi le voleur, une sueur au front, pieds nus, ouvre une serrure, dans les ténèbres; ainsi l'assassin pâle, à tâtons, brandit son couteau à reflet bleuâtre.

Quelle tentation, cependant! Qui le verra? Qui l'entendra? Personne. Ouvrir sans bruit la porte, se couler dans l'escalier, pénétrer dans la salle à manger; le buffet est à gauche, et la clef sur le battant... Mais que dira-t-on en s'apercevant du vol? On accusera le chat? Bah! on ne remarquera rien! Les restes de dessert ne raparaissent pas sur la table. Firmin seulement sera étonné, peut-être? Et puis, s'il fallait s'arrêter aux petits côtés de la question...

Deux, disons trois choux à la crème, sont-ils dévolus à Poum, lui appartiennent-ils de par les lois du Destin?... Oui ou non? — Oui! alors, en avant!

— Voleur!

Hein? Qui a parlé? Plaît-il? Y a-t-il quelqu'un dans le mur, ou sous le lit? Un souffle, à peine, mais Poum a très distinctement entendu. Voleur,

lui ! Quoi? la prison ? l'échafaud ? qu'on le fusille ? — Absurde... En avant ! marche !

La serrure grince, la porte crie, l'escalier craque, la porte de la salle à manger résiste et geint un fort : han ! qui vibre et soupire dans le vide noir. Le buffet (ah ! quelle angoisse !), la clef sur le battant (oh ! mourir de vertige !), un tâtonnement (le carreau sous ses pieds le glace jusqu'au cœur !) ; en voilà un, un autre, il y en a six, blottis comme des lapins !

Vite, vite, comme un asphyxié qui hume à grands traits la vie, comme un mourant qui ressuscite, en ouvrant des yeux terribles, Poum avale trois petits choux : anges du paradis ! cette crème à la noisette vous fond dans l'âme !... Encore un. Là, le crime commence. Mais s'arrête-t-on sur la pente du vice ?... Un cinquième ? Poum, malheureux, ta conscience te regarde !... Non, pas le sixième, il est si petit, c'est le dernier, un orphelin... Pitié pour lui, Poum !...

Petit scélérat, il l'a mangé.

Un bruit ; Poum, flageolant, éperdu, ivre, veut s'enfuir ; mais le battant du buffet s'est refermé sans bruit et pince et retient la chemise fendue de

Poum; il croit qu'une main le happe, et pousse des hurlements.

Toute la maison s'éveille; appels, piétinements, lumières; l'escalier s'éclaire, la salle à manger flamboie... O honte! maman, Bertha, le père de Poum tenant un gourdin, Firmin armé d'un fusil de chasse!

Et Poum, devant tout ce monde, prisonnier de la main de bois vengeresse.



Voyage dans l'Ile des Plaisirs

Entre tous les pays merveilleux, plus séduisante que le pays de l'or, plus riante que le palais bleu du ciel aux pilastres mouvants de nuages, plus étincelante que le royaume des glaces, l'Ile des Plaisirs fascinait l'imagination de Poum.

« *Après avoir longtemps vogué sur la mer Pacifique, nous aperçûmes de loin une île de sucre avec des montagnes de compote, des rochers de sucre candi et de caramel, et des rivières de sirop qui coulaient dans la campagne. Les habitants, qui étaient fort friands, léchaient tous les chemins, et suçaient leurs doigts après les avoir trempés dans les fleuves.*

« *Il y avait aussi des forêts de réglisse, et de*

grands arbres d'où tombaient des gaufres, que le vent emportait dans la bouche des voyageurs, si peu qu'elle fût ouverte. »

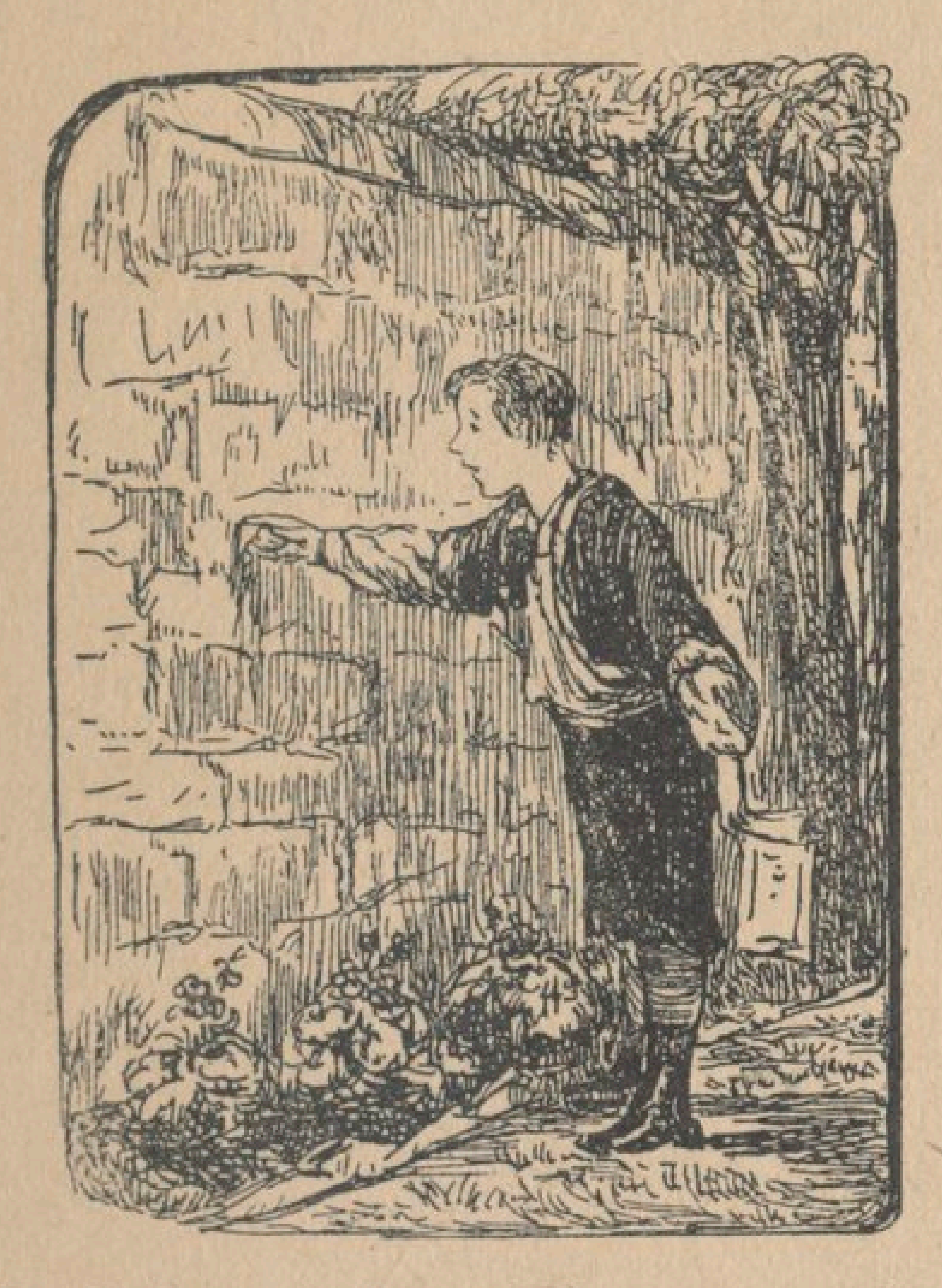
Si peu qu'elle fût ouverte ! Poum écartait à peine les lèvres, croyait sentir le vol tiède des gaufres, fermait les yeux de peur que le sucre n'y entrât, soufflait d'avance de peur que ce ne fût trop chaud !

« *On nous assura qu'il y avait, à dix heures de là, une autre île où il y avait des mines de jambons, de saucisses et de ragoûts poivrés. On les creusait, comme on creuse les mines d'or dans le Pérou. On y trouvait aussi des ruisseaux de sauce à l'oignon. Les murailles des maisons sont de croûtes de pâté. Il y pleut du vin couvert, quand le temps est chargé ; et dans les plus beaux jours, la rosée du matin est toujours de vin blanc, semblable au vin grec ou à celui de Saint-Laurent.* »

Poum étendait le doigt, touchait le mur, s'imaginait la belle croûte à pâté, dorée, cannelée, avec une épaisse couche blanche incrustée de gelée. Et il disait, d'une grosse voix d'enchanteur et de magicien :

— Mur, deviens croûte ! mur, deviens croûte tout de suite !

Mais le mur restait mur.



— Mur, deviens croûte ! mur, deviens croûte tout de suite
(P. 161.)

Poum cherchait alors, de haut en bas, de long en large, dans le petit livre, où se trouvait au juste l'Ile des Plaisirs. Il ne découvrait que l'adresse du libraire sur la couverture. Peut-être indiquerait-il

le chemin, ce monsieur, en le lui demandant bien poliment.

Et quand Poum saurait, il irait dans l'Ile. Oh! les gaufres!...



Poum dramaturge

Monde merveilleux du théâtre ! Mystère du grand rideau rouge qui se lève sur les enchantements de la vie, les paysages d'or et de lumière ! Ténors qui ouvrent une bouche comme le crapaud du jeu de tonneau ! Pages dont les jambes sont teintes en bleu, en rose ! Femmes exquises ! Paradis de l'enfance !

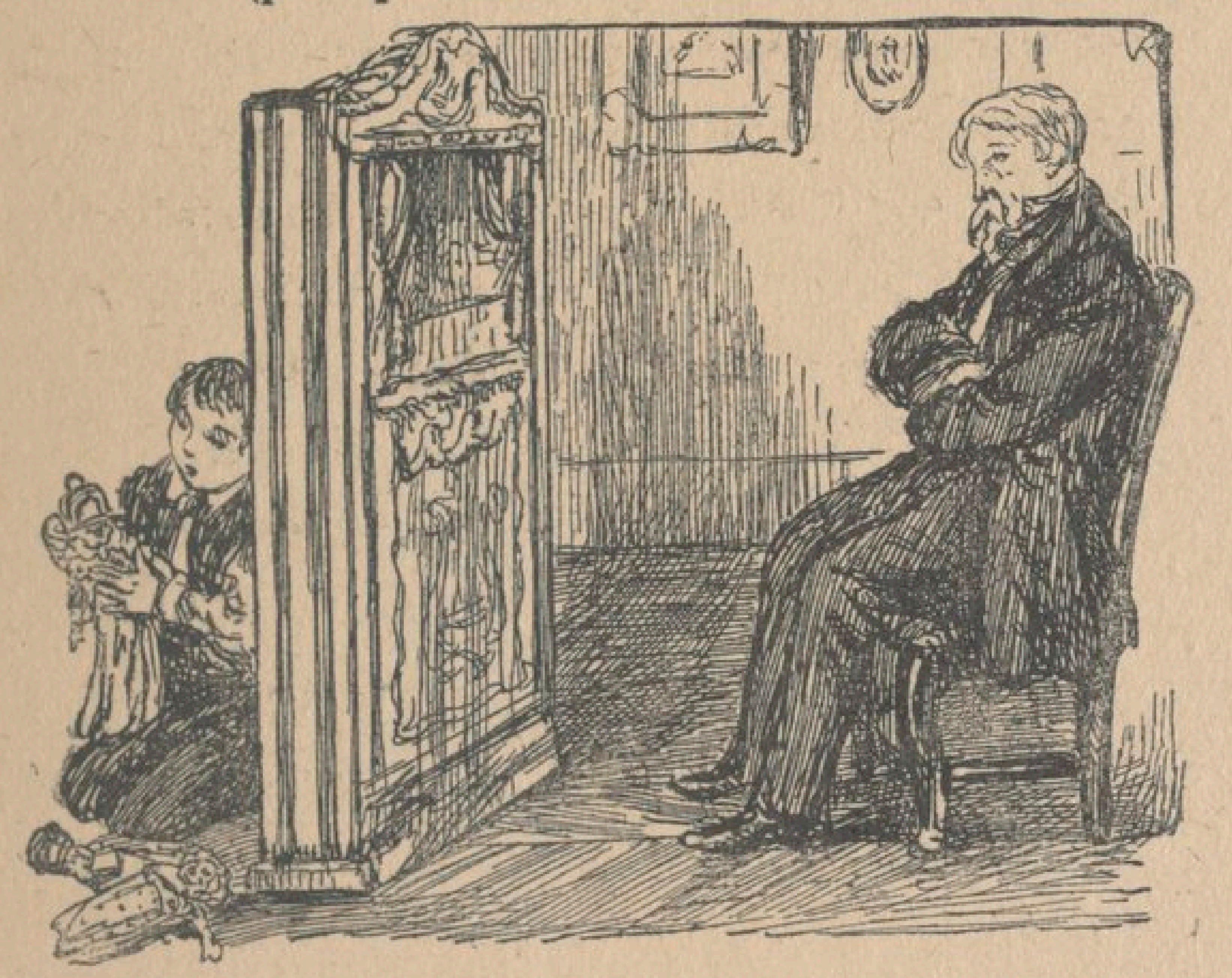
Que ce soit Guignol avec son martèlement de coups de trique, l'Opéra où l'on tourne des robinets de musique, la Comédie-Française où de beaux messieurs et de belles dames s'écoutent solennellement parler, les théâtres de féerie avec toutes ces demoiselles déshabillées qui gigotent, que ce soient les baraques foraines où un paillasse tend au pied de Cassandre une échine en caoutchouc, que ce soit le cirque où des chevaux galopent en rond, penchés à tomber, que ce soit Robert Hou-

din ou le théâtre des puces, rien que d'y songer, Poum est ivre.

Il voudrait être acteur, chanteur, page, *Dame blanche*, figurant, fantoche. La main sur son cœur, hurler qu'il adore Elvire! Un poignard brandi, rugir d'une voix de caverne : « Et maintenant, Matteo, à toi le remords, à moi la vengeance! » Ou seulement danser la gigue du Poireau dans le royaume des légumes, entre le Salsifis et la Carotte! Moins que cela, avoir une tête de bois et un bâton pour assommer Polichinelle! Être le souffleur! Être le singe des orgues de Barbarie!

Tout cela, oui, tout cela, — ô douces fées à la baguette de fleurs, enchantements du bon Merlin! — tout cela est maintenant au pouvoir de Poum. Cette boîte, cette énorme boîte, contient le trésor magique, l'opéra, le drame, la farce, les sanglots, le rire, les apothéoses; Poum baiserait les mains, les pieds à grand-père Vernobre! Un théâtre, à lui, pour lui seul, un théâtre qui se dresse, dont le rideau rouge et or descend, où l'on change les décors, et où, mus par trois doigts, s'agitent tout luisants de vernis, excessifs et baroques, les personnages éternels : Pierrot, tel une limande enfa-

rinée, Polichinelle, ventru, bossu, nez bourgeonnant, la mère Pipelet, acariâtre et mafflue (on dirait Mme de Falcord), et d'autres, tant d'autres : le bailli (pourquoi a-t-il une fluxion sur les joues?);



Grand-père Vernobre assiste à la représentation. (P. 166.)

le gendarme (il roule des yeux comme s'il avait avalé du vinaigre !); le général (on dirait un jaguar qui mange de la ouate !); — et tous ceux qui n'ont pas de nom, dont le visage et le costume se prêtent à tout. Car l'imagination, qu'en faites-vous?

Déjà, une pièce, cent pièces s'ébauchent dans la

cervelle de Poum, lectures et visions. Si on lui décalottait la tête comme on fait aux œufs à la coque, on y verrait un bouillonnement d'idées fumeuses; tel M. le baron de Münschausen, lorsqu'il soulève son crâne pour permettre aux vapeurs de ses nombreuses libations de s'exhaler. Vite, en scène ! Un drame, une comédie, une satire, car il y aura tout cela à la fois. Poum a des rancunes à placer, puis de la drôlerie, — il le sait, on le lui a dit, — oh! de la drôlerie à se tordre. Et aussi des idées épiques, fracas de bataille, Bayard : « A moi, d'Auvergne!... »

Les personnages d'abord... Voyons! on pourrait mettre un professeur de géographie, comme le père Moinot, et puis un petit pâtissier qui mange sa marchandise. Il faudrait ensuite la trahison d'un Turc, et on lui couperait le cou au troisième acte. Le ténor — ce serait Pierrot — chanterait la romance si jolie : *De tes yeux quand le sommeil...* Là, il recevrait un coup de trique sur l'occiput, et tout le monde se mettrait à danser.

Complaisant, grand-père Vernobre consent à assister à la première représentation, comme ça, au pied levé. Quand on a du génie, on le montre.

Le rideau se lève, s'accroche, et, après un intermède pour le machiniste, disparaît dans les frises. Le décor représente une forêt. Poum, d'une voix de ventre surprenante, annonce le titre : *l'Amour du général ou la Chasse au crocodile.*

— Par qui, Poum?

— Par... par M. Molière.

Ici Poum, avec ses dents et son nez, imita le prélude des orchestres; la clarinette et le trombone dominèrent; il y eut un couac, puis un roulement de tambour fait avec la gorge. Mme de Falcord, non, Mme Pipelet parut.

Mme Pipelet. — Tiens! j'ai oublié mon mouchoir. Et justement, j'ai un rhume de cerveau! Je vais me moucher dans une feuille de palmier.

Entre le général.

Le général. — Madame, vous êtes belle, et je vous aime!

Mme Pipelet (*pudique*). — Oh! mon général! (*Elle sort.*)

Le général. — Si vous me voyiez sur mon grand cheval de bataille! Attendez, je vais appeler mon ordonnance.

Entre le crocodile.

LE GÉNÉRAL (*sans le voir*). — Ordonnance, allez me chercher mon cheval de bataille; c'est le plus neuf des manches à balai dans l'office. Ah! mon Dieu, voilà un crocodile!

LE CROCODILE (*ouvrant la gueule jusqu'à la queue*). — Ouap! Ouap!

LE GÉNÉRAL. — Madame Pipelet, je vous répète que je vous aime. Attendez que je tue ce crocodile. Je vais chercher mon sabre! (*Il sort.*)

LE CROCODILE (*chantant d'un ton pathétique*) :

Dans ces forêts où chante le vent,
Je voudrais bien manger un vol-au-vent!

Entre le petit pâtissier.

LE PETIT PATISSIER. — Non, je me suis trompé de chemin; on m'a dit : « Au cinquième étage »; et voilà que je suis dans une forêt. Je suis perdu. (*Il pleure.*) Oh! ma mère!... Je ne l'ai jamais connue, ma mère!... Ma naissance est obscure. Peut-être suis-je le fils d'un prince et épouserai-je une Anglaise millionnaire...

LE CROCODILE — Ouap! (*Il le happe et l'emporte.*)

Le rideau tombe.

Poum crie :

— Acte second !

Pierrot *paraît* (*il chante du nez*).

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot...

(*Parle* :) Tiens, j'ai oublié mon mouchoir. Et justement j'ai un rhume de cerveau ! Je vais me moucher dans une feuille de papier. (*Il sort.*)

Grand-père Vernobre proteste :

— Faible ! Tu te répètes !

— Attends ! répond Poum, vexé, mais stimulé.

Rentre le général avec une voix terrible.

Le général. — Puisque Mme Pipelet ne veut pas de moi, je vais commander l'exercice :

— Portez arrrmes ! Présentez arrrmes ! Ah ! voilà le juge qui vient dîner avec moi. Bonjour, monsieur le juge !

Le juge. — J'ai, j'ai, j'ai, j'ai...

Le général (*bégayant à son tour*). — Qu'est-ce que... qu'est-ce que vous a... a... avez ?

Le juge. — Une flu, flu, flu...

Le général (*étonné*). — Une flûte ?

Le juge. — Non ! une fluxion aux deux joues !

Le général. — Attendez, je vais appeler l'apothicaire. (*Il sort.*)

Le juge (*tremblant*). — Oh! oh! oh! non, non, non! Il me donnerait un la, la, la, la, ve, vement! (*Il sort en se cognant le nez.*)

Le rideau tombe. Poum vocifère :

— Acte troisième!

Polichinelle (*entrant avec un bâton dont il cogne de toutes ses forces les portants et la rampe*). — Tarata! Pan! Pan! Taratata! Pan! Pan! J'ai tué ma femme! Pan! Pan! J'ai tué le général! Pan! Pan! J'ai tué le juge! Pan! Pan! J'ai tué le crocodile! Pan! Pan! Ah! voilà Mme Pipelet. Madame, vous êtes belle, et je vous aime! Taratata! Pan! Pan! Pan!

Mme Pipelet. — Insolent!

Polichinelle. — Tiens, alors! (*Il la tue.*)

Le gendarme (*surgissant*). — A l'assassin!

Polichinelle. — Vlan! (*Il le tue.*)

Rideau. Vifs applaudissements de grand-père Vernobre, qui fait, à lui seul, le bruit d'une salle en délire. Poum se rengorge.



Les hypothèques

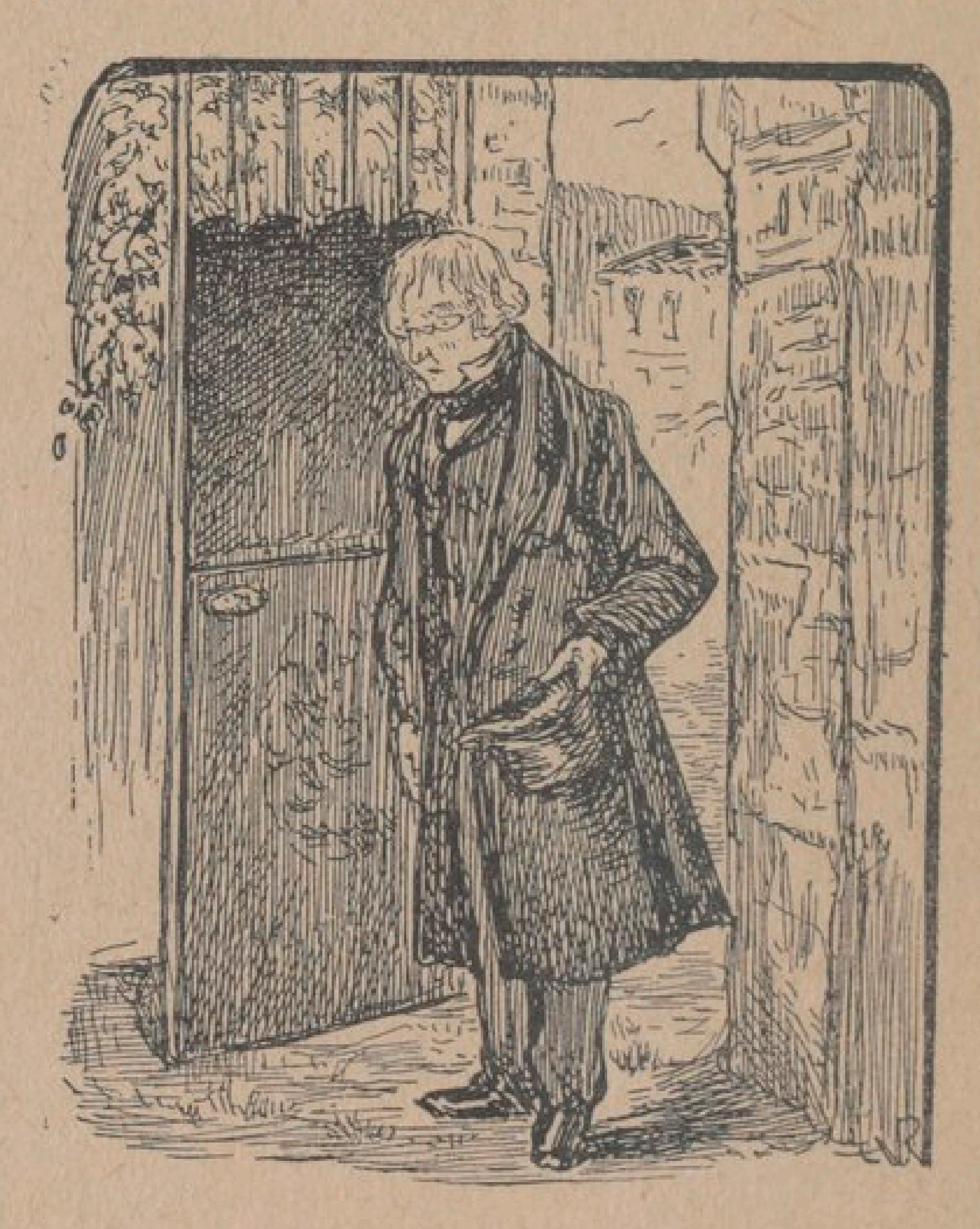
— On a pris une hypothèque sur la maison de M. Gourd, a dit maman à table. (C'est joliment bon, le soufflé au citron !)

Une hypothèque ! Poum reste rêveur. On l'a prise sur la maison ? Est-ce qu'elle volait, ou est-ce qu'elle rampait ? Un lézard, alors, un de ces fins lézards d'émeraude dont le petit cœur palpite au soleil ? Ou bien, un oiseau nouveau-né, qui semble plumé vif ? Y avait-il un nid avec des œufs d'hypothèque dedans ?

Est-ce que l'hypothèque mord ? Est-ce méchant ? Qu'est-ce que ça mange ? Des mouches ? Est-ce que l'apothicaire en vend, dans ses bocaux ? C'est peut-être un de ces chats sauvages dont on voit la peau, derrière des vitrines... Alors, ce doit être excellent, l'hiver, de porter une hypothèque écor-

chée sur sa poitrine ! Mme de Falcord ne quitte jamais la sienne.

Cependant Poum a des doutes. Il se pourrait que



— M. Gamacet, le conservateur des hypothèques... (P. 173.)

l'hypotheque, après tout, fût un végétal. La pastèque en est un. Hypothèque. Angélique? C'est très bon, l'angélique en bâton. L'hypothèque doit avoir un goût de miel et d'orange confite. On a vu des plantes pousser sur le toit des maisons. Les

murs du jardin sont bien couverts de petites tiges roses comme du corail et fines comme de la dentelle. Chez la mère Célestine, la femme du cantonnier, une giroflée fleurit, en plein chaume, sur le toit de la baraque. Dans le creux des rochers, il pousse des salades bizarres, plus amères que le chiendent. Quel goût ça aurait-il, des hypothèques cuites au jus, assaisonnées à l'huile et au vinaigre?

Mais, une autre fois, le père de Poum prononce :

— M. Gamacet, le conservateur des hypothèques...

La perplexité de Poum s'accroît. M. Gamacet est un petit vieillard propret, sécot, qui porte perruque. Il conserve les hypothèques ? comment? pourquoi? C'est donc pour cela qu'il a toujours un trousseau de clefs dans sa poche? Où les enferme-t-il? Dans une serre? Dans une cage? Dans un vivier?

Poum voudrait les contempler à son aise!



L'accident

Poum se balance au trapèze. Il se donne de l'élan. Ses pieds vont frôler les feuilles du platane. Il est très fier. Sa maman le regarde. Elle l'admire, pas trop rassurée.

— Pas si fort, Poum !

Il se lance plus énergiquement. Téméraire, inquiet au fond. Pourra-t-il s'arrêter quand il le voudra ? Et il décrit des paraboles... Un coup de rein ! Vlaou ! c'est la descente dans l'abîme !... Trap ! c'est l'ascension au ciel... C'est drôle ! Vlaou ! le jardin a le mal de mer !... Trap ! le ciel est ivre !... Vlaou ! le plongeon ! Trap ! la montée ! Quel vertige !... Oh là là ! le cœur ! vlaou ! une cuvette !

Baoum ! la culbute ! Poum gît à plat, il a tout lâché. Le menton fendu par une pierre, il s'évanouit. Sa maman l'emporte, elle crie, elle a du

sang sur sa robe claire. Poum voit, mais à travers un brouillard ; il entend, mais avec de l'eau dans les oreilles. Il lui semble que son corps est en ouate.

— Courez chercher le docteur.

On lave le menton de Poum, il crie ! On le gronde, il hurle ! On le console, il sanglote ! Depuis qu'il a vu, ouverte sur une table, la trousse du docteur, les petits couteaux, les ciseaux, les pinces, il est persuadé que tous ces couteaux, tous ces ciseaux, toutes ces pinces, n'attendent qu'une occasion pour le dépecer, le rogner, le tenailler. Il sait bien comment on découpe le papier en étoiles ajourées, en dessins d'art, pour les assiettes à dessert. Est-ce que le docteur va le taillader par plaisir ?

Il a l'air terrible, ce médecin. D'abord, c'est un inconnu. On n'a pas trouvé le bon petit docteur de la famille, si gras, si rose, si fleuri. Celui-là est long comme une trique, noir, avec des sourcils broussailleux, une mâchoire de dogue. Il fouille maintenant dans sa trousse, en retire des bandes de taffetas gommé, prend un des petits couteaux.

— Je vous demanderai une allumette.

Il la frotte; le soufre fait tousser Poum. Le docteur va-t-il donc lui mettre l'allumette enflammée dans la plaie vive ? Non. Il souffle dessus et l'éteint,



— Pas si fort, Poum ! (P. 175.)

puis, avec son petit couteau, la taille en pointe, Drôle d'idée !

— Voyons un peu ! dit-il.

Et, contenant Poum qui pousse des cris de goret qu'on saigne, il explore, du bout pointu de l'allumette, la profondeur de la déchirure.

Un lavage, une application de taffetas gommé,

un mouchoir fixé en bandeau autour de la tête de Poum. C'est tout : est-ce possible ?

O joie ! Il remet dans sa gaine le petit couteau qui a l'air si méchant. Il referme la trousse, et, regardant Poum, cet homme terrible, qui n'a pas dit trois paroles, déclare :

— Pour permettre aux bords de la coupure d'adhérer rapidement, il faut éviter l'effort de la mastication, et donner à cet enfant des choses liquides ou fondantes ; des gelées de viande, — aimez-vous les gelées, mon ami ? — (Si Poum les aime !...) et des crèmes au café ou au chocolat. Aimez-vous les crèmes, mon ami ?

Poum les adore.

— Et des laits de poule, avec des jaunes d'œufs bien battus, ajoute le médecin. Aimez-vous le lait de poule, mon ami ?

Si Poum l'aime !... le lait des poules, le lait qu'on va leur traire, tout chaud ! C'est délicieux ! Poum ne regrette plus son accident.



Le bain de mer

Cinq heures. Sur le champ de manœuvre, le soleil étend une flaque d'or, et tout au bout, la mer de moire a des stries ovales et des arabesques parallèles. Poum emporte dans un petit panier des cerises et du pain. Il a caché dans sa poche un morceau de chocolat qui fond à la chaleur. Il peut s'en assurer en se suçant ensuite les doigts. Les palmiers ont l'air en zinc, le champ de manœuvre n'en finit pas. Poum rêve qu'il est en caravane et qu'il traverse le Sahara. L'oasis prochaine, c'est le panier de cerises, à l'ombre d'une cabine de toile, sur le sable chaud dont il faut se méfier, parce que des cafards noirs en sortent.

A quoi pense Bertha, la nouvelle bonne, chargée de serviettes éponge et du pliant de madame? A quoi pense maman, qui, lasse, ralentit le pas en

s'abritant de son ombrelle? A quoi pense Louis, le petit frère qui se fait traîner par Bertha?

Certainement ils pensent au panier de cerises, et Poum suppute avec désespoir qu'on ne lui en donnera que cinq ou six; encore, dans le nombre y en aura-t-il une ou deux ratatinées et sans suc.

Poum devient sombre et regarde s'allonger sa petite ombre comme un tirant d'élastique. Si encore il pouvait éluder le bain, dont il déteste la surprise froide et le grelottement de chien trempé, — qui l'empêcherait, à l'écart, de s'adjuger les plus belles cerises? Mais la mer est si calme qu'il n'a aucun espoir à garder. Le plongeon l'attend.

On arrive à l'établissement de bains; un frisson court dans le dos de Poum. Il donne un coup d'œil à la plage où vraiment la mer est absurde. Partout ailleurs on dirait un miroir. Juste devant l'endroit où l'on se baigne, elle a des vagues. Mon Dieu! elles ne sont pas terribles, c'est certain. Mais, enfin, elles vous soulèvent d'une poussée et elles essayent de vous remporter. C'est si sournois, la vague! Puis, il y a des *courants*... est-ce que Poum n'a pas lu que dans certaines rivières — c'est de l'eau douce, mais c'est toujours de l'eau — de

sinistres *tourbillons* happent le nageur imprudent ? Dans la mer même, en un endroit lointain sans doute, mais que l'imagination, au long des



Poum, pris de panique, se jette contre Bertha. (P. 183.)

ondulations fortes ou douces des vagues, prolonge jusqu'ici, — le *Maëlstrom*, terreur des marins, avale des vaisseaux de guerre dans sa gueule en spirale. Ah ! s'il n'y avait pas la corde pour se retenir !... Oh ! puis Poum reste près du bord, de l'eau jusqu'aux genoux et l'œil au guet, prêt à se

redresser d'un bond, quand la petite crête d'écume fond sur lui !

Tiens, voilà les Falcord et sa petite amie Zette ! Il est très content, court à elle, lui tend des doigts marron — (le chocolat dans la poche !) — et, perplexe, se gratte le nez. Elle aussi va lui rogner sa part de cerises. Est-ce que M. et Mme de Falcord prétendraient en avoir ? Alors, quoi ! Poum en mangera deux ou trois pour tout potage ? Injustice dégoûtante !

Poum se déshabille, dans la petite cabine, en jetant un regard anxieux sur le plafond. Les cafards !... Et, une fois, il a vu une énorme araignée. Frileusement, il ajuste ses espadrilles, avec la sensation bizarre de sentir sa plante des pieds se rétracter peureusement. La plage est noire d'algues humides, à reflets d'anguilles de mer, et, dans ces algues, toute une vie grouille et sautèle, mouches et vermine d'eau. Pouacrrre !

Il n'y a pas à dire, il faut entrer dans la vague. Heureusement, voici Zette. Comme elle est drôle avec son bonnet de toile cirée ! Il semble que dans ce bonnet elle n'ait pas mis ses cheveux, mais une éponge. Poum a envie de lui presser la tête, sûr

que de l'eau en jaillirait. Cette idée l'amuse. Vlan ! il en avale une vague. Bouôou, asch ! Prr ! Creuch ! Que c'est mauvais ! Zette rit, et lui jette une flaquée à la figure. Attends un peu ! Poum s'anime, riposte, lâche des deux mains la corde, s'en aperçoit... Imprudent ! si la mer l'entraînait ? (*Courants*, *tourbillons*, *Maëlstrom !*)

Bien vite il se raccroche des deux poings crispés, avec la mort dans les yeux et une horrible grimace qui lui tord la bouche ! Chançard de petit Louis, son frère, qu'on ne baigne pas, parce qu'il est enrhumé, et qui, assis à côté de la bonne, garde, en louchant dessus, le panier de cerises !

Mais Bertha s'avance avec un peignoir, fait signe. Poum, dans sa hâte à sortir de l'eau, reçoit une vague au derrière et s'élance en piaffant et en levant très haut les jambes pour échapper aux algues visqueuses et à la vermine grouillante. — (S'il osait, il crierait !) — Suivi de la bonne, il court, court à la cabine, l'enfonce d'un coup de tête. Un cri part de l'intérieur. Poum, médusé, écarquille des yeux fous, tandis que la porte, violemment repoussée, lui bat au nez... Alors, c'est inimaginable. Poum, pris de panique, se jette contre

Bertha qui le gronde en l'entraînant par le bras dans sa cabine à lui. (Elles se ressemblent toutes !) Qu'a-t-il donc vu? Pourquoi tremble-t-il? Pourquoi, hagard, suit-il dans l'espace une vision terrible? Pourquoi Poum, hors de lui, laisse-t-il tomber cette réponse étrange :

— Il y avait une bête, une grosse bête, Bertha ! Elle a crié, Bertha ! Elle voulait me mordre !

— Fous êtes un betit nigaud, monsieur Boum ! C'est Mme de Falcord gue vous avez effrayée !

— Non, Bertha ! non, Bertha ! Mme de Falcord, je la connais bien. C'était une bête comme il n'y en a pas, Bertha.

Et Poum refusa de s'expliquer davantage ; ses yeux gardaient l'horreur sacrée du mystère, l'éclair entrevu de l'énorme Mme de Falcord. Il se rasséréna un peu, cependant, en songeant au panier de cerises.

Mais, quand il arriva sur la plage, le petit Louis, abandonné à lui-même, avait tout avalé, même les noyaux.



Le pied de Zette

Aujourd'hui l'on ne se baigne pas, ni Zette ni Poum, parce que tous deux sont fatigués. Poum a eu la colique, Zette a éternué. Mais, à force de supplications, ils obtiennent de se déchausser et de courir pieds nus sur le sable.

La mer vient mourir doucement; tapis bleu à franges d'écume, qui s'avance et se retire. Le sable mouillé est gris, le sable sec est jaune; l'un rafraîchit, l'autre brûle. C'est très amusant d'aller, un pied au froid, l'autre au chaud, à cheval sur la ligne sinueuse qui sépare les deux pays. Et quelle douce caresse quand l'eau gagne et baigne les chevilles! Zette se sauve en criant. Poum trépigne de joie et d'horreur.

On les rappelle, ils vont se mettre en transpiration. Forcés de s'asseoir, le dos à une roche qui

ressemble, avec ses trous, à une grosse éponge, ils restent silencieux. Poum regarde ses pieds, ceux de Zette, et puis la mer immense et le ciel infini ; quelque chose rit en lui, de très doux.

S'il regarde les petits pieds de Zette, car décidément c'est sur eux qu'il ramène et appuie son regard, Zette contemple aussi les pieds de Poum. Même, c'est une drôle d'idée, elle jette dessus du sable chaud. Pour les cacher ? Pour les ensevelir ? Poum, d'abord froissé, ramène ses pieds sous lui. Aurait-il une tare inconnue ? Ses ongles sont nets cependant, et son pied blanc ressemble, Bertha le lui a dit, à une souris, tant il va, vient et frétille lorsqu'on le chausse. Si ses pieds déplaisent à Zette, elle n'a qu'à le dire. Mais elle ne le dit pas ; elle rit, joyeuse sans motifs, au soleil, à la mer, à la plage blonde, et Poum rit aussi.

Une algue sèche frôle sa main, il la prend et se risque à chatouiller le pied de Zette. Elle pousse des cris de merluche en recroquevillant ses doigts. Ils sont jolis, les pieds de Zette. On dirait du sucre. Et les orteils ont une teinte de rose pâle. De petites veines imperceptibles, bleues et violettes, sillonnent le délicat tissu. Poum jette l'algue et se con-

tente de regarder. C'est dommage d'enfermer les jolis pieds de Zette dans des bas et des bottines. Des gants de Suède, à la bonne heure. Pourquoi disgracie-t-on les pieds? Pourquoi les cache-t-on



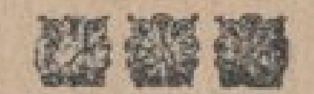
Il la prend et se risque à chatouiller le pied de Zette.
(P. 186.)

comme de pauvres honteux? Ceux de Zette paraissent si contents d'être, pour une fois, en liberté! les doigts courts ont l'air de jouer la gamme : do, ré, mi; les talons joints se caressent à un caillou blanc. Oh! les jolis petits sillons de peau fine et

nerveuse ! Qu'il y a d'esprit, d'intelligence dans les pieds de Zette !

Ils font la nique à Poum.

Et il ne sait s'il a envie de les embrasser ou de les mordre.



Les trois fées russes

Les parents de Poum vinrent habiter à Paris un grand appartement dans une belle maison ; ils logeaient au second. Au premier demeurait une famille russe dans laquelle il y avait trois jeunes filles. Leurs noms à toutes trois finissaient en *a*. Elles portaient de longues et épaisses nattes de cheveux dans le dos, l'une couleur de maïs, l'autre couleur de bière, la troisième couleur de pain brûlé. Bien que l'aînée ne dépassât point dix-sept ans et que la cadette en eût quatorze, elles s'échelonnaient, par rang de taille, de toute la tête. On les distinguait encore à leurs robes, jamais pareilles, l'une verte, l'autre bleue, la troisième marron. Quand Poum les connut mieux, il vit qu'elles avaient aussi des yeux tout différents, l'une d'étoiles bleues, l'autre d'eau verte,

et la dernière de petites fleurs de violettes fanées.

On venait de renvoyer leur gouvernante, et en attendant qu'il leur en vînt une nouvelle du fond de la Russie, elles étaient livrées à elles-mêmes; et folles et ardentes, fantasques et changeantes, comiques, boudeuses, colères, passant du rire fou aux sanglots convulsifs, galopant des pianos, sautant sur les meubles en vrais garçons, elles avaient adopté Poum et sans cesse venaient le réclamer pour le mêler à leurs jeux, comme une poupée vivante, l'effigie d'un petit homme drôlet et crédule dont elles s'amusaient d'une façon extraordinaire, le bourrant de friandises, lui contant des histoires effrayantes, le mettant en pénitence, l'habillant en fille, le faisant tour à tour chanter et pleurer, et surtout, avec l'instinct slave de leur sauvagerie native, se plaisant à le terroriser par l'idée qu'un jour, à une faute qu'il commettrait, une faute imprécise dont le mystérieux l'angoissait, elles lui relèveraient sa chemise et lui donneraient le knout!

Les journées qu'il passait là tenaient de l'enchantement et de la féerie; il en sortait l'âme en fièvre, et la nuit, se retournait dans son petit lit

avec l'insomnie. Il n'était pas sûr que les trois grandes filles ne fussent pas fées, ou sorcières aussi bien ; et sa tête lui faisait mal de tout ce qu'on y avait introduit de bizarre, de menaçant, de merveilleux, de risible. Ses sentiments envers ses amies étaient contradictoires, il les adorait et les détestait ; et bien qu'il préférât l'aînée qui lui semblait la plus douce, jamais il ne se sentait en sécurité auprès d'elles, par peur du knout, sans doute.

Même cette menace revenant un peu trop souvent, Poum s'était sensiblement refroidi à leur égard ; et quand elles sonnaient à sa porte et venaient dire, avec leur joli accent étranger : « Nous voulons le petit Poum pour nous amuser », — il allait se cacher dans de drôles de petits endroits, dans la garde-robe de sa mère ou la baignoire vide de la salle de bain.

Mais une fois qu'il remontait sans défiance l'escalier, derrière sa bonne, voilà que la porte des Russes s'ouvrit comme une trappe. Trois bras le happèrent, et il s'engouffra dans l'appartement, traîné, enlevé, escamoté en un clin d'œil. Il se retrouva dans la grande chambre claire des jeunes

filles, qui le considéraient de leurs grands yeux de chattes taquines et énigmatiques.

— Oh ! vraiment, Poum ! dit la plus âgée, est-ce que vous avez été malade, qu'on ne vous voit plus ?

— Il est un peu pâle, dit la cadette.

— Il faut le coucher bien vite et appeler le médecin, dit la moyenne.

Poum fut fourré incontinent dans un lit, avec trois édredons sur le corps, six couvertures et un bonnet de nuit dont on l'affubla.

— Il a la fièvre, dit celle qui avait les cheveux couleur de pain trop cuit.

— Il a une mauvaise langue, dirent les cheveux maïs.

— Allons-nous le saigner, le purger, lui mettre un vésicatoire, le couvrir de cataplasmes, lui faire boire de la tisane amère, lui donner un bain de pieds bouillant, ou simplement lui couper le bout du nez, pour qu'il se mouche plus facilement ? demandèrent les cheveux couleur de bière.

— Qu'il prenne d'abord de l'émétique pour vomir, dit la robe verte, il a avalé une grenouille qui lui chante dans l'estomac. Tenez, Poum, man-



Trois bras le hapèrent. (P. 191).

gez ces pastilles, mon ami, c'est de l'excellent émétique. Macha ! la cuvette !

— Quand ce sera fait, dit la robe bleue, apparaissant armée d'une pompe hydraulique que Poum connaissait très bien, nous lui donnerons un petit remède, bien chaud, bien bon ; voulez-vous vous déboutonner, Poum, s'il vous plaît ?...

Là, Poum joignait les mains et s'écriait d'une voix lamentable :

— Je ne suis pas malade, je n'ai pas de grenouille dans le ventre, oh ! laissez-moi aller, laissez-moi aller ! ou je le dirai à maman !

— Ah ! ah ! s'écrièrent trois voix irritées et terribles. Ah ! ah ! monsieur le capitaine rapporteur ! Anna, vite, apportez le knout !

— Oh ! non, non, non ! gémissait et implorait Poum, je ne le dirai pas à maman !...

— Poum, dit la robe marron d'un air de regret, cela me fait beaucoup de peine, mais je ne vois aucun moyen de vous épargner le knout. Vous n'avez voulu prendre aucun remède. Vous voulez rapporter à votre maman...

— Non, non, balbutiait Poum.

— Laissez-moi parler, Poum. Toute la question

est de savoir si vous préférez recevoir le knout ou une fessée, avec des verges trempées dans du vinaigre.

— Cependant, interjeta la plus grande, il y aurait un moyen de vous épargner ce châtiment... Voulez-vous m'épouser, Poum ? je serai votre femme. Vous comprenez que si vous êtes mon mari, personne n'osera vous battre.

— Oh ! oui, oui, mariez-moi tout de suite ! suppliait Poum.

— Bien. Mais vous sentez que je veux un mari très brave, car vous êtes un peu poltron, mon ami, et cela ne me convient pas... Vous allez donc, s'il vous plait, subir trois épreuves : la première sera d'entrer dans le cabinet au charbon où, vous le savez, est enfermé notre ours Grrroudiboucharof, celui que vous entendez grogner si souvent derrière la porte ; la seconde consistera à aller embrasser notre grand chien Wolff qui vous inspire une telle épouvante : vous lui mettrez les mains autour du cou, et vous lui direz : — « Ne me mange pas, frère ! » Alors il vous mordra l'oreille ; l'oreille lui restera dans les dents comme un couvercle, et il us couiera de la tête tout un régiment de petits

soldats de plomb dorés avec lesquels vous pourrez vous amuser toute la journée !

— Il a peur, il a peur !... Il a peur de l'ours, il a peur du chien ! crièrent les deux autres sœurs.

— Alors, dit l'aînée, je me contenterai de la troisième épreuve. Voici une pomme et voici un couteau, coupez cette pomme.

— Oh ! non ! gémit la fille aux yeux bleus d'étoiles, ô pauvre petit Poum, ne coupez pas... Oh ! quel malheur pour lui s'il coupe la pomme !

— C'est une pomme fée ! sanglotèrent les yeux d'eau verte. O ma sœur, ne forcez pas Poum à la couper ! Vous savez bien qu'aussitôt qu'il l'aurait fait, tout le jus de la pomme s'écoulerait... et ce serait une telle inondation que nous serions tous noyés en une seconde !

— Et elle ne vous dit pas que dans cette eau il nagerait une quantité de crocodiles et de serpents noirs qui vous mangeraient, en ne laissant que vos petits souliers.

— Alors, que Poum m'embrasse ! Il est ma femme, et je le prends pour mari ; je veux dire : je suis sa femme. Baisez-moi, petit homme ! Mieux que cela. Comment, est-ce ainsi qu'on embrasse

sa femme? Mais, monsieur, vous ne m'aimez pas? Embrassez vos belles-sœurs, que je voie si vous vous y prenez mieux. Elles vous feront leur cadeau.

— Tenez, Poum, dit l'une, voilà une petite dragée, mangez-la.

— Tenez, dit l'autre, voilà un petit sou de cuivre, ne le mangez pas.

— Venez maintenant, mon petit mari, dit la troisième, je vais à mon tour vous faire mon petit cadeau. Macha! Hein, ma chère, vous savez ce que je veux dire, hein, apportez-moi, je vous prie, hein, un petit pot de vinaigre, et vous, Anna, hein, le... vous savez bien, le... mon Dieu, le nom m'échappe, le....

— Les pincettes! suggéra-t-on.

— Le balai?

— Vous brûlez, mais ce n'est pas encore cela. Poum, mon cher mari, souffrez que je déboucle votre petit pantalon et que je voie si votre chemise...

— N'est-ce pas le knout que vous voulez dire?

— Si, si, s'écria-t-elle, le knout, le knout!

Et les deux autres, comme folles, de hurler :

— Le knout! le knout trempé de vinaigre, pan, pan, fort, fort, clac, clac!

Mais Poum, aussi rouge qu'une tomate, se débattait, pris d'une fureur héroïque : il déchira la robe verte, arracha une pincée aux cheveux maïs et griffa les yeux de violette d'une estafilade saignante ; il gloussait comme une poule éperdue, en renversant les meubles et en courant à travers l'appartement, toujours poursuivi par les trois sœurs.

Par bonheur, la porte de la cuisine était ouverte, il s'y jeta et grimpa l'escalier de service avec une vélocité de lièvre traqué ; en route il perdit un de ses souliers, et jamais plus, jamais plus ne pardonna aux demoiselles russes, ni ne voulut seulement les revoir ou leur parler !



L'autre grand-père

— Poum, avait dit la maman, tu auras bien soin de grand-père Ambroise !

Depuis qu'il habite Paris, Poum a fait plus ample connaissance avec grand-père Ambroise, qui est le papa de maman. Poum est enchanté d'avoir maintenant deux grands-papas. Jusqu'ici M. Vernobre était son seul vrai grand-père. Poum avait bien entendu parler de l'autre quelquefois, mais il ne l'avait jamais vu. Grand-père Ambroise était trop vieux. Il ne quittait jamais Paris. Et Poum, qui a huit ans, de tenir par la main, et de guider gravement l'ancien, qui en a soixante-dix.

— Attends ! dit-il d'une petite voix tranchante. Tu vois bien qu'il y a des voitures... Prends donc garde, tu as failli te faire écraser !

Ils se dirigent vers le Guignol, et on croirait, à les voir, que c'est Poum qui y conduit grand-père. Il lui dit :

— Viens voir Polichinelle !

Il l'entraîne dans l'enceinte, le fait asseoir sur une chaise et commande :

— Paye !

L'autre s'exécute lentement, à regret ; ses doigts noués et tremblants fourragent le porte-monnaie

— Madame, dit Poum à la loueuse de chaises, donnez-moi un sucre d'orge !

Il tend deux sous et feint de ne pas remarquer grand-père qui louche vers le sucre d'orge, tousse de désir, rougit et finalement tire la manche de Poum.

— Donne-m'en un peu ! soupire-t-il. Poum avec ses dents casse un tout petit morceau et le cède avec grandeur d'âme à grand-père Ambroise qui renifle de plaisir et suce le délicieux débris avec un bruit de lèvres et de baisers.

— Maintenant, écoute bien la pièce ! recommande Poum.

Et de temps à autre, pendant que Guignol rosse la concierge, ou coiffe le bailli d'un pot de chambre ; que le gendarme a le nez pris dans une porte ou que le crocodile s'étouffe en avalant un matelas, Poum donne de grands coups de coude à l'ancêtre et dit :

— Comprends-tu ? Hé ! comprends-tu ?

Et il reprend :

— Pourquoi que tu ne ris pas ? Ris donc !



— **Madame, dit Poum, donnnez-moi un sucre d'orge. (P. 202.)**

Mais, agacé par ce bruit de coups de bâton qui claquent, cet imbroglio où l'on reçoit des meubles sur la tête, où l'on vous enfonce le corps à travers les murs, où l'on vous passe et repasse une armoire à glace sur le cou, ce drame sinistre et grotesque

où l'on vous assomme, où l'on vous étripe, où l'on vous roue, où l'on vous pèle, où l'on vous désosse, grand-père murmure :

— Allons-nous-en, Poum, allons-nous-en !

Mais l'enfant, ravi et très excité, répond sans l'entendre :

— V'là Guignol qui casse le « vieux » en deux, oh ! là là ! Il prend le balai maintenant. Il lui frotte la figure avec l'éponge à lessiver le parquet ! Il lui met la tête dans le baquet !...

Grand-père a un petit tremblement de tête, il se fâche et grommelle, en haussant les épaules. Mais, sur la scène, le « vieux » se relève, arrache à Guignol son gourdin et lui flanque une volée magistrale, qui roule comme une grêle d'applaudissements de la claque. Grand-père à ce coup de revanche s'illumine, se dresse à moitié, et son petit rire strident domine, en fausset de vengeance satisfaite, les gammes de joie cristallines des enfants !



L'autre grand'mère

Poum songe.

Il n'y a plus de grand'mère Vernobre; elle est morte depuis longtemps. Poum ne l'a jamais connue. Il se souvient seulement d'un pastel qui ornait jadis le cabinet de travail de M. Vernobre. Mais c'était le portrait d'une très jeune dame; tandis que grand'mère Vernobre était devenue si vieille, à la fin, qu'on la conservait dans un placard. Du moins, Firmin, le valet de chambre, l'a souvent affirmé à Poum. Une ou deux fois par an, on la sortait. Elle ressemblait aux femmes de cire des coiffeurs, avec un petit bonnet blanc à la place des cheveux. On n'ouvrait jamais les rideaux de sa chambre, où n'entraient que des hommes noirs, médecin et notaire. Poum était persuadé que le soleil l'eût fait fondre. Elle ne mangeait pas, elle ne buvait pas, elle ne dormait pas. Alors,

à quoi servait-elle?... A présent, elle est morte, dans le paradis. Où l'a-t-on mise? Dans le placard des anges ?...

Mais il y a une autre grand'mère, Théodosie, femme de grand-père Ambroise. Depuis qu'on est à Paris, on la voit. Elle ressemble à un perroquet. Elle a une touffe sur la tête, un bec recourbé, un châle vert. Elle prend du tabac en tournant la tête de côté. Elle a des principes arrêtés sur l'éducation; il faut se tenir droit et savoir sa fable!

— Poum, sais-tu ta fable?

Quelle fable? *Le Loup et l'Agneau? Le Corbeau et le Renard?* Elle ne précise pas, ça lui est égal; ou bien elle veut parler d'une fable mystérieuse, inconnue de Poum lui-même, dont il cherche le titre, en se torturant la cervelle. *Sa* fable! Évidemment, c'est une fable qui lui appartient? *Sa* fable! L'a-t-on faite pour lui? Qui les fabrique, d'abord, ces vilaines fables qui mettent la mémoire de Poum au supplice? Poum envoie au diable les fabricants de fables... Non, il n'a pas de fable à lui! Il ne veut pas en avoir! Il a horreur des fables.

— Poum, tiens-toi droit!

Il se raidit, il s'empale. Ses genoux se pétrifient; il va lui pousser de l'herbe sous le nez. Des siècles s'écoulent. Pourquoi faut-il se tenir droit? Risque-



Elle prend du tabac en tournant la tête de côté. (P. 206.)

rait-il de devenir bossu? Il lui grimpe des fourmis le long des jambes. C'est drôle, ces fourmis qu'on ne voit pas. Mais on les sent, ah! oui!

Grand'mère a un petit doigt qui sait tout. C'est

un oracle. Il s'exprime, comme les oracles, en termes solennels et vagues :

— Poum, tu as été gourmand.

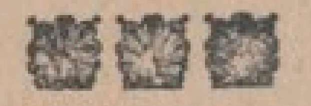
Et Poum rougit. C'est vrai! Dans le temps et dans l'espace, au cœur de l'absolu, il est indubitable que Poum a été gourmand.

— Poum, tu as fait un petit mensonge.

Et Poum blêmit. Oui, il a fait un petit mensonge... Hier, avant-hier, au jour de l'an passé? Ne précisons pas... Comme le petit doigt de grand'mère est instruit!

Il n'en a pas l'air; c'est un doigt comme un autre, blanc, sec, avec un ongle pointu qui, sans doute, au fond de l'oreille, gratte des secrets. Une bague orne ce doigt, une cornaline gravée : on y voit une tête avec un casque. Un pompier? Ce doit être lui qui sait et qui parle...

— Poum, sais-tu ta fable? Tiens-toi droit!



Poum au Jardin des Plantes

Ce jour-là, Poum fut confié au cousin Stép, son aîné de six ans, qu'il adorait et redoutait. Stép conduirait Poum au Jardin des Plantes. Dès qu'ils furent dans la rue, Stép alluma un gros cigare, et, comme ses parents lui défendaient de fumer, il fit appel à l'honneur de Poum pour que le secret en fût gardé.

— Ce n'est pas, comme tu pourrais le croire, que j'aie le moindre plaisir à respirer cette fumée! Mais, seule, elle guérit une étrange maladie que je me dois de cacher à mes parents, car ils en seraient bien affligés. Quand je ne fume pas, Poum, il me prend un vertige et j'ai envie de me jeter sous les roues des omnibus. Tu conçois l'étendue d'un pareil malheur. Une fois que je serais

mort, comment ferais-tu pour te débrouiller seul dans Paris? Tu serais à jamais perdu; et les voleurs de chiens, qui enlèvent aussi les petits garçons, t'emmèneraient dans une cave où l'on fabrique du cirage avec des os de mort.

— Je ne dirai rien, Stép, je te le promets.

— Nous allons donc parcourir le Jardin des Plantes, mon petit Poum, et admirer quantité d'animaux singuliers et rares. Ne néglige aucune occasion de t'instruire. Quelques notions élémentaires te seront profitables. As-tu pris des morceaux de sucre dans ta poche? Non? En ce cas, j'en ai. Achetons aussi du pain à la marchande.

Stép acheta deux boules de son, dont Poum renifla le parfum et admira le beau ton intérieur de mastic. Le grand jardin, tout bruissant de cris et de battements d'ailes, exhalait l'odeur des bêtes : on apercevait, à travers les éclaircies de verdure et le treillis des enclos, de jolies taches claires ou sombres : pelages, zébrures, toisons, flamboiements d'oiseaux aquatiques, roues bleues ocellées des paons.

— Ces animaux qui ressemblent à de grosses

femmes en robe de soie noire s'appellent, Poum, des otaries. Elles mépriseraient ton pain. Mais jette-leur un poisson cru, et tu leur feras plaisir.



Dès qu'ils furent dans la rue, Stép alluma un gros cigare.
(P. 209.)

Poum confessa qu'il n'avait pas de poisson cru sur lui.

— C'est fâcheux, extrêmement fâcheux. Et je lis dans leur œil un reproche amer : « Comment!

se disent-elles, voilà un petit garçon qui vient nous rendre visite et qui ne nous apporte rien! » Es-tu sûr de ne pas avoir une petite sardine fraîche dans ta poche? Non! pas le moindre morceau de baleine? Allons! tant pis!

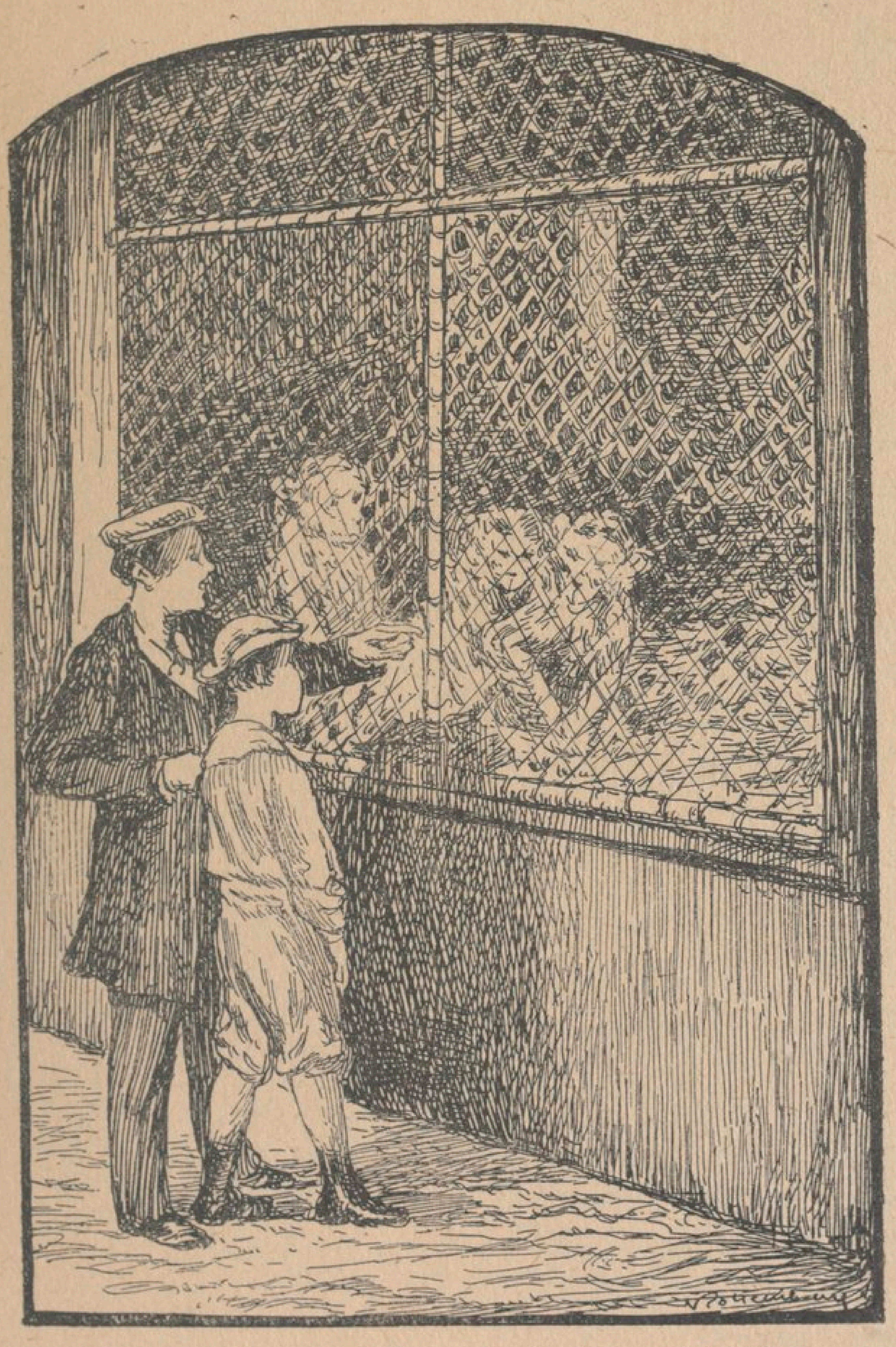
Poum, affecté, baissa la tête.

— Que tu aies manqué à ce point d'égard avec les otaries, Poum, cela ne tirera pas à conséquence. Mais sache qu'il est des animaux extrêmement susceptibles. Susceptibles et féroces. Incapables d'admettre le plus léger oubli. Je n'en veux citer qu'*Un*, le plus cruel, le plus terrible, le plus sanguinaire de tous. Avant-hier encore, je lisais dans le journal qu'*Il* avait dévoré un petit garçon qui ne lui avait pas tiré à temps son chapeau.

La phrase elliptique de Stép fit croire à Poum que l'animal en question portait un chapeau : son trouble s'en accrut.

— Quel... quel... quel est cet animal si méchant? balbutia-t-il.

— Je préfère ne pas le nommer, Poum. N'y pensons pas. J'espère qu'on l'aura renfermé dans sa cage. A moins que... à moins que... ce ne soit



— Ne trouves-tu pas qu'il y a entre eux et toi un certain air de famille (P. 217.

l'heure où *Il* se promène en liberté! Dans ce cas, peut-être ferions-nous mieux...

— Oh! allons-nous-en, Stép, allons-nous-en!

— Rassure-toi, Poum. Je me souviens : *Il* est malade en ce moment. Rappelle-toi ce jour où les noyaux de cerise te firent mal. De même, *Il* n'a pas digéré les boutons de culotte du petit garçon.

— Est-ce que... c'est un ours?

— Oh! non, pauvre petit Poum; l'ours blanc du pôle est débonnaire à côté de *lui*. Nous parlons d'ours; les voici. Fais-leur des petites boulettes de pain presque invisibles. Plus la boulette est petite, plus ils l'aiment. Ne la leur jette pas trop fort, de peur de te précipiter dans la fosse.

— Mais, Stép, ils n'ont pas l'air de voir mes boulettes.

— C'est qu'ils n'ont pas mis leurs lunettes. Ils préfèrent d'ailleurs le pain rassis. Passons aux crocodiles. Leur régal est l'eau sucrée. Lance ce morceau de sucre dans le petit étang où ils se baignent. Ils témoigneront un plaisir sans bornes. Vois quelle gueule ils ouvrent! Tu n'en ferais pas autant.

Poum se disloque la mâchoire, fait claquer ses dents. Mais le souvenir de l'animal monstre, de l'animal susceptible et sanguinaire, soudain le rend pâle.

— Stép, comment... s'appelle-t-*Il?*

— Un crocodile, mon ami.

— Non, Stép, le... l'*Autre?*

— Ah! je n'y songeais plus. Je ne puis te dire que la dernière syllabe de son nom. Elle sonne le glas de la terreur, elle est lugubre et pathétique comme un beuglement dans les ténèbres

Et Stép répéta, en enflant la voix :

— Meau! Môôô! Môôô!

Poum, très impressionné, se tortura la cervelle.

— Ce n'est pas un lion, Stép?

— Un lion?... Tu m'étonnes. Un lion est un lion, une bête assez terrible, évidemment, mais qui passe pour loyale, dédaigneuse et superbe. J'aimerais mieux, Poum, je le dis sans fard, me trouver seul dans la cage aux lions, à l'heure où ils grondent après leur viande crue, que de me rencontrer nez à nez avec le... *Môôô!*

— Mais, Stép, à quoi ressemble-t-il?

— A rien, Poum, et voilà le curieux. Figure-toi bien qu'il a une tête de cheval, un cou de cigogne, un renflement assez extraordinaire sur le dos; imagine d'abord une montagne, puis une vallée, puis une montagne. Il a des pieds de bœuf et une queue d'éléphant. Enfin, il y a en lui du chat, au moins dans la première syllabe de son nom... Mais admire ce héron. Je le crois empaillé. Non! car il s'administre un clystère avec son bec... Singulier usage de ce peuple. N'est-ce pas, Poum? Ce n'est pas toi qui resterais ainsi immobile, sur une seule patte.

Poum se tient à cloche-pied et avoue qu'il ne saurait, sans fatigue, prolonger cette épreuve.

— Voici les singes!... Ne trouves-tu pas... oui... je me convaincs à la réflexion qu'il y a entre eux et toi un certain air de famille... Es-tu bien sûr de ne pas avoir des cousins égarés dans ce pavillon? Tiens, ce gris qui a une calvitie déplacée, et qui te fait des grimaces, comme s'il te reconnaissait? Donne-lui du pain. Vois comme il t'implore, en se grattant à un endroit que les convenances m'interdisent de nommer... Et ce gros vilain qui a les yeux rouges! Et cet autre qui

se balance au trapèze la tête en bas!... Je pense que tu aurais fait preuve de tact et d'amabilité en leur offrant un flacon d'eau de Lubin ou d'essence de roses. Ils s'en seraient parfumés, et ce n'eût pas été un mal... Comment! petit malheureux, tu leur as donné *tout* ton pain, *tout*, sans réserver une miette pour le...

— Oh! rachetons-en vite, Stép, rachetons-en!

— Voyons, faisons mieux!... *Il* adore le chocolat... Non! il préfère un beau sucre d'orge... Ah! miséricorde, il est trop tard! Le voilà, Poum, le voilà qui vient!... Comme il balance la tête, comme il ouvre la bouche! Il va crier! Il roule les yeux!... Le voilà, Poum, 'est lui, le plus cruel des...

Mais Poum affolé s'enfuyait à toutes jambes, en poussant des cris qui émurent les nourrices et surprirent le zèbre, — des cris d'égorgé qui fondirent en affreux sanglots, quand il vint, aveugle de terreur, tomber dans les jambes d'un garde.

Celui-ci, grosse figure rouge, le secoua :

— Qu'est-ce que vous avez, mon petit ami?

Un cercle se formait. Stép accourait haletant :

— Il a peur du chameau, fit-il.

Et Poum, dont les cheveux se dressaient sur la tête, entendit un éclat de rire universel qui le rassura en l'humiliant. Mais il n'en voulut pas à Stép pour cela, tant était grand l'ascendant qu'exerçait sur lui son protecteur et son bourreau.



Pâques fleuries

Poum vient d'avoir neuf ans. C'est un personnage.

Bertha, sa bonne, dit maintenant, en parlant de lui : monsieur Boum : Et tout à l'heure, en rentrant dans la petite chambre tendue de perse claire — tiens! il y a du soleil aujourd'hui! On voit le matin par la fente des rideaux! — elle va s'informer (Poum y songe avec orgueil) : « Monsieur Boum a-d-il bien dormi? » et, parce que c'est dimanche, elle ajoutera (la langue de Poum, à cette idée, se promène sur ses lèvres) : « Monsieur Boum veut-il brendre son chocolat? »

Oui, monsieur Poum y consent... On a beau être une grande personne, le chocolat, c'est une très bonne chose. « Vous en mettrez trois barres,

a-t-il été dire à la cuisinière, hier, avant de se coucher... vous entendez, Marianne, trois barres!... » Et Marianne a promis. Poum renifle déjà l'exquise odeur... Justement, voilà Bertha... La porte s'entre-bâille tout doucement. La tasse mirifique apparaît. Il en monte une fumée légère, Poum distingue, rangées en pile sur le plateau, de belles rôties dorées, beurrées... Décidément, rien ne vaut le chocolat de Marianne, épais, chaud, crémeux... Quel parfum! Poum dilate ses narines.

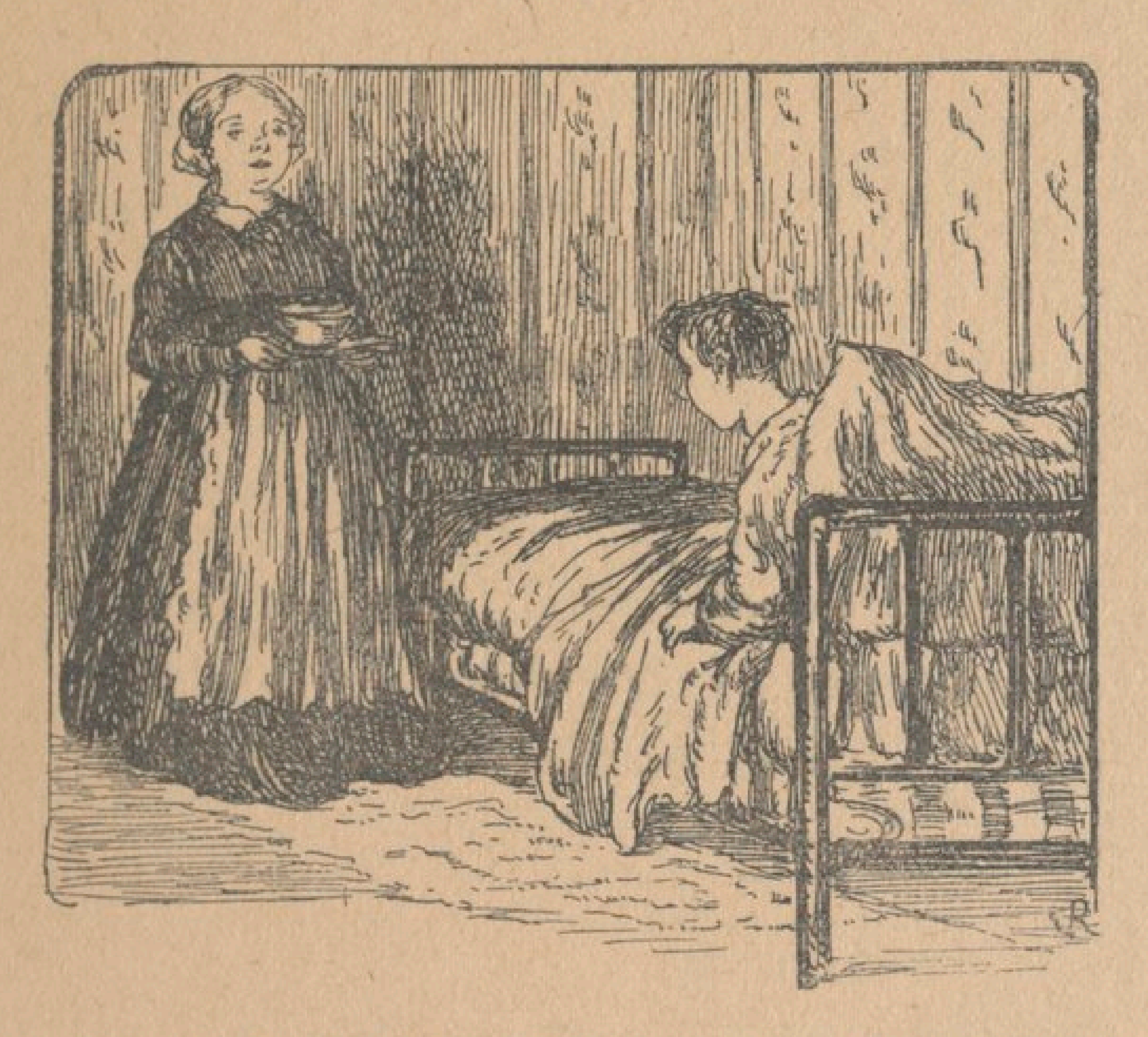
— Donnez vite, Bertha, donnez vite!

Horreur! c'est du bouillon aux herbes... Qui a dit d'apporter à Poum du bouillon aux herbes?

— Fotre maman donc!... Ce n'est bas la beine de me regarder avec des yeux de merlan frit. Monsieur Boum a bien tort. Il baraît gue le chocolat ne convient bas au betit ventre de monsieur Boum... Le chocolat échauffe. Or fous avez le teint brouillé, ces jours-ci, la langue chargée... (la victime tire avec mélancolie une langue de protestation)... au bout du nez même, gue vois-je? un énorme pouton!... c'est le brintemps! monsieur

Boum, c'est le brintemps ! Buvez vite fotre pouillon, fous m'en direz des nouvelles !

Et Poum avec d'horribles grimaces ingurgite l'affreux liquide. Il n'y a pas de justice ! Les pauvres



Quel parfum ! Poum dilate ses narines (P. 222.)

fils sont toujours martyrisés !... Du moins, Poum montrera quelle est l'énergie de son âme ; stoïque, en silence, il achève de boire ; il est plus grand que ses bourreaux... La tasse est vide. Pouah !

— Allons, monsieur Boum, debout ! C'est fête

aujourd'hui. Fous allez mettre fos beaux habits bour aller à la messe.

Poum hoche la tête, d'un air pénétré. Oui, il est au courant. C'est la fête des Rameaux. Sa maman, l'autre jour, lui a expliqué. Et prolixe, à son tour, il raconte :

— Vous savez bien, Bertha?... la fête de Jésus, le roi des Hébreux, il y a longtemps, longtemps, quand il est entré dans une ville qui s'appelle... vous savez bien... Mathusalem?

— Chérusalem, fous voulez dire!...

— C'est la même chose!... Il était sur son âne, un petit âne gris, à raies, bien propre, tout pareil à Mustapha, quand on vient de lui faire son pansage et qu'il a les sabots cirés. Et tout le monde de ce temps-là, les beaux messieurs, les belles dames, les capitaines, ils avaient tous cueilli des palmes, c'est des grandes feuilles! avec des rameaux, et ils criaient : Oh! là! là! Oh! là! là!...

— Hosannah! fous foulez dire.

— Oui... alors, depuis, on a nommé ça la fête des Rameaux...

Poum s'arrête et, modeste, attend un compliment.

— Si fous gigotez de la sorte, fos bottines ne seront chamais boutonnées!

Poum sourit avec condescendance. Bertha n'a rien compris du tout!... C'est trop savant; elle est stupéfaite. Fier, il se tait; un doute, pourtant, lui travaille l'esprit.

— Dites, Bertha... Est-ce que c'est le même Jésus qui vient mettre des bonnes choses dans les souliers, à Noël?... Est-ce que c'est le petit Jésus?

— Bien sûr, monsieur Boum!

— Je le savais... Dites, Bertha, est-ce que c'est aussi le même qui va mourir à la fin de la semaine, et pour qui on chante à l'église quand elle est toute tendue en violet?

— Oui, monsieur Boum, c'est le bon Dieu gui est mort pour nous sur la croix et gui est ressuscidé.

— Je le savais... (Poum s'agite. Ça ne finira donc jamais, cette bottine!)

— Aujourd'hui, Bâques fleuries. Restez tranguille!... Demain, lundi saint. Cheudi, les cloches s'en vont. Samedi, elles reviennent, et dimanche, dimanche brochain, monsieur Boum....

— J'aurai un bel œuf de Pâques!

Et Poum, enfin chaussé, steppe par la chambre, en claquant des mains. Bertha le rattrape, au milieu d'un saut de cabri.

— Bravo, monsieur Boum! Foilà de la religion... Fous oubliez gue Jésus, Nodre-Seigneur, ne fait des cadeaux gu'aux enfants sages.

Mais Poum, incrédule, ricane.

Et tandis que Bertha lui passe le peigne fin dans les cheveux, il déclare d'un ton tranchant :

— Le bon Dieu ne peut pas faire tous les cadeaux lui-même. Alors il donne ses commissions aux parents. Grand-papa Vernobre, par exemple, sait qu'il doit m'acheter un cheval mécanique.

— Comment, monsieur Boum! Mais fous n'y bensez pas! Dire des choses bareilles! Fous mérideriez de ne jamais plus drouver, à Noël, de chocolats dans la cheminée. Et fous bouvez être sûr qu'en fait d'œuf de Bâques, les cloches, si elles fous ont entendu, ne fous rabborteront rien, rien, rien.

Qu'est-ce que Bertha raconte donc? Poum glisse de son côté un regard qui interroge. Vraiment, pour qui le prend-elle?... Les cloches, c'est de

l'histoire ancienne! C'était bon l'an dernier, quand il était petit... Mais il a neuf ans, depuis six jours. Il sait bien ce qui en est.

Pourtant Poum n'est pas aussi rassuré qu'il en a l'air. On a vu des choses plus étranges, après tout...

Bertha reprend :

— Allons, enfilez fotre betite culotte. Là! dans quelgue temps, lorsque fous aurez avalé trois mille six cent cinguante bouillons aux herbes, fous aurez le droit de barler.

— C'est-il bien vrai, Bertha? Est-ce que les cloches s'en vont?

— Si elles s'en vont, monsieur Boum! Cheudi, dans la matinée, faites attention. Fous n'avez qu'à lever le nez en l'air! fous les verrez se mettre en route bar longues bandes, toutes, les betites, les moyennes, les crandes, dans leurs ropes vertes, dans leurs ropes chaunes, dans leurs ropes noires. Elles s'en vont à Rome, à trafers le ciel. Mais il faut choliment regarder, car elles s'envolent en silence et courent si vite, gu'on les cherche à beine, crac! elles sont déjà loin!

Oui, c'est bien possible!... Poum se rappelle sa

stupeur, l'an dernier. Sans doute, il est un esprit supérieur maintenant; on ne l'attrape plus... il se méfie!... N'importe, il y a tant de faits qu'on ne s'explique pas... Et puis, il a beau faire, dans son âme enfantine règnent tant de craintes superstitieuses! Tant de mystères l'enveloppent!... Il paraît que les couteaux en croix, une salière qui se renverse sur la nappe, cela présage des aventures fatales. Une glace cassée, grand-papa l'a dit assez souvent, rien de plus terrible! La nuit enfin, dans les pièces désertes, est-ce qu'on peut savoir ce qui se passe?...

Poum réfléchit.

— Fous fous êtes encore rongé les ongles, monsieur Boum, dit Bertha qui profite de son silence pour les lui curer soigneusement, avec la petite lime pointue que Poum déteste... Cerdainement, au lieu d'un chefal mécanique, les cloches vous rabborteront cette fois un bot de moutarde dans lequel fotre maman fous trembera le bout des doigts pour vous abbrendre!

— Et pourquoi s'en vont elles, dites, les cloches?

— Parce gu'elles sont tristes, à cause de la mort

de Notre-Seigneur. A Rome, brès du Bape, elles s'agenouillent, elles brient... Mais le samedi, quand elles safent que le bon Dieu va ressuscider, elles s'en reviennent en chandant : Bing! Bang! Elles draversent l'air bar milliers... Chacune reconnaît son clocher. Doutes, les betites, les moyennes, les crandes, dans leurs ropes vertes, dans leurs ropes chaunes, dans leurs ropes noires, elles rabbortent aussi des œufs, des betits, des moyens, des crands; et quand elles passent au-dessus des chardins, elles secouent leurs ropes, en chandant toutes ensemble : Bing! Bang! Bing! Bang!... Et les blates-pandes sont jonchées d'œufs, d'œufs chaunes, rouges, verts, bleus, lilas. Il y en a dans les pordures. Il y en a dans les massifs... Fous en afez assez ramassé l'an dernier, monsieur Boum! Blein le defant de fotre blouse!...

C'est vrai! Elle a raison, Bertha... Seulement, Poum n'a jamais pu les voir, ces fameuses cloches... Pendant qu'il cherchait les œufs dans l'herbe, entre les branches, parmi les feuilles, toujours elles en profitaient pour fuir... Elles volent si vite!

— Fous souvenez-fous, monsieur Boum? Fous

afez même reçu, juste sous la fenêtre du grenier à foin, dans le botager, une volée de tout betits œufs en sucre qui fous ont fait des rouges à la joue. Ils dombaient du ciel, évidemment. Mais le temps de fous relever, ah! ouiche! plus bersonne...

— C'est vrai, concéda Poum, rêveur... Et sait-on pourquoi elles se dépêchent tant?

— Bour ça, dit Bertha, les avis sont bartagés. Les uns brétendent qu'elles ont beur de s'enrhumer en route; d'autres, qu'elles ne veulent pas mondrer leurs chambes.

Leurs jambes!... Poum, cette fois, prit l'air grave d'un homme à qui l'on n'en conte pas. Était-ce croyable, voyons?... Mais, visiblement, il demeurait perplexe.

— Là! fous foilà brêt! Neuf heures! Regardez-fous dans la glace.

Et tandis que Bertha, d'un tour de main, ouvrait les croisées toutes grandes, M. Poum jeta un coup d'œil satisfait à son col blanc, à son costume de velours, à sa mine imposante. Puis il courut à la fenêtre et, penché sur la rue pleine de monde, sans plus penser à rien, il salua gaiement le clair soleil de Pâques fleuries. Un carillon joyeux son-

nait là-bas, du côté de l'église, au-dessus des arbres dentelés de feuilles fraîches et des trottoirs avec leurs étalages de buis, dont l'odeur amère flottait dans le ciel bleu.



Poum amoureux

Poum, depuis quelques jours, languit.

Bertha, sa bonne. le lui a dit tout à l'heure en l'habillant : « Monsieur Poum, fous êtes amoureux. » Et de fait, Poum ne mange plus avec la même voracité les bonnes galettes croquantes que la cuisinière confectionne; il se laisse curer les ongles avec patience; il ne frappe plus du pied quand Bertha veut démêler sa tignasse, même il exige que la raie soit droite; il se fait, plusieurs fois par heure, de généreuses applications de pommade. En un mot, il veut plaire.

Zette est l'enchanteresse. Poum, l'autre semaine, a découvert, pour la première fois, combien sa petite amie lui était chère. Jusqu'ici elle n'avait été que la compagne de jeux, un camarade avec qui

on ne se gêne pas, un ami en jupons, un peu plus enfant, un peu plus fantasque, un peu moins intelligent, — les filles ! — mais bien gentil tout de même... Voilà si longtemps que Poum la connaît, la petite de Falcord ! Jamais, même obscurément, il ne s'était avisé encore de s'apercevoir que Zette est, avec ses neuf ans, devenue une vraie demoiselle, qu'elle a la peau douce, les cheveux couleur de miel, si fins, si fins, et des yeux marrons, luisants, dont le regard vous rend tout drôle.

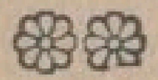
C'est à une matinée chez grand'mère Ambroise que Poum a été frappé de cette révélation. Et la cause? Très simple. Une espèce de grande asperge, qui a certainement du sang de navet dans le corps ! Le jeune du Traçoir, que Poum déteste. En voilà un poseur, parce qu'il s'appelle *du* et que ses parents gagnent trois millions par an, en vendant des gilets de flanelle !... Zette lui a parlé tout le temps, a fait semblant de ne pas connaître Poum, lui a même tourné le dos quand il offrait l'assiette de petits fours, au goûter. Tout ça parce que Poum a refusé d'abord de jouer « au mari ». Un jeu inventé par Zette, qui consiste à faire les commissions, à porter la queue de sa robe, à payer les

fournisseurs quand ils viennent apporter du linge ou un chapeau pour les poupées.

Depuis ce jour-là, Poum est triste. Tout l'ennuie. Il a beau faire dehors un soleil magnifique, l'azur lui paraît gris; gris, les arbres avec leur frissonnant feuillage nouveau; gris, le soleil!... Son petit cœur lui pèse, gros de rancœur, et de langueur et d'amertume. Mélancoliques, les jouets s'entassent, dans un coin. A une panoplie, un costume de sous-lieutenant de cuirassiers pend lamentablement; et les livres même où Poum, d'habitude, penché sur la table, la tête dans ses poings, s'enivre avec frénésie d'aventures lointaines, — les livres poussiéreux ne le tentent plus.

Jamais Poum n'a éprouvé cela. Jamais, même au temps où, dans le grand jardin de son enfance, petit enfant émerveillé, il allait se blottir dans les jupes de Mad!... Ah! cousine Mad! la bonne fée qui le consolait quand il avait eu de la peine, l'amie un peu maman qui d'un mot changeait en rires ses chagrins, avait la voix si tendre, séchait les larmes d'un baiser!... Elle avait aussi la peau douce, et des cheveux dorés si fins, si fins, avec des yeux bleus, dont le regard vous enveloppait comme une

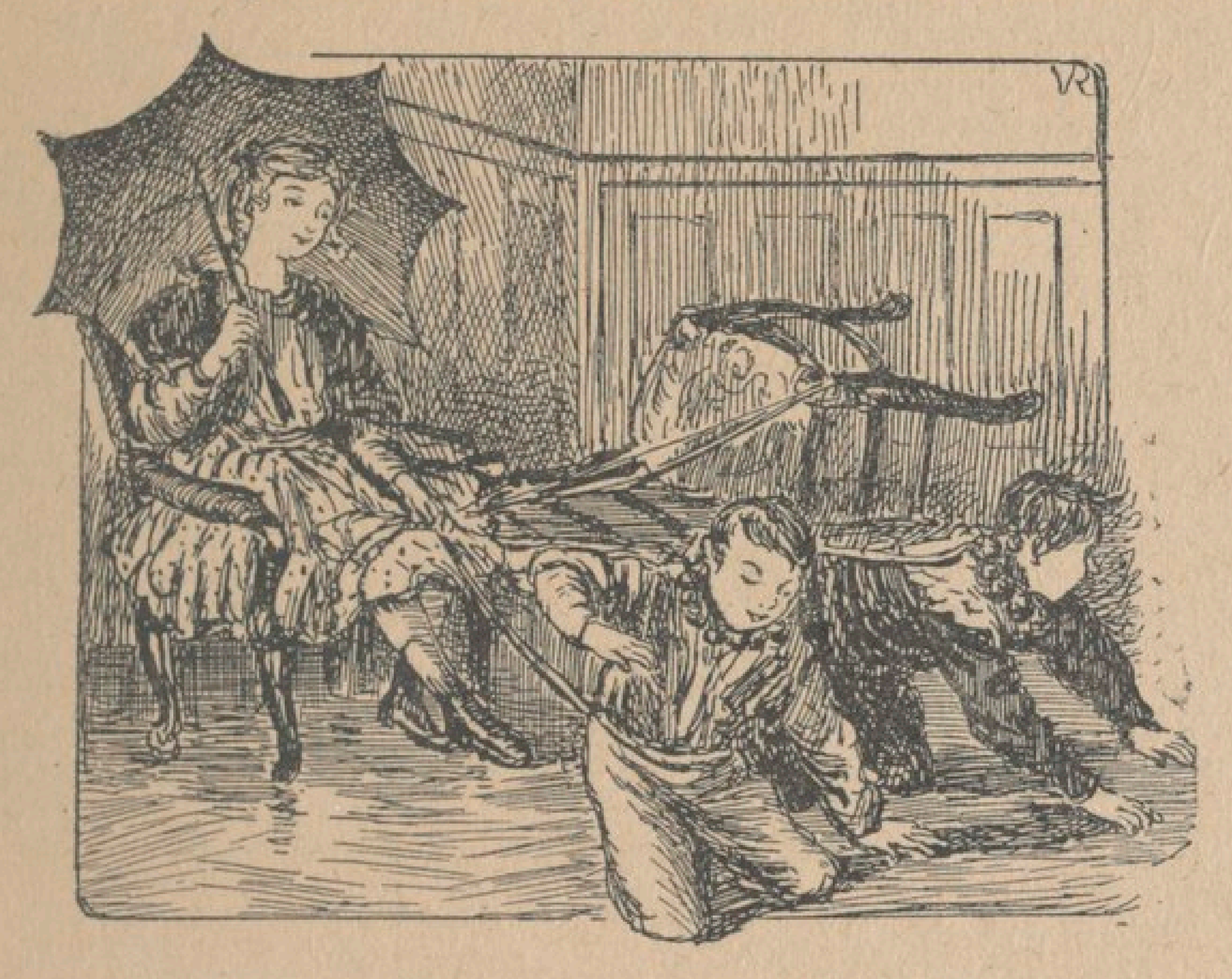
caresse!... Cousine Mad! la première femme de Poum, celle qu'il devait épouser, quand il serait grand. Mais voilà! Poum n'a pas grandi assez vite. Alors, elle s'est mariée avec un autre. Elle est partie loin, bien loin... Zette ne lui ressemble guère! C'est une méchante... Mais elle a, quand elle veut, une manière si gentille de vous regarder aussi, en souriant; on a envie de pleurer. Poum l'adore et Poum la déteste.



Quatre heures. Elle va arriver. C'est le jour de maman. Mme de Falcord doit amener Zette pour goûter, et on attend aussi — Poum rêve de meurtres! — le jeune du Traçoir : le choléra l'emporte! Tout est prêt. Le personnel du théâtre des marionnettes, habillé de neuf, est aligné contre un portant. Colombine minaude avec le gendarme. Pierrot regarde le juge d'un air narquois. Il y a en réserve un jeu de l'oie, et de belles guides en cuir jaune, ornées de grelot.

Un coup de sonnette!... Ah! voilà Zette. Poum se précipite au salon. Sapristi! Il y a les trois vieilles demoiselles Hermenet. Elles sont la terreur de

Poum parce qu'elles l'embrassent toutes les trois successivement, avec des nez coupants, des lèvres minces et froides. Il salue Mme de Falcord ; qu'elle est rouge !... c'est sûr, elle va éclater comme un



Au milieu des chaises renversées... (P. 243.)

ballon du Louvre... Poum a pris Zette par la main, et tous deux s'en vont, sans rien se dire, en se contemplant à la dérobée.

Zette a sa jolie robe de soie lilas. Elle a un chapeau et des bas violets, de fins souliers vernis. Qui est-ce qui sent bon comme ça ? ses habits, ou bien

le savon avec lequel elle se lave?... Ah ! mon Dieu ! la bonne odeur ! C'est parfumé comme, dans les champs, le foin coupé, — si doux, si pénétrant que le cœur vous tourne. Zette est bien disposée aujourd'hui. Elle enlève son chapeau, elle consent à jouer au jeu que Poum voudra. Oui, pourvu qu'elle ne fripe pas sa robe, pourvu qu'il ne faille ni courir, ni rester assise, ni aider Poum, elle consent à tout.

C'est bien. Poum a compris. Il voit ce que Zette désire. Il va avoir l'honneur de représenter devant elle une comédie, une de ces pièces comme son génie fertile sait en inventer. Attention ! Le rideau se lève. Que Zette se tienne tranquille; elle n'a qu'à écouter.

Zette proteste. Non ! elle ne veut pas jouer aux marionnettes. Elle connaît toutes les pièces. Elle les trouve idiotes. Poum est un auteur médiocre, un interprète sans génie. Non, non, pas de théâtre. . Autre chose !

Autre chose? A son gré... Quoique horriblement vexé, Poum affecte un détachement suprême. Mais il est chez lui. Il sait ce qu'il doit aux convenances. On a beau le méconnaître, il fera les honneurs

avec grâce... Il n'y a qu'à jouer au cheval : les guides sont toutes prêtes. Zette va passer ses bras dans le harnais, comme ça ! Poum prend les rênes d'une main, le fouet de l'autre. Il l'agite, clac, clac ! On se figure qu'on est au Bois, on tourne autour de la chambre ; c'est très amusant. En route !... Hue, cocotte !

Cette fois, Zette se fâche. Poum est stupide ! A-t-on idée d'un jeu pareil, qui vous met en nage, qui abîme les robes !... Que Poum fasse le cheval tout seul, s'il en a envie... Autre chose ! déclare-t-elle, d'un ton sec. C'est bon pour les garçons, ce jeu-là.

Autre chose ?... Zette est bien difficile ! En vain Poum, de plus en plus ulcéré, s'affirme qu'il faut être gentil avec les petites filles, et, pour se convaincre, il se répète une phrase qu'il a entendu dire hier par Bertha : « Un amoureux doit être galant. » Est-ce absolument nécessaire ?... Bertha doit se tromper. Ce n'est pas la peine d'êdre un homme, s'il faut céder toujours aux caprices des petites filles.

Et tous les deux se mettent à bouder. Zette avec dignité, prend un livre. Poum, d'un air supérieur,

range dans leur boîte les marionnettes. Chacun semble ignorer la présence de l'autre. Zette se plonge dans sa lecture, Poum sifflote. De temps à autre, la gamine jette à sa victime un bref regard malicieux; elle est prête à éclater de rire pour peu que Poum la regarde aussi, mais il fait mine de ranger toujours les pantins. Il souffre, il est très malheureux. Elle ne lui en veut pas...

Dzing!... la sonnette. Ce doit être le jeune du Traçoir. Justement. Il entre. Poum et Zette tournent la tête de son côté. Zette, visiblement, est impressionnée; sur le seuil, le jeune du Traçoir fait un grand salut très correct, les pieds joints, le buste en avant. Il est habillé de velours bleu... A-t-il l'air assez content de lui! Mais voyez-vous ça, l'Asperge! Avec cette figure de papier mâché où il a grêlé des taches de rousseur! cette huppe de chanvre sur la tête!... On dirait une autruche. Poum suffoque.

⁂

Zette s'en est-elle aperçue, ou bien éprouve-t-elle pour l'autruche une sympathie brusque et irrésistible?... Toujours est-il qu'elle se lève en

courant, bat des mains, et se répand en sauts de joie, en accueil de fête. Poum fait la plus drôle figure du monde; il ne veut pas paraître en reste. Il s'incline, il profère avec volubilité des paroles aimables, mais c'est du miel au vinaigre.

D'ailleurs, il a beau se mettre en frais, du Traçoir l'écoute avec une condescendance marquée; la rage de Poum est à son comble. Et voilà que Zette pousse la cruauté jusqu'à faire semblant d'ignorer toujours que Poum est là. Elle ne s'adresse qu'au jeune du Traçoir. Elle n'a d'yeux que pour lui. La coquette! elle lui lance de ces petits regards tendres et admiratifs, réservés jusqu'alors à Poum, dont le cœur soudain se fend. Son désespoir est sans bornes. C'est fini. Zette le trahit. Du Traçoir l'égorge... Ah! la vie! sort affreux, révoltant!... Mais il faut se contenir. Et, plein d'amères pensées, Poum arbore un sourire noir... Mais que se passe-t-il? Est-ce que Poum rêve? Voilà maintenant Zette qui entraîne cette vilaine Asperge vers la fenêtre! Ils s'asseyent côte à côte. Ils prennent un livre à images. Ils font tourner les pages ensemble, et Poum aperçoit l'odieux visage de son

rival penché tout contre celui de Zette. La huppe de chanvre se mêle aux fins cheveux.

C'en est trop ! Poum voit rouge. On lui prend son bien ! on le vole ! on l'assassine ! Et d'un élan furieux, il fond sur le groupe stupéfait, arrache le livre à images, — vlan, par la chambre ! et tombe à bras raccourcis sur le jeune du Traçoir, blanc de stupeur. Écarlate, les dents serrées de rage, les lèvres rentrées, Poum, en silence s'accroche à lui. Il le secoue. Il le cogne. A coups de poing, à coups de pied. Sous cette trombe inattendue l'Asperge fait bonne contenance. Zette les regarde, épouvantée, muette.

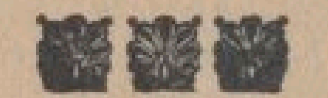
La lutte est dans son plein. Une frénésie sanguinaire s'empare des combattants. Étroitement mêlés, ils avancent, reculent, se heurtent aux murs. Et Poum se démène. Tiens ! dans le nez !... Tiens ! dans l'estomac !... Tiens ! Tiens !... Il tape de tout son cœur. Du Traçoir riposte. Les petits poings se lèvent, retombent. A coups de pied maintenant... Tiens ! dans le ventre !... L'Asperge faiblit. Poum, au paroxysme de l'enivrement, saisit son rival aux cheveux. Ah ! ah ! la huppe !... Tiens ! Tiens !... Mais du Traçoir s'avoue vaincu. Il se met

à pousser des cris perçants, auxquels le bruit des sanglots de Zette répond.

Les mamans arrivent. Mme de Falcord, obèse, glousse comme une poule inquiète. Mme du Traçoir a un grand air offensé. Et la maman de Poum? Naturellement, elle est furieuse... Enfin, à travers larmes, silences, paroles entrecoupées, tout s'explique : c'est Poum qui n'a pas voulu jouer avec ses amis... Ah ! bien ! c'est du joli ! Il sera privé de dessert pendant huit jours !... Mais on intercède pour lui : « Oh ! chère madame, je vous en prie... — Chère madame, vraiment... » Au moins, qu'il fasse des excuses ! Là. Qu'on essuie ces frimousses, à présent, et qu'on soit sage !... Les mamans sortent.

Et dans la chambre mise au pillage, un quart d'heure après, on assiste au plus édifiant spectacle. Au milieu des chaises renversées, le jeune du Traçoir et Poum, réconciliés, simulent à quatre pattes des chevaux en train de piaffer et de hennir, les harnais de cuir jaune ornés de grelots autour du cou. Des cordes à sauter attachées à leurs ceintures permettent à ce fringant attelage de traîner, en guise de carrosse, un fauteuil à roulette, où

Zette en triomphe est assise. Elle tient d'une main les guides et le fouet, de l'autre son ombrelle ouverte, et rit comme une petite folle, d'un rire argentin, plein de joie enfantine et d'inconsciente cruauté.



Le choix d'une carrière

Poum est triste.

Depuis que son père lui a dit : « Mon garçon, tu vas entrer au lycée; il est temps que tu travailles sérieusement et que tu penses déjà à la carrière que tu embrasseras plus tard! » Poum rêve de choses maussades. Il a envie de pleurer. La pluie aux vitres pleure pour lui toutes les larmes de septembre; elle coule en sillons, en grosses perles sur les joues du verre.

Pourquoi lui faut-il, d'abord, embrasser une carrière? Il embrasse sa mère, le soir, avant de se coucher; il embrasse son petit frère; il a embrassé sa petite amie Zette plus d'une fois. Mais une carrière?... On lui en a montré une, de carrière. Des hommes blancs comme des pierrots emportaient des tombereaux de sable; d'autres taillaient à coups de marteau de gros blocs; ceux-là sciaient

la pierre en deux. Ah! là là! C'est ça qui fait mal aux dents!... Comment Poum pourrait-il embrasser une carrière pareille? Il a les bras trop courts.

Mais on lui a expliqué : c'est une image! Il faudra qu'il se crée, quand il sera grand, une position. Il entre au lycée pour y faire ses études. Quand elles seront achevées, on verra ce qu'il pourra devenir : militaire, ingénieur, avocat, médecin?... C'est bien drôle qu'il faille entrer dans un lycée pour cela!

Poum le connaît, le lycée. Ça ressemble à une prison. De grands murs, des couloirs clairs, des cours nues, des classes où des pupitres noirs ont l'air de s'ennuyer terriblement. Le père de Poum l'a emmené rendre visite au proviseur. Quand on est entré dans le grand cabinet d'acajou et de reps vert (ça sentait l'épinard!), le proviseur debout, les yeux hors de la tête, grinçant des dents, saboulait de la belle manière un petit monsieur aigre comme une pomme verte, qui lui tenait tête, ma foi! (L'économe, paraît-il.)

A la vue des intrus et en reconnaissant le père de Poum, le proviseur (on aurait dit un singe chauve) s'était transformé de la plus inquiétante

manière : souriant comme si une brise délicieuse fût entrée, douceâtre comme si un bâton de guimauve lui eût fondu dans la bouche. Il avait fait asseoir Poum en pressant sur ses épaules, il l'avait dévisagé avec une tendresse à faire croire que Poum lui apportait un héritage de cent millions. Tout de suite, il avait envoyé chercher M. le censeur et lui avait intimé l'ordre de faire visiter le lycée au père de Poum et à Poum lui-même.

Poum, touché de tant de prévenances, se retourne au moment où le proviseur referme la porte, et il reçoit de celui-ci un regard, oh! mais... un regard de tigre dérangé. Toute la figure du proviseur est convulsée en grimaces; puis, saisie par le saisissement même de Poum, elle se pétrifie en un horrible sourire. La porte s'est refermée doucement, doucement... On suit M. le censeur. Ça sent l'épinard de plus en plus... Les dortoirs, les réfectoires, la lingerie, rien n'a de secret pour Poum. On lui ouvre tout, jusqu'aux petites armoires où chaque élève plie ses effets, jusqu'à une table de nuit. Mais M. le censeur la referme bien vite et devient pâle, en cherchant des yeux le garçon oublieux qui a négligé de.. Il ressemble à

un navet sculpté, M. le censeur! Livide, avec deux pépins de poire en guise d'yeux. On visite l'infirmerie : toujours l'épinard!... Pas étonnant! On arrive aux cuisines, et là, dans un chaudron monumental, deux hommes gras et sales broient et tournent une effroyable purée verte.

— Hein! Poum? s'il te fallait manger tout cela! dit papa.

Il se retourne vers le censeur et explique :

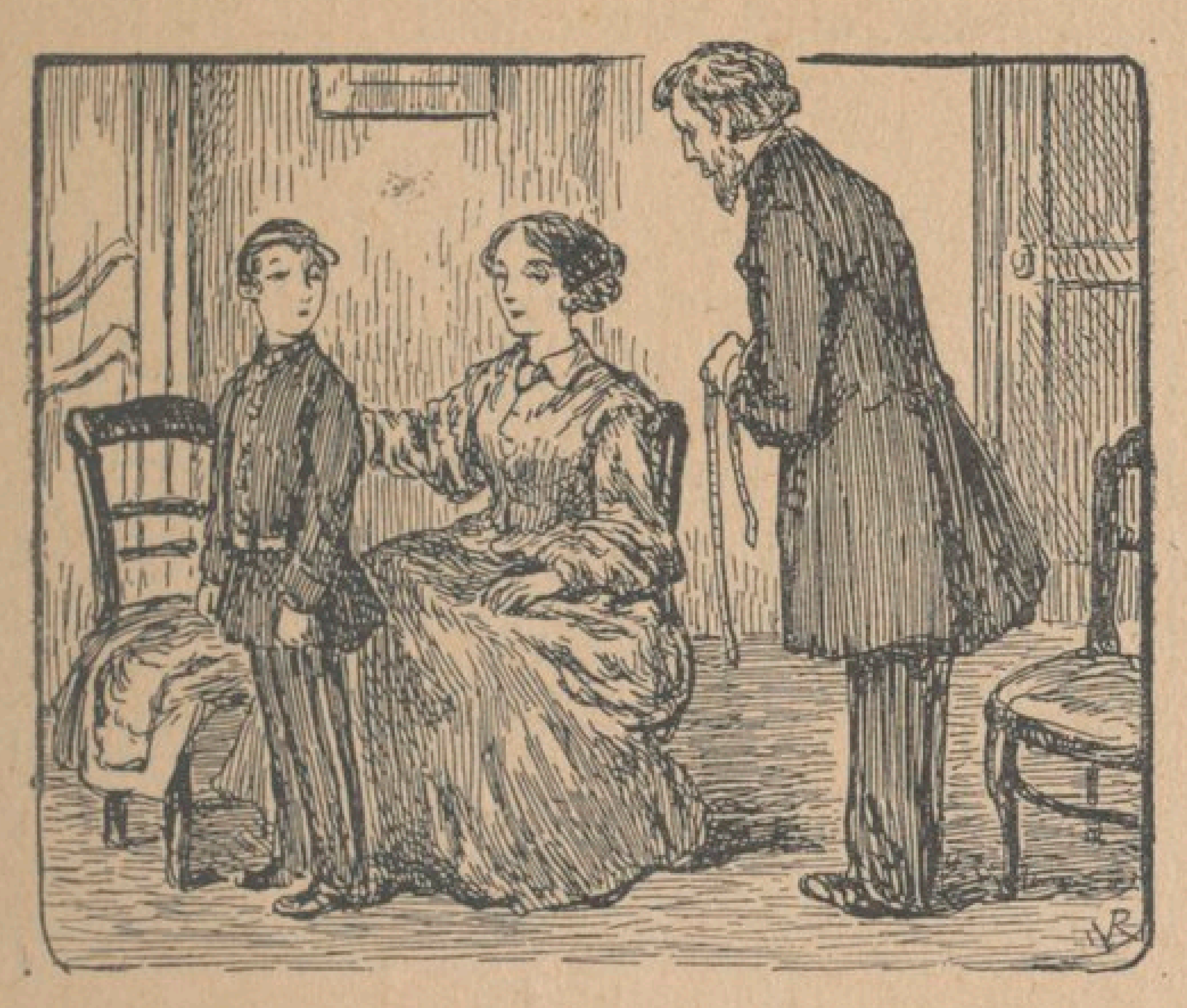
— Il n'aime pas les épinards...

M. le censeur lève les yeux au ciel avec un sourire incrédule : « Comment peut-on ne pas aimer les épinards!... Il les aimera. On aime les épinards du lycée. » Poum, sombre, serre les dents d'avance, clôt hermétiquement la bouche. Ça, des épinards! On en trouve sur les routes, quand les vaches ont passé!

Alors il faudra qu'il grandisse enfermé dans ces murs, qu'il vive avec des camarades! Seront-ils gentils?... On en a rencontré une escouade, sous la conduite d'un maître répétiteur, dans un des grands couloirs. A la vue de Poum, un gros a ricané, un petit s'est retourné les yeux, et un moyen s'est tordu la bouche. Les autres n'avaient

pas l'air bon, et même un, le dernier, le considéra, au passage, comme s'il voulait positivement lui mordre le nez.

Tout ça pour se faire une position? Quelle posi-



— Ton uniforme du lycée, Poum! (P. 253.)

tion? Debout ou couchée? On dit bien : la magistrature assise. Les contrôleurs d'omnibus, eux, sont toujours debout, les facteurs aussi... Qu'est-ce que Poum pourrait bien devenir? Commerçant? épicier? tailleur? fabricant d'orgues? peintre? Voilà qui doit être amusant, de barbouiller avec

des couleurs... Et, dame! colonel, comme était son père, avant qu'il prît sa retraite, ça ne manque pas de chic non plus. On commande à beaucoup, beaucoup de soldats. Et tout le monde vous parle avec respect :

— Oui, mon colonel! Certainement, mon colonel!

Poum se rappelle d'anciennes ambitions, du temps risible où il était petit. Il avait voulu être empereur, comme ça, tout de suite. Pourquoi pas? Est-ce que le prince impérial n'était pas appelé à devenir empereur à son tour? Poum s'était même confié à lui, dans une lettre qui se composait, d'ailleurs, d'un gribouillis informe de lignes et de bâtons, lettre que grand-père Vernobre avait promis — mais le tint-il? — de mettre à la poste pour son Altesse Impériale... Après l'empereur, pâtissier! A quoi bon chercher des transitions?... Confectionner de délicieux gâteaux et les manger, du soir au matin, du matin au soir, y avait-il un idéal comparable?

Mais, aujourd'hui, Poum ne peut, ne doit songer qu'à des choses possibles.

— Poum, aimerais-tu être professeur?

Ah! non! pour ça, non! Anonner *rosa*, la rose, faire répéter la table de multiplication, — comment n'est-ce pas un supplice pour le père Moinot lui-même? — Le père Moinot! en voilà encore un, avec son foulard rouge, sa tabatière et son nez en gouttière! Lentement, une perle d'eau s'y forme. Quand Poum dit : une perle, il est poli. Tombera, tombera pas! Elle tombe, elle est tombée... Poum ne se voit pas en père Moinot, et il ne peut se représenter autrement le métier de professeur.

— Poum, que dirais-tu si tu devenais médecin?

Pour avoir un tas de petits couteaux bien propres et tailler dans la chair des gens, pour distribuer des pilules et tâter le pouls d'un air doctoral, en disant : « Tirez la langue! » comme le faisait si bien le rose et grave petit M. Ripert? Oui, c'est bon pour jouer, pendant dix minutes? et c'est même drôle, parce qu'on ordonne de l'arsenic et des crapauds pilés au petit du Traçoir, son ennemi, son rival... L'Asperge alors tape du pied et rage, en disant qu'il préfère jouer à saut de mouton, parce qu'il ne rate pas de botter, en sautant, le fond d'assiette de Poum... Oui, médecin pour rire. Mais pour de bon, toute la vie, pouâcrrr!

— Pourquoi ne serais-tu pas ingénieur, Poum?

Ça, oui, peut-être!... C'est plus en rapport avec son goût inventif pour construire des jardins en terre, des fortifications, des ponts de bois, pour déchaîner un chemin de fer qu'on remonte avec une clef. Percer des montagnes, lancer des viaducs dans les vallées, construire des navires... Mais, là, ne pensez-vous pas que ce soit un peu fatigant de faire cela tout seul? Poum en a chaud.

— Marin, Poum?... amiral?

Certainement, marin d'eau douce, sur les rivières. Et encore, là où on voit le fond. L'eau de mer est trop salée, elle est opaque. Ça n'a l'air de rien, aller sur l'eau, mais encore faut-il savoir nager. D'ailleurs, Poum a le mal de mer. Et puis, aller s'échouer chez de vilains nègres qui vous embrochent et vous mangent rôti, risquer d'être happé par un requin, de flotter sans biscuit sur le radeau de la *Méduse* (Poum le connaît, il l'a vu au musée), tout cela manque de drôlerie, sinon d'imprévu.

Poum serait bien trappeur canadien, chasseur de bisons, mais il a peur d'être scalpé par un Sioux ou un Pied-Noir. Il ne détesterait pas être mili-

taire, comme son père, mais à condition qu'il tuera des ennemis et ne sera jamais tué. Ce qui l'étonne, c'est qu'on soit banquier. Il n'y tient pas. Qu'est-ce qu'on peut faire de tant d'or? Ça ne sert à rien, l'or; ça brille, voilà tout.

Que sera-t-il donc? Mystère. Il est encore dans l'œuf, il peut devenir tout, ou rien; éclore aigle ou canard. En vain il se regarde au miroir, interroge, sur son enfantin visage, l'inconnu du monsieur qu'il sera, grandi, avec des moustaches, un chapeau-poêle et une canne à pomme d'or. Il cligne un œil, et s'incruste dans l'autre, qui bée inerte, un monocle imaginaire. Il aura des chevaux et fumera des cigares. Sera-t-il marié? Avec qui? Avec Zette? Ce serait drôle...

Et tandis que Poum s'absorbe dans l'infini des horizons, sa mère entre, suivie d'un vieil homme laid qui porte des effets neufs dans une enveloppe de serge.

— Ton uniforme du lycée, Poum!

On l'essaye. Poum est fier; les boutons luisent, le drap est moelleux; il y a un passe-poil rouge au pantalon; la tunique a un air militaire; rien que le képi, on dirait un képi d'artilleur! Mais un pli

pince sous les bras, le collet étrangle, le pantalon gêne. Poum se sent oppressé, opprimé par le bel habit neuf.

— Marche un peu.

Il marche et voudrait avoir des yeux dans le dos pour se contempler mieux...

L'essayage est terminé. Poum remet ses vieux habits. Comme on y est bien! comme ils s'adaptent à lui! Une tristesse inconnue, pénétrante, l'envahit. Tout ce qu'il quitte, tout ce qu'il perd, tout ce qu'il ne verra plus, maman, Zette, Bertha, le guignol, les jouets... Son cœur se gonfle, crève, il sanglote :

— Oh! maman, pourquoi faut-il que j'aille au lycée?

Elle le serre dans ses bras, émue :

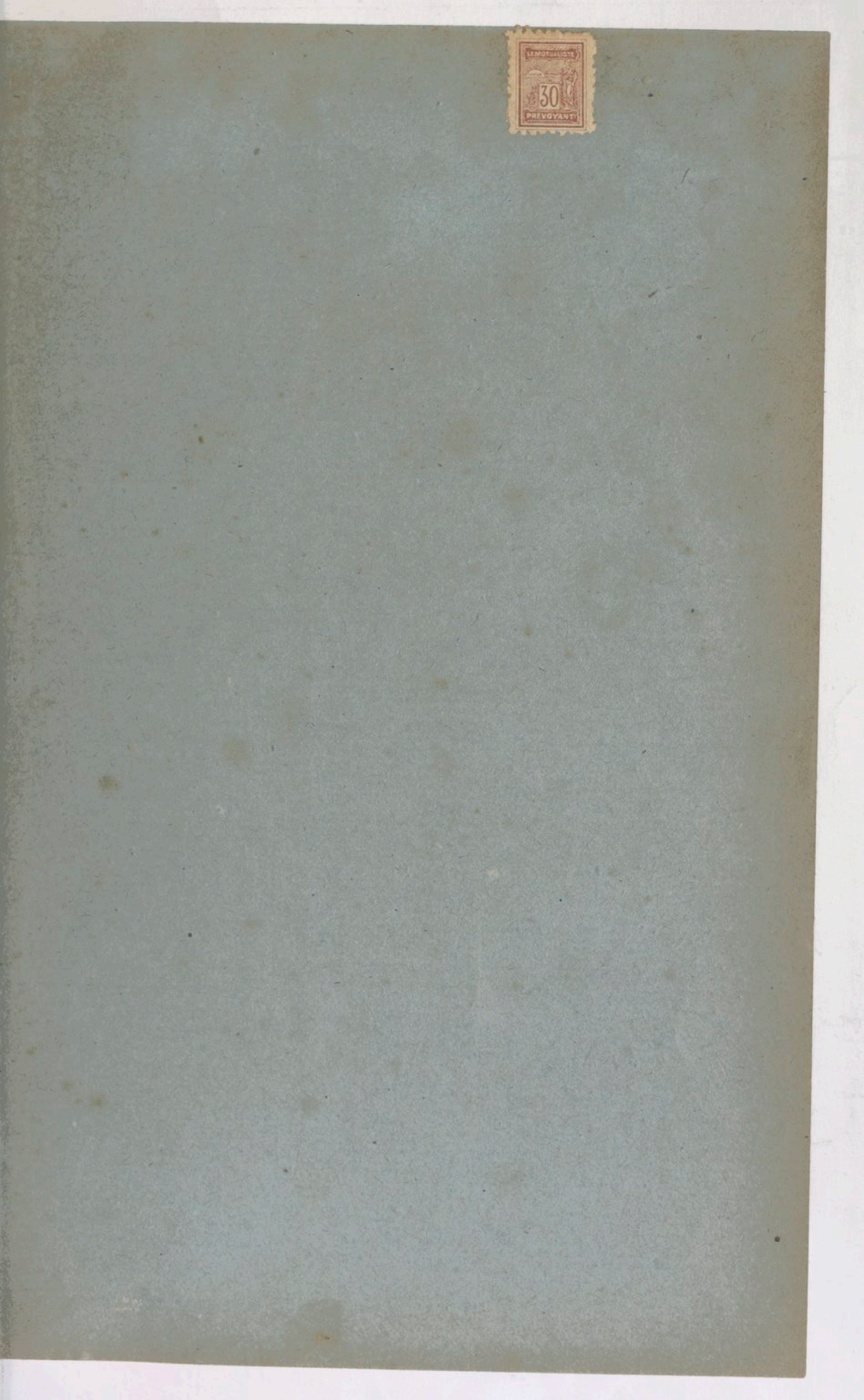
— Pour que tu deviennes un homme, Poum! Ton enfance est finie.

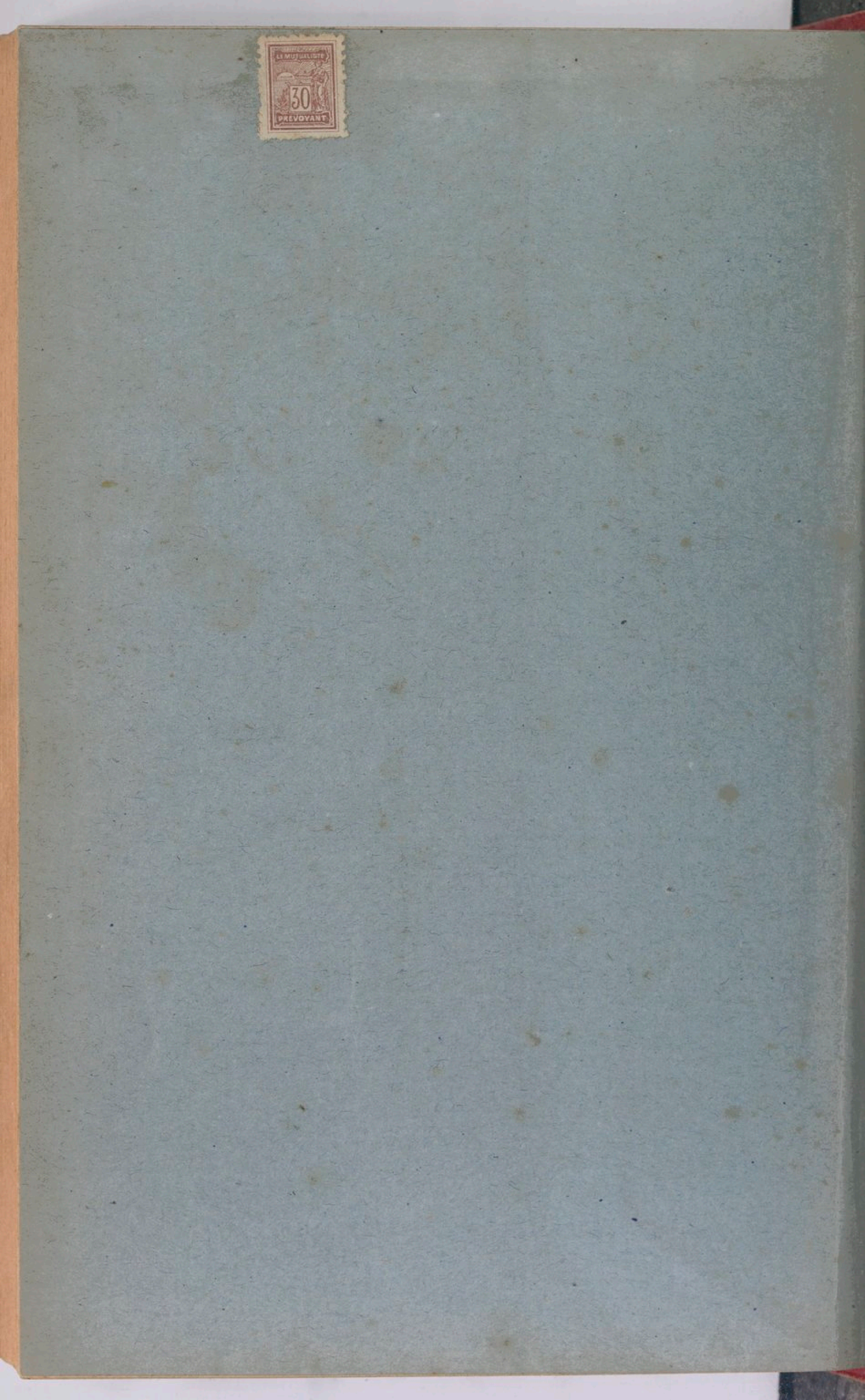


TABLE



IMPRIMERIE CHAIX, 20, RUE BERGÈRE, PARIS, — 4612-3-23.


30
PRÉVOYANT


LE MUTUALISTE
30
PREVOYANT

